This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

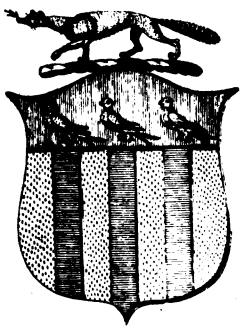
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Ham Court.

L. b. 11

BV
2290
.A2
1707

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de JESUS.

XV. RECUEIL.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AUX JESUITES DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Ce nouveau Recüeil que j'ay l'honneur de vous préſenter, commence par une Lettre d'un

316321

des plus anciens Miſſionnaires de Maduré. Elle ne peut manquer de vous eſtre agréable : elle contient une deſcription détaillée de divers Royaumes qui ſe trouvent entre les deux Coſtes de Malabar & de Coromandel. C'eſt dans ces Royaumes Idolâtres, que nos Peres ont porté la Foy depuis plus d'un ſiécle : on y voit aujourd'hui une Chreſtienté nombreuſe & fervente, dont l'innocence éprouvée par de frequentes perſecutions, ne s'eſt jamais démentie, & qui retrace aux yeux des Fidéles, les mœurs primitives de l'Egliſe naiſſante.

J'y joints une Carte qui eſt

exacte, à ce que j'ay lieu de croire; elle vous repreſentera les Villes & les principales Peuplades où reſident les Miſſionnaires, & où il y a des Chreſtientez établies. Cette Carte, ſi je ne me trompe, vous fera un double plaiſir: car outre que d'un coup d'œil vous parcourrez toutes ces Terres conſacrées par les ſueurs & les travaux de tant d'hommes Apoſtoliques, & arroſées du ſang de quelques-uns d'eux; vous y découvrirez encore des Payis peu connus des plus habiles Geographes, qui n'ont pû parler ſeurement que des Coſtes fréquentées par les Négocians d'Europe; il n'y a

que les Missionnaires qui jusqu'ici aïent pénétré dans le milieu des Terres ; & qui par conſequent en ayent pû donner une connoiſſance telle qu'ils nous la donnent aujourd'hui. Ce ſera donc un morceau de Geographie, qui pourra ſervir à perfectionner les Cartes, qui nous ont déja eſté données de l'Inde.

Cette meſme Carte pourra ſe rendre plus complette dans la ſuite, à meſure que la Foy s'étendra dans le Royaume de Carnate, où nos Peres ſont entrez depuis environ 25. ans. C'eſt une Miſſion encore naiſſante, dont les commencemens ont eſté difficiles & penibles, par les ob-

ſtacles qui s'offroient chaque jour à la Prédication de l'Evangile, & qui n'ont pû eſtre ſurmontez que par un courage & une patience à toute épreuve.

Le Seigneur a ſoûtenu ſes Miniſtres dans leurs travaux, & a couronné leur zele. La Religion prend maintenant de fortes racines dans ce Royaume Idolâtre, & quelques-uns des Princes qui le gouvernent, donnent lieu d'eſperer que bien-toſt ils baiſſeront la teſte ſous le joug de J. C. *Deux de ces Princes, dont les Eſtats ſont fort étendus, ont envoyé tout recemment des Exprès au Miſſionnaire qui reſide dans leur voiſinage, pour*

le prier de venir annoncer l'Evangile dans les Terres de leur domination.

Un prodige assez ordinaire dans ces contrées Infideles, mais nouveau à l'égard de ces Princes Idolâtres, a touché leurs cœurs, & a ouvert leurs yeux aux lumieres de la Foy. Sept de leurs Sujets se trouvoient cruellement tourmentez du Démon depuis quatre mois: les accez de leur fureur estoient si violens, qu'on fut obligé de les enchaisner. Deux expirerent dans l'obsession; les cinq autres furent conduits à l'Eglise du vray Dieu les fers aux pieds, & les mains liées derriere le dos. Le Mis-

ſionnaire commença par faire enlever de leurs maiſons les Idoles, & tout ce qui y ſervoit à leur culte. Le lendemain il fit l'exorciſme, en préſence d'une multitude innombrable de Chreſtiens & d'Idolâtres, que la nouveauté du ſpectacle avoit aſſemblez de toutes parts. A peine eut-il achevé la cérémonie, que ces infortunez eſclaves du Démon furent tout-à-fait délivrez de leurs peines, & ſe trouverent dans une tranquillité & une paix dont ils joüiſſent conſtamment depuis ce temps-là. Après ſix ſemaines d'inſtruction, ils reçûrent le Bapteſme. Un des deux Princes dont j'ay parlé,

qui avoit eſté témoin de leurs agitations & de leurs fureurs, n'eut pas pluſtoſt appris la maniere prompte & extraordinaire dont ils avoient eſté guéris, qu'il rendit une viſite au Miſſionnaire, dans laquelle il avoüa qu'un Dieu ſi puiſſant, ne pouvoit eſtre que le vrai Dieu. Dès lors, il permit le libre exercice de la loy Chreſtienne dans ſes Eſtats, & il promit de s'en faire inſtruire & de l'embraſſer. J'auray occaſion de vous en entretenir plus au long dans le Recüeil qui viendra aprés celui-ci, où j'inſereray la Relation qui m'en a eſté promiſe.

La Lettre qui ſuit, & qui

eſt du Pere d'Entrecolles, contient une traduction de quelques ordonnances portées par un Mandarin de la Chine, attentif à procurer le bonheur des Peuples qui lui ſont ſoumis. Le fonds de droiture & d'équité naturelle que vous y découvrirez, vous fera eſtimer de plus en plus une Nation, qui ſe gouverne par des maximes ſi ſages & ſi conformes à la raiſon; & vous portera ſans doute à ſolliciter ſouvent auprès de Dieu la converſion d'un peuple, qui paroiſt avoir des diſpoſitions ſi favorables au Chriſtianiſme.

On me fait eſperer pluſieurs traductions ſemblables que je

donnerai au public, ſi celle-ci eſt de ſon gouſt. Ce ne ſeront plus alors les Européans qui nous feront connoiſtre la Chine, ce ſeront les Chinois eux-meſmes, qui nous inſtruiront de leur génie, de leurs connoiſſances, & de leurs uſages; & qui nous donneront des idées plus certaines de ce qui les regarde, que ne nous en donnent quelques Ecrivains, ou peu équitables envers cette Nation, ou peu ſincéres dans les deſcriptions qu'ils nous en ont faites.

Je mets au rang des premiers le Traducteur de deux anciennes Relations Arabes, qui de ſon cabinet prononce des Arreſts déciſifs ſur la capacité des Chinois,

& qui étalant une érudition puiſée dans des Auteurs intereſſez ou paſſionnez, auſquels néanmoins il donne toute autorité, s'attache à détruire l'opinion conſtante & fondée ſur une foule de témoignages non ſuſpects, que la Nation Chinoiſe eſt de toutes les Nations de l'Aſie la plus polie, la plus éclairée & la plus cultivée, par l'étude des ſciences & des beaux Arts.

Je mets au rang des ſeconds un Voyageur Italien, dont on a traduit depuis peu l'ouvrage en noſtre langue, qui nous fait des deſcriptions détaillées avec aſſez de vray-ſemblance, de choſes qui n'exiſtent que dans ſon imagination. C'eſt ce que nous ap-

prend une Lettre de fraiſche datte, écrite par un Miſſionnaire, qui demeure depuis plus de vingt ans à Pekin. Voici comme il s'en explique :

» *J'ay actuellement entre les* » *mains pour la premiere fois un* » *Livre Italien, intitulé* Giro » del Mundo, *c'eſt-à-dire,* » Voyage autour du Mon- » de, *compoſé par le ſieur Ge-* » *melli, & imprimé à Naples,* » *en l'année* 1720. *je ſuis tom-* » *bé d'abord ſur le premier Cha-* » *pitre du ſecond Livre de la* » *quatriéme partie; & après a-* » *voir lû les cinq premieres pa-* » *ges, je n'ai pu me reſoudre à* » *continuer une lecture, qui m'a* » *tout-à-fait revolté l'eſprit.*

Peu après que je fus arrivé à
Pekin, le Pere Grimaldi Ita-
lien, le Pere Thomas Fla-
mand, le Pere Pereyra Por-
tugais; le Pere Gerbillon
François, & le Pere Suares
Portugais qui vit encore, me
dirent, & ils me l'ont redit
depuis une infinité de fois, que
cinq ans avant mon arrivée
à la Chine, un Italien nom-
mé Gemelli estoit venu à Pe-
kin; qu'il avoit fait plusieurs
tours dans les ruës de cette Ville,
suivi d'un Chinois à pied qui
lui servoit de Valet; qu'il estoit
venu voir souvent nos Peres,
qui lui avoient rendu tous
les bons offices qui dépendoient

» *d'eux ; qu'il les avoit prié de*
» *luy faire voir l'Empereur, ou*
» *du moins ſon Palais ; mais que*
» *la choſe n'eſtant point en leur*
» *diſpoſition, ils n'avoient pû*
» *lui procurer ce plaiſir ; qu'eſ-*
» *tant arrivé à un pont qu'il*
» *faut paſſer pour aller de noſtre*
» *maiſon au Palais, il fut con-*
» *traint de rebrouſſer chemin, ſon*
» *valet n'ayant pas voulu s'ex-*
» *poſer à paſſer meſme ce pont ;*
» *qu'enfin, il fut obligé de s'en*
» *retourner ſans avoir vû du*
» *Palais, que la porte du midi*
» *qui eſt toujours fermée. Cela*
» *eſtant auſſi certain que l'aſſu-*
» *rent nos Peres des trois mai-*
» *ſons de Pekin, il s'enſuit que*

cette deſcription qu'il fait du
Palais, des Salles, du trône
Imperial, &c. eſt auſſi peu
vraye que ſon audience; & que
tout ce qui eſt contenu dans ces
cinq pages que j'ay eu la pa-
tience de lire, n'eſt qu'une pu-
re fiction faite à plaiſir. Com-
ment un Européan, quoyque
Preſident du Tribunal des Ma-
thematiques, comme eſtoit le P.
Grimaldi, pourroit-il ſans un
ordre exprès de l'Empereur, in-
troduire dans le Palais un in-
connu meſlé parmi les membres
d'un Tribunal qui va à l'au-
dience? Un Miniſtre d'Eſtat,
un Prince meſme n'auroit pas
ce pouvoir. Je ne ſçai ſi ailleurs

» le voyageur dit vrai ſur la » Chine, c'eſt ce que je n'examine- » rai pas: il me ſuffit d'avoir ren- » du ce témoignage à la verité.

Après ce petit éclairciſſement que j'ai cru devoir donner en faveur de la Chine, vous apprendrez, je croy, avec plaiſir les nouvelles recentes qui nous ſont venuës de cet Empire. Elles vous intereſſent trop, pour ne pas vous en faire part.

Ce fut le 26. de Septembre de l'année 1720. que le nouveau Legat de Sa Sainteté Monſeigneur Mezzabarba, qui eſtoit parti de Liſbonne ſur un Vaiſſeau Portugais, & qui a eſté défrayé dans la route par le

Roy de Portugal, mit pied à terre à Macao. Il y fut reçû ſelon les ordres de ce religieux Prince, avec tous les honneurs dûs à ſon caractere, & à ſa perſonne. Il en partit le 6. d'Octobre pour ſe rendre à Canton, mais il n'y arriva que le 12. à cauſe des vents contraires; & il y entra ſans aucune cérémonie, pour ne point donner d'ombrage aux Chinois, qui ne ſont que trop ſuſceptibles de ſoupçons.

Le 16. du meſme mois fut le jour marqué pour traitter avec les grands Mandarins, ſur le ſujet de la Legation. Dans une entrevûë où ſe trouverent le

Tſong tou*, *le* Ti tou** *&* *le* Tagin***, *ſon Excellence accompagnée du P. Laureati, & de pluſieurs autres Miſſionnaires, ſçût ſoûtenir ſon rang, ſans bleſſer la delicateſſe des Mandarins. Ceux-ci furent ſatisfaits de ſes manieres polies & de ſes réponſes, & il fut conclu que S. E. iroit inceſſamment à la Cour. Le départ fut fixé au 28. d'Octobre.*

Ce fut donc ce jour là que S. E. accompagnée de neuf Européans qu'il mene pour le ſervice de l'Empereur, & de quelques Miſſionnaires qui compo-

* Le Vice-Roy.
** Le General des troupes Chinoiſes.
*** Le Député de la Cour.

ſent ſon Tribunal, s'embarqua pour Pekin aux frais des premiers Mandarins de la Province. Le P. Pereyra eſt de ſa ſuite en qualité d'Interprete. Le Tſong tou *lui a fait de grands preſens avant ſon départ; & les autres grands Mandarins lui ont rendu viſite, & l'ont traitté avec honneur.*

Vers ce temps-là les Jeſuites des trois Maiſons de Pekin eurent ordre des Mandarins du Palais de ſe rendre le lendemain de grand matin à Tcham chum yven, *qui eſt la maiſon de plaiſance de l'Empereur, pour feliciter S. M. ſur l'agréable nouvelle qu'elle venoit de recevoir,*

que ſes Troupes avoient remporté une victoire complette ſur l'ennemi Rabdan, *& que tout le Thibet eſtoit reſté à l'Armée victorieuſe. On pourroit conjecturer que ce Thibet eſt le troiſiéme Thibet d'où le P. Deſideri écrit la Lettre qui eſt inſerée dans ce Recüeil. C'eſt dequoy je pourray eſtre éclairci dans la ſuite, & je vous communiqueray les connoiſſances que j'en auray.*

Quoique ces conqueſtes ſe faſſent bien loin des confins de la Chine, elles ne laiſſent pas d'eſtre fort intereſſantes, parce que l'Empereur avoit à cœur la fin de cette Guerre. Dans la foule des Grands de l'Empire qui

le vinrent feliciter, il diſtingua les Européans par la maniere affable & pleine de bonté dont il reçut leurs conjoüiſſances.

Une autre Lettre qui eſt du P. Kegler dattée du 2. Decembre 1720. nous fait part d'une célébre Ambaſſade que le Czar vient d'envoyer à la Cour de Pekin. L'Ambaſſadeur de Moſcovie fit ſon entrée le 29. du mois de Novembre, avec beaucoup de pompe & de magnificence : il avoit près de cent perſonnes à ſa ſuite, preſque tous veſtus d'habits ſuperbes à l'Européanne. Les Cavaliers qui marchoient à coſté de l'Ambaſſadeur, avoient en main l'épée

nuë ; ce qui faiſoit un ſpectacle d'autant plus agréable, qu'il eſt nouveau & extraordinaire à la Chine. Le P. Kegler & quelques autres Miſſionnaires eurent ordre de ſe rendre avec les premiers Miniſtres au Palais de l'Ambaſſadeur, pour y traduire ſes Lettres de créance. L'Original de ces Lettres eſtoit en langue Ruſſienne : Les Moſcovites ont accouſtumé d'y joindre deux Copies, l'une en Latin, & l'autre en la langue des Tartares Mongos. L'Empereur voulut qu'on traduisît dans la langue Tartare qui ſe parle à la Cour, & l'Original & les deux Copies, afin de les comparer enſemble, &

& d'examiner ſi elles conviennent entre elles.

Telle eſtoit la ſuſcription de la Lettre Latine : A l'Empereur des vaſtes contrées de l'Aſie, au Souverain Monarque de Bogdo*, à la ſuprême Majeſté de Kilai *, Amitié & ſalut. *Pour ce qui eſt de la Lettre, elle eſtoit conçûë en ces termes :*

Dans le deſſein que j'ay d'entretenir & d'augmenter l'amitié, & la liaiſon eſtroite qui a eſté établie depuis long-temps entre Voſtre Majeſté & mes Prédeceſſeurs, &

* Les Moſcovites donnent à la Chine le nom de *Bogdo*, & au fameux Catai le nom de *Kilai*.

» moy ; j'ai jugé à propos d'en-
» voyer à voſtre Cour en quali-
» té d'Ambaſſadeur extraordi-
» naire, Leon Iſmaito, Capi-
» taine de mes Gardes. Je vous
» prie de le recevoir d'une ma-
» niere conforme au caractere
» dont il eſt reveſtu, d'avoir é-
» gard & d'ajouſter foy à ce
» qu'il vous dira par rapport aux
» affaires qu'il a à traitter, com-
» me ſi je vous parlois moi-même,
» & de lui permettre de demeu-
» rer à voſtre Cour de Pekin juſ-
» qu'à ce que je le rappelle. De
» Voſtre Majeſté, le bon ami,
» PIERRE.

Cet Ambaſſadeur quoique Ruſſien de Nation, outre ſa lan-

gue naturelle, qu'il ſçait dans ſa perfection, parle encore fort bien l'Allemand, le François, & l'Italien. Quelques-uns des principaux de ſa ſuite parlent auſſi les meſmes langues. L'Empereur devoit deux jours après lui donner une Audience publique, aſſis ſur ſon Trône, & environné des Princes & des Seigneurs de ſa Cour, pour recevoir ſa Lettre de créance. C'eſt un honneur qu'il n'a point fait encore à aucun Ambaſſadeur: on apprehende neanmoins qu'il n'y ſurvienne quelque difficulté de la part de l'Ambaſſadeur, à cauſe du cérémonial de cette Cour, & du lieu où l'on doit le placer pendant l'Audience.

La meſme Lettre nous annonce la mort d'un Miſſionnaire qui s'eſtoit diſtingué par ſon habileté dans les Mathematiques, & qu'il n'eſt pas aiſé de remplacer. Ce fut le jour de ſaint André que le Pere Pierre Jartoux finit ſa vie à la 50. année de ſon âge, dans des ſentimens de la plus tendre piété. Il avoit ruiné ſes forces par près de vingt anuées de travaux au ſervice de cette Cour, & principalement dans les pénibles & continuels voyages qu'il lui a fallu faire pour parcourir les deſerts de la Tartarie, & dreſſer la nouvelle Carte de toutes les contrées qui ſont de la domi-

nation de l'Empereur. Quelques éloges que lui ait attiré un ſi difficile ouvrage, il s'eſtoit rendu encore plus eſtimable par les grands exemples de toutes les vertus Religieuſes qu'il a donnez, par ſon zele ardent pour le ſalut des ames, & par l'innocence de ſes mœurs qui le faiſoit cherir de tout le monde, & qui maintenant le fait univerſellement regretter.

C'eſt ainſi que les Miſſionnaires qui demeurent à Pekin, uſent de bonne heure leur ſanté, par les ſervices aſſidus que la Cour exige d'eux, preſque ſans aucun ménagement. Il n'y a certainement que la vûë d'accredi-

ter la Religion, & de ménager de la protection aux Miſſionnaires des Provinces, qui puiſſe les ſoûtenir dans une vie auſſi geſnante, auſſi triſte, & auſſi fatigante que celle qu'ils menent.

Voici un vaſte champ qui ſe préſente au zele des hommes Apoſtoliques dans la nouvelle Eſpagne. On vient d'y découvrir la Province de Nayari, *dont on n'avoit aucune connoiſſance : Une lettre venuë du Mexique, nous apprend ce qui a donné lieu à cette découverte.*

Des ſcelerats chargez de crimes ſe joignirent à quelques Eſclaves, & prirent enſemble

la fuite ; afin de ſe dérober plus ſurement aux pourſuites de la Juſtice, ils pénétrerent dans des montagnes inacceſſibles. Là ils trouverent des Peuples auſquels ils apprirent, ce qu'ils ignoroient, que les Eſpagnols demeuroient dans leur voiſinage ; & pour les attendrir ſur leur infortune, & rendre la nation Eſpagnole odieuſe, ils la leur repreſenterent comme une Nation impitoyable qui exerçoit un Empire tyrannique ſur ceux qu'elle rangeoit ſous ſa domination ; pour preuve de ce que nous avançons, ajoûterent-ils ; il ne faut que voir de quelles armes elle ſe ſert pour conquerir

de nouveaux Sujets; & en meſme temps, ils leur montrerent des armes à feu qu'ils avoient apportées : Enfin continuerent-ils, nous aimons mieux habiter avec les beſtes feroces, que d'eſtre obligez d'obéir à des Maiſtres ſi inhumains, & c'eſt ce qui nous a contraints de chercher une retraite dans vos montagnes.

Ce diſcours répandit l'effroi parmi les Indiens, & leur inſpira une telle averſion des Eſpagnols, qu'ils prirent la reſolution de fermer avec ſoin les avenuës qui pourroient donner quelque entrée dans leur payis. Mais leur réſolution ne dura pas

long-temps : ces brigands ceſſant de ſe contrefaire reprirent bientoſt leurs premieres inclinations, & irriterent tellement les Nayarites *par leurs violences & leurs perfidies, que ceux-ci prirent les armes, & les chaſſerent tout-à-fait de leurs montagnes.*

Ce furent donc quelques-uns de ces fugitifs qui donnerent les premieres connoiſſances qu'on ait euës de cette Nation. On en eut peu après des informations plus certaines par quelques Nayarites *meſmes, que la curioſité attira dans des habitations Eſpagnoles peu éloignées de la Ville de* Zacatecas. *Le bon accueil*

qu'on leur fit les raſſura contre leur fraïeur paſſée ; un Eſpagnol qui ne les abandonna gueres, & qui apprit leur langue, gagna leur confiance, & facilita le commerce qui ſe fit enſuite avec cette Nation.

Monſeigneur D. Japis Eveſque de Durango, ayant eſté informé de cette nouvelle découverte, écrivit au P. Provincial des Jeſuites, pour lui demander deux Miſſionnaires qui puſſent entrer dans le Nayari *& y annoncer l'Evangile. Le choix tomba ſur le P. Thomas Solebaga, & le P. Michel de Ortega: quelques Eſpagnols les accompagnerent, & ils arriverent enſem-*

ble à une gorge que laiſſent les Montagnes du coſté de Guadiana, *& qui ouvre un paſſage fort étroit dans le* Nayari. *Comme les Indiens refuſerent opiniaſtrément l'entrée aux Eſpagnols, qu'ils accordoient néanmoins aux Miſſionnaires ; Le Prelat ne voulut jamais permettre que les Peres entraſſent ſeuls dans cette Province, & qu'ils ſuiviſſent l'ardeur de leur zele en ſe livrant à la ferocité naturelle de ces Barbares.*

Tandis que le zelé Prelat prenoit des meſures pour conquerir ces Peuples à J. C. *& que pour cela, il ſollicitoit vivement auprès du Viceroi un ſecours aſ-*

ſez puiſſant pour entrer dans le Nayari *ſans aucun riſque, le fils du principal Cacique de cette Nation arriva à* Zacatecas *: il eſtoit ſuivi de 80. Indiens armez d'arcs & de fléches, & accompagné de l'Eſpagnol dont j'ai parlé, en qui il avoit confiance, & qui lui ſervoit d'Interprete. Il déclara qu'il venoit trouver les Eſpagnols à deſſein de preſter entre leurs mains le ſerment de fidelité au Roy d'Eſpagne, & de lui ſoumettre ſes Sujets. Le* Corregidor *de* Zacatecas, *en donna auſſi-toſt avis à M. le Marquis de Valero Viceroi de la nouvelle Eſpagne, lequel ordonna qu'on fiſt paſſer*

le Cacique à Mexico, *ſans néanmoins permettre qu'il euſt plus de vingt Indiens à ſa ſuite. C'eſt ce qui s'executa auſſi toſt.*

Le Viceroi receut le Cacique avec toutes ſortes de careſſes & le fit traitter avec beaucoup de ſplendeur & de magnificence. Comme il eſtoit preſque nud ſelon l'uſage du payis, il le fit couvrir de riches habits, afin qu'il paruſt dans le Conſeil avec décence. Ce fut là que le Cacique déclara une ſeconde fois par la bouche de ſon Interprete, qu'il venoit reconnoiſtre le Roy d'Eſpagne pour ſon Seigneur & ſon Maiſtre, & que publiquement il demanda le ſaint Bap-

teſme. On le preſſa de reſter à Mexico, *afin de s'y faire inſtruire à loiſir des veritez Chreſtiennes, & de ſe diſpoſer à la grace qu'il ſouhaittoit de recevoir : mais quelques inſtances qu'on fiſt pour le retenir, il perſiſta toûjours dans la reſolution où il eſtoit de retourner dans ſa terre natale : c'eſt pourquoi, le Viceroi prit le parti d'envoyer avec lui deux Miſſionnaires, & quelques ſoldats qui eurent ordre de conſtruire un petit Fort dans la gorge des Montagnes, afin d'aſſurer le paſſage qui donne entrée dans le* Nayari. *Le P. Provincial du Mexique, nomma pour l'Inſtruction du*

Cacique & de ſes ſujets, le P. Antoine de Arias & le P. Jean Telles qui ſe trouvoient alors à Zacatecas. *Ils entrerent dans le* Nayari, *au meſme-temps que le Vaiſſeau qui a apporté cette nouvelle, mit à la voile pour retourner en Europe. Ainſi on ne peut encore ſçavoir quel aura eſté le ſuccès de cette entrepriſe.*

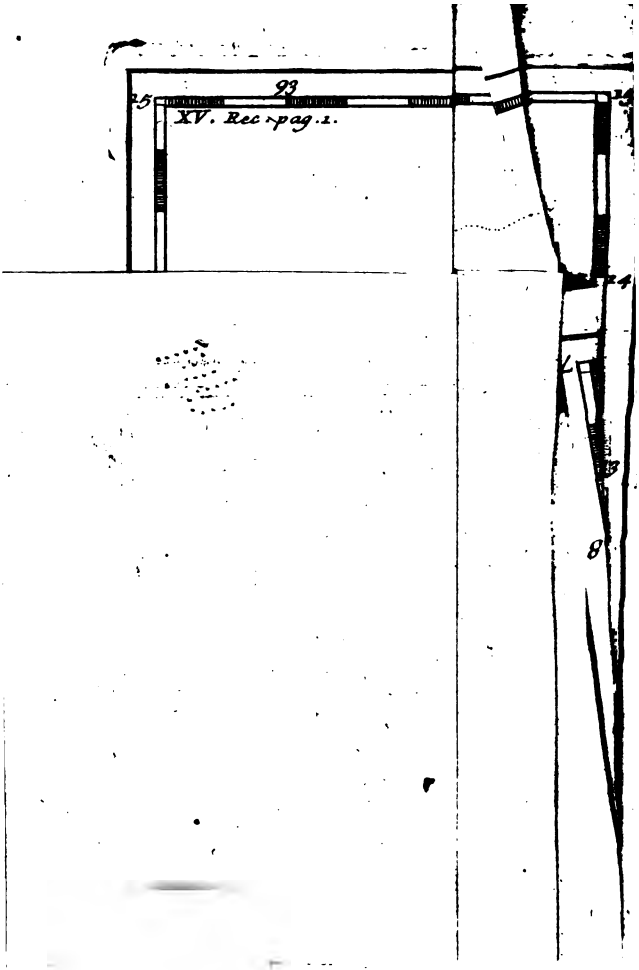
C'eſt par là, MES REVERENDS PERES, *que je finirai ce que j'avois à vous dire en vous preſentant ce Recueil. Les autres Lettres qui y ſont renfermées, n'ont pas beſoin d'explication. Il ne me reſte donc plus qu'à vous prier de m'accorder quelque part dans vos*

ſaints Sacrifices en l'union deſ quels je ſuis avec beaucou reſpect,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre très humble & très-obéïſſant Serviteur en N. S. J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

aire des


93
25
XV. Rec. pag. 1.
8

LETTRE DU PERE BOUCHET, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere *** de la même Compagnie.*

A Pontichery ce 1. Avril 1719.

MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaittez de moy : je vous envoye une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des

Eſtats où ſe trouvent nos Miſſions connues depuis long-temps ſous le nom de Maduré. On n'a eu juſqu'icy que des idées aſſez confuſes de cette partie de l'Inde meridionale ſituée entre la coſte de Coromandel & la coſte de Malabar : comme il n'y a que nos Miſſionnaires qui aient pénetré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la converſion des Indiens Idolâtres, il n'y a qu'eux auſſi qui puiſſent nous en donner des connoiſſances ſeures.

Quoique mon principal deſſein ait eſté d'abord de faire connoiſtre les Royaumes de Maduré, de Tanjaor, de Gingi, de Mayſſur, & du Carnate où nos Miſſions ſont établies, je ne laiſſerai pas de vous entretenir de toute l'Inde en deça

du Gange ; mais je ne le feray qu'autant qu'il ſera neceſſaire pour faire mieux entendre la pluſpart des choſes dont il eſt parlé dans les lettres de nos Miſſionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindray des obſervations qui ont eſté faites avec exactitude, & qui pourront ſervir à perfectionner cette partie de la Geographie, qui concerne les Indes.

Tous les Geographes conviennent que les Indes Orientales ſont diviſées en deux parties : la premiere qui eſt en deça du Gange : la ſeconde qui eſt au delà du même fleuve. Celle-là ſe trouve renfermée entre les fleuves celebres de l'Indus & du Gange, & entre differentes mers qui en font une peninſule. Elle eſt bornée

du coſté de l'Oüeſt par l'Indus & par la mer Occidentale des Indes ; du coſté de l'Orient par le Gange, & par les coſtes d'Orixa & de Coromandel ; du coſté du Sud par le Cap de Comorin & par la Mer Meridionale des Indes ; & enfin du coſté du Nord par les montagnes d'Ima, qui ſont une ſuite du mont Caucaſe.

Les anciens Geographes ont repreſenté cette partie de l'Inde ſous la figure d'une loſange, dont les coſtez eſtoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette deſcription qui eſt aſſez imparfaite, les côtez égaux ſont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus juſqu'à leur embouchure, & les coſtes de la Mer Occidentale des Indes depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'au Cap de Como-

rin ; & de l'autre part les coſtes d'Orixa & de Coromandel juſqu'au même Cap. Les deux angles du Sud au Nord ſont le Cap de Comorin & la fameuſe montagne d'Ima : les deux autres de l'Orient à l'Occident ſont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes Orientales, telles que je viens de les décrire, ſont partagées naturellement par cette chaiſne des montagnes de Gate qui s'étendent depuis l'extremité de la Mer Meridionale, juſqu'à la partie la plus Septentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin, & ſe terminent au Mont Ima, que Ptolomée appelle Imaо. Quelques nouveaux Geographes ont changé ce nom : il eſt pourtant certain que c'eſt ainſi que les Indiens l'ap-

pellent, & qu'il n'eſt point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils diſent que c'eſt ſur cette montagne que le Gange prend ſa ſource.

Comme le fleuve Indus eſtoit le plus connu des anciens Geographes, ils ont appellé de ce nom tous les peuples qui eſtoient au de-là de ce fleuve juſqu'à la Mer Orientale; & parce que Delhi a eſté long-temps le ſejour des Souverains, on l'a regardé comme la Capitale des Indes. Aujourd'huy on donne le nom d'Indouſtan à ce vaſte payis qui eſt renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui eſtoient compris dans toute l'étenduë de ces terres, formoient autrefois un vaſte Empire, & que le Souverain de cet Empi-

re, avoit sous lui plusieurs autres Princes qui luy payoient un tribut annuel. Cet Empereur estoit absolu, & avoit dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs Estats, qu'après avoir reçû les marques de leur dignité de la main du Roy des Rois ; c'est ainsi qu'ils appelloient cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maistre du monde, & qui dans la suite fut nommé Empereur de Bisnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservez : on connoist maintenant les autres sous des noms très differens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut

l'an 1659. C'eſt du debris de ſon Empire que ſe ſont formez tant de divers Eſtats, & ſur tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant ſubjugué encore les terres les plus Méridionales.

Un des premiers Royaumes qui ſe ſepara de l'ancien Empereur des Indes fut celuy de Guzarate ou de Cambaye ſitué à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelques temps par des Princes particuliers dont l'autorité eſtoit abſoluë : mais il eſt entré depuis ſous la domination du Mogol. Une partie conſiderable du Royaume de Decan reconnoiſſoit encore l'Empereur de Biſnagar, lorſque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la Ville de Goa lorſqu'elle fut priſe par

Albuquerque, eſtoit un officier qui avoit ſecoué le joug des anciens Rois de Biſnagar : c'eſt ce qui paroiſt par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foy qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privileges à quelques Temples des environs de la Ville. Pour ce qui eſt des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long temps qu'ils s'eſtoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainſi les Eſtats de l'Empereur de Biſnagar s'étendoient encore il n'y a pas deux cens ans depuis Orixa juſqu'au Cap de Comorin. Il poſſedoit toutes les terres qui ſont ſur la coſte de Coromandel, & pluſieurs places maritimes ſur la coſte Occidentale des Indes. Les Patanes venus du Nord le dé-

poüillerent d'une partie de ces Eſtats : une autre partie luy fut enlevée par les Mogols qui avançoient toûjours vers les parties Méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reſte à la deſtruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Biſnagar avoit confié le commandement de ſes armées à quatre Géneraux qui faiſoient profeſſion du Mahometiſme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes conſiderable, dont ils ſe ſervirent pour envahir les Eſtats de ce malheureux Prince. Le plus puiſſant de ces Géneraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom. Le ſecond fixa ſa demeure à Viſapour, & ſe fit nommer le Roy de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart

de la revolte, & se rendirent maistres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti. A la vérité les Princes de la partie Méridionale n'ont pas encore esté tout a fait subjuguez : mais le Nababe * les inquiete de temps en temps, & exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcez de luy payer ; de sorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombez sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source : c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens. D'autres la mettent beaucoup

* Gouverneur général d'une Province.

plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend ſon cours vers le Midi comme le Gange, avec cette difference que le Gange va un peu vers l'Orient, & que l'Indus au contraire ſe détourne vers l'Occident. Ce dernier ſe jette dans la Mer des Indes par pluſieurs embouchures.

Le Gange eſt le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Aſie. Sa ſource, ſelon l'opinion des Indiens, eſt toute celeſte. C'eſt, diſent-ils, un de leurs Dieux qui la fit découler de ſa teſte ſur le mont Ima. C'eſt de-là que traverſant divers Eſtats, & dirigeant ſon cours vers les parties Meridionales, il arroſe pluſieurs Villes célebres, dont la plus fameuſe, diſent les Indiens, eſt *Cachi*; puis il paſſe dans le Royaume de Bengale, & ſe jette dans

la Mer par plusieurs embouchures differentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une riviere sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchez. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non seulement sont exempts des peines que merite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une Region delicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignez, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont bruslez, & les envoyent jetter dans le fleuve.

Cette estime generale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand

profit aux Penitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en rempliſſent des Bambous qu'ils attachent aux deux extrémitez d'une perche longue de ſept à huit pieds, & mettant cette perche ſur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau ſi ſalutaire. Ils prétendent qu'elle a la proprieté de ne jamais ſe corrompre.

Telle eſt l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé ſur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vû ny en Europe ny en Aſie de riviere qui luy ſoit comparable. Vers ſon embouchure on découvre une petite Ville nommée *Balaſſor*. Preſque tous les Europeans y ont une maiſon où ils tranſportent les marchandiſes

necessaires pour la cargaison de leurs Vaisseaux. C'est là aussi que se trouvent les pilotes costiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le Gange, parcequ'il y a plusieurs bancs de sable, qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Europeans ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des François est à *Chandernagor*, celle des Portugais à *Onguely*; les Anglois & les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pû venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela je réponds que les Idolâtres, presque dans tous les payis, ont regardé les grandes rivieres comme des Divinitez, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou

de quelque Déeſſe. Outre le Gange, il y a encore cinq ou ſix autres rivieres, qui ſont en reputation aux Indes, entre autres le *Caveri* qui paſſe à *Trichirapali* auprés du celebre Pagode de *Chirangam*. De plus il eſt certain, comme je l'ai fait voir dans une lettre adreſſée à M. l'ancien Eveſque d'Avranches*, que les Indiens ont oüi parler du Paradis terreſtre, des fleuves qui l'arroſoient, & de l'arbre de vie : & il eſt vray-ſemblable que ne connoiſſant point de plus belle riviere que le Gange, ils luy ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoiſſance du Paradis terreſtre, qu'ils ont reçûë par tradition de leurs peres, ils ont meſlé dans la ſuite, ſelon leur

* Elle ſe trouve dans le IX. Recueil.

genie, plusieurs fables; par exemple, que le Gange traverse un jardin delicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, & leur donne un siecle de vie: ensorte que celuy qui à la fin de chaque siecle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vû qui ont vécu jusqu'à 300. ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4e. siecle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célébres Fleuves, il faut maintenant parcourir les principales Villes qui sont sur les deux Costes de l'Inde. Je commence par

celle qui regne depuis Bengale, juſqu'au Cap de Comorin, & qui eſt à l'orient; elle s'appelle en général la Coſte de Coromandel; mais elle ne laiſſe pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne: on l'appelle par exemple, la Coſte d'Orixa, lorſqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui eſt au Midi de l'embouchure du Gange: On l'appelle pareillement la Coſte de la Peſcherie dans la partie méridionale, parce que c'eſt aux environs de cette Coſte qu'on peſche les Perles.

Je me place d'abord à Pontichery, parce qu'en rapportant les obſervations qui ont eſté faites par nos Miſſionnaires, il eſt plus aiſé de connoître la longitude des autres Villes

de la Coſte, qui va en pluſieurs endroits preſque Nord & Sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'Eſt.

Pontichery appartient aux François, & c'eſt le plus bel établiſſement qu'ils ayent aux Indes. On y voit une Fortereſſe reguliére, & où il ne manque aucun des Ouvrages néceſſaires pour une bonne défenſe: elle eſt toûjours bien fournie de munitions de Guerre & de bouche: la Ville eſt grande, & les ruës y ſont tirées au cordeau: les maiſons des Europeans ſont baſties de briques; celles des Indiens ne ſont que de terre enduite de chaux: mais comme elles forment des ruës droites, elles ont leur agrément. Dans quelques unes des ruës, on voit de belles allées d'arbres, à l'om-

bre deſquels les Tiſſerans travaillent ces toiles de Cotton ſi fort eſtimées en Europe. Les RR. PP. Capucins y ont un Couvent, les Jeſuites & Meſſieurs des Miſſions Etrangeres y ont auſſi chacun une Maiſon & une Egliſe.

Après pluſieurs obſervations des Eclypſes du premier Satellite de Jupiter, on a trouvé que la difference du temps entre le meridien de Paris & celui de Pontichery, eſtoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78. dégrez, & par conſequent, comme dans les hypotheſes de l'obſervatoire de Paris, la longitude de Paris eſt de 22 d. 30′ il faut conclure que la véritable longitude de Pontichery eſt de 100 d. 30′. Par là on peut voir l'erreur énorme qui s'eſtoit gliſſée dans

les Cartes de Geographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de Messieurs Samson & Duval, où on éloignoit cette Coste de plus de 400. lieuës qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pontichery, on a trouvé qu'elle estoit un peu plus considerable que celle qu'on avoit arresté dans les premieres observations, où l'on n'avoit remarqué par la distance du Zenith à l'Equateur, que 11^{d}. 56′-28″. Peut-estre y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pontichery vers le Nord, & suivant la Coste, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle aussi Meliapour, ou pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*; c'est-à-dire, la ville des Paons, parce

que les Princes qui regnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le faiſoient peindre ſur leurs Etendarts. C'eſt apparemment à l'imitation des Empereurs de Biſnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon ſi beau & ſi riche ſur le ciel de leur trône. Le fond du Ciel, dit un de nos Voyageurs, qui aſſure l'avoir veu, eſt tout couvert de Perles & de Diamans, & eſt entouré d'une frange de Perles : au deſſus du Ciel fait en forme de voûte, ſe voit un Paon dont la queuë relevée eſt de Saphirs, & d'autres pierres de couleur; le corps eſt d'or émaillé ſemé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'eſtomac, d'où pend une perle en forme de poire de 50. carats.

Les obſervations du P. Ri-

chaud portent que la latitude de Saint Thomé est de 13 d. 10'. Saint-Thomé estoit il n'y a pas 40. ans une des plus belles Villes & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépoüillez peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette Place au Roy de Golconde. Monsieur de la Haye, envoyé aux Indes avec une Flotte de dix Vaisseaux de Guerre, crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente, & l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Indiens : Il la conserva pendant deux ans, & les François en seroient encore aujourd'huy les maistres, s'il luy fust venu du secours d'Europe.

Le Roy de Golconde craignit à ſon tour que les François ne ſongeaſſent à reprendre ce poſte. C'eſt pourquoy il ſe détermina à demanteler la forteresſe & la ville : c'eſt de ſes debris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il eſt aujourd'huy le maiſtre de S. Thomé. Les Portugais ne laiſſoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maiſons aſſez agreables & des ruës fort larges. Cette partie où ils s'eſtoient retirez eſtoit environnée de murailles, & ils y avoient déja commencé quelques petits baſtions.

A une lieuë au Nord de S. Thomé, on trouve *Madraſpatan*, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il ſeroit inutile de

de marquer sa longitude & sa latitude : ce que j'ay dit en parlant de Pontichery, suffit pour faire connoistre la longitude & la latitude des autres villes de la coste, pourvû qu'on en sçache la distance Nord & Sud.

Madras est une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle est ceinte de murailles : il y a un Fort quarré, mais sans ouvrages exterieurs, qu'on appelle le Fort S. Georges. On voit une seconde ville habitée par les Armeniens & les Marchands des Nations étrangeres, & ensuite une troisiéme où resident les Indiens beaucoup plus grande que la premiere, & qui en est comme le fauxbourg. On compte dans les trois Villes, près de cent mille ames. Les Anglois, à ce qu'on dit, y

tirent de droits plus de soixante mille Pagodes qui font trente mille pistoles. Nos Missionnaires qui ont esté quelquefois obligez d'aller à Madras se loüent infiniment de la politesse de Messieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorez : je leur dois ce temoignage de nostre reconnoissance ; & je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieuës au Nord de Madras, les Hollandois ont une Fortereſſe qu'on appelle *Paleacatte*. C'estoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la coste de Coromandel, & ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la coste du Nord, sont *Massulipatan* &

Jagrenat. Massulipatan appartenoit anciennement au Roy de Golconde, il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette ville est éloignée de Golconde d'environ 80. lieuës. Les principales Nations de l'Europe qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes, qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois le plus long, je croy, qui soit au monde : il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain : on y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes Memoires que sa latitude est de 16d. 30'. On compte plus de 100. lieuës de chemin par terre de Madras à Massulipatan : mais il est vray qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat eſt célebre par ſon Pagode. Nos voyageurs, & ſur tout M. Tavernier en diſent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole, dont les yeux ſont formez de deux gros diamans ; qu'il luy en pend un autre ſur l'eſtomach ; que ſes bracelets ſont de perles & de rubis ; & que les revenus de ce Pagode ſont ſi conſidérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pelerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célebre des feſtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choſes qu'on rapporte me paroiſſent aſſez ſuſpectes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Pagode eſt peu connu dans les parties Meridionales de l'Inde, & je ne ſçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un

seul Indien ; au lieu qu'on vante fort celuy de *Cachi*, que je crois estre la mesme chose que *Banare*, ainsi que je l'expliqueray dans la suite. C'est sans contredit le Temple des faux dieux le plus celebre qui soit aux Indes. Mes Memoires rapportent que cet endroit où est situé le Temple appellé Jagrenat, a la latitude de 19d. 50'. si cela est, il ne doit estre guére éloigné de Balassor, qu'on dit estre au 20. degré de latitude.

Je reviens maintenant à Pontichery pour suivre la coste jusqu'au Cap de Comorin : c'est une route que j'ay tenuë plus d'une fois. A une grande journée de Pontichery, en allant au Sud, on arrive à *Portonovo* : les Anglois & les Hollandois y ont quelques maisons, & les

Portugais y ſont en très grand nombre. On voit un aſſez belle Egliſe où s'aſſemblent les Chreſtiens de la coſte.

A mi-chemin de Pontichery à Portonovo ſe trouve *Coudelour*, que les Indiens nomment *Courralour*. C'eſt une ville aſſez conſiderable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y ſont jointes.

En avançant on voit Trankebar appellée par les Indiens *Taranganbouri*, c'eſt à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville eſt éloignée d'environ 25. ou 30. lieuës * de Pontichery : elle appartient aux Danois. Les ruës en ſont droi-

* On avertit en paſſant qu'on doit corriger une erreur de chiffre qui s'eſt gliſſée à la page 481. du XIV. recuëil, où l'on dit que la diſtance de ces deux Villes eſt de 150. lieuës.

tes, il y a de belles maisons; & la fortereſſe dont la forme eſt quadrangulaire, paroiſt très agreable, quand on la voit du coſté de la mer. Quand les Europeans y abordent, le Gouverneur envoye de beaux chevaux & des ſoldats pour les recevoir à la deſcente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la fortereſſe, où une partie de la Garniſon ſe trouve ſous les armes. Les Portugais y ſont établis en aſſez grand nombre: il ſe preſenta une occaſion où ils ne contribuerent pas peu à conſerver la fortereſſe aux Danois, qui n'eſtoient pas en eſtat de la défendre. Le Roy de Tanjaor aſſiegea cette place il y a quelques années; mais ſes efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le ſiege.

A une demie journée de Trankebar ſur le chemin de Portonovo ſe voit *Caveripatte-vam*, que les Europeans nomment *Caveripattam*: c'eſtoit autrefois une grande ville & fort celebre parmi les Indiens. Aujourd'huy elle eſt preſque entierement ruinée. L'air y eſt fort bon, & les François y ont un établiſſement.

La ville de *Negapatam* ſe trouve en ſortant de Trankebar du coſté du midi: elle eſt ſituée à 11d. de latitude Nord. Les Indiens l'appellent *Naga-pattenam*, c'eſt-à-dire, la ville des Serpens. C'eſtoit autrefois un des plus beaux établiſſemens que les Portugais euſſent ſur la coſte de Coromandel; & comme ils poſſedoient la coſte de la Peſcherie & l'Iſle de Ceylan, cette ville eſtoit d'un grand

abord. On y voyoit pluſieurs belles Egliſes, & un College appartenant aux Jeſuites. Les Hollandois s'en ſont emparez avec le ſecours du Roy de Tanjaor, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a baſti une fortereſſe : les Chreſtiens y ont une Egliſe deſſervie par un Religieux de S. François.

En marchant toûjours vers le Sud, on trouve à dix lieuës environ de *Negapatam*, le Cap de Cagliamera. Là ſe voit un nouveau Golfe qui va ſe terminer à la coſte de la Peſcherie. C'eſt là auſſi que la coſte de Coromandel qui eſtoit Nord & Sud, prend un nouveau Rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Oueſt, & puis elle ſe détourne peu à peu vers le Sud juſqu'au Cap de Comorin, où commence la coſte de

Travancor, qui n'eſt, ſuivant pluſieurs Voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette coſte que deux endroits conſiderables, ſçavoir *Outiar* où eſt *Ramanancor*, & *Tutucurin*. On y peut joindre auſſi *Manapar*. Je diray un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choſes les plus merveilleuſes qui ſoient peut eſtre dans le reſte du monde : c'eſt un Pont qui a environ un quart de lieuë ; & qui joint à la terre ferme l'Iſle où eſt Ramanancor. Ce Pont n'eſt pas compoſé d'Arcades comme les autres : ce ſont des rochers ou de groſſes pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au deſſus de la ſurface de la Mer, qui eſt fort baſſe en cét endroit. Ces pierres ne ſont pas unies les unes aux autres,

mais elles sont separées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courans : j'en ay mesuré qui avoient 18 pieds de diametre ; d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont separées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix ; & aux lieux où les Barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce Pont soit un ouvrage de l'art, car on ne voit pas d'où l'on auroit pû tirer ces masses énormes, & encore moins comment on auroit pû les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avoüer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vû. Les Idolâtres disent que ce Pont

fut fabriqué par les Dieux quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Iſle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accouſtumé de ſe retirer dans l'Iſle de Ramanancor, quand il eſtoit pourſuivi par les Rois de Maduré : il faiſoit mettre de groſſes poutres ſur ces rochers qui ſont comme autant de platteformes, & il y faiſoit paſſer ſes Elephans, ſon Canon, & ſon Armée. J'auray occaſion dans la ſuite de parler de *Ramanancor*, quand j'auray expliqué ce que c'eſt que *Cachi* : les deux Pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* eſtant au rapport des Indiens, les lieux les plus ſaints qui ſoient au monde.

Tutucurin eſt la principale ou pluſtoſt l'unique ville qui ſoit à la coſte de la Peſcherie, le reſte n'eſtant que de groſſes

Bourgades ou des Villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons ; mais quoy qu'elle soit fort peuplée, on trouve en y arrivant qu'elle n'est en rien superieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois à qui elle appartient, y ont fait bastir une petite forteresse. La hauteur du pole à Tutucurin, est selon les observations du P. Noël, de 8d. 52'.

Après Tutucurin, *Manapar* est l'endroit de cette coste le plus remarquable. Les Chrestiens y avoient autrefois une belle Eglise, mais elle fut convertie en Magasin par les Hollandois, & on a esté obligé d'en bastir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8d. 27'. Pour ce qui est de la longitude, elle

eſt aſſez régulierement marquée à 98d. 45′.

Je diray icy en paſſant que j'ay ſouvent admiré la connoiſſance parfaite que les Indiens ont des Rhumbs de vent : il n'y a pas juſqu'aux Enfans qui n'en ſoient inſtruits. Qu'on diſe à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne ſe trompe jamais. Je me ſuis fait quelquefois un plaiſir en marchant avec eux, de m'éloigner tant ſoit peu du Nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller ; à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoiſſoient l'erreur.

Il ne m'eſt pas permis d'oublier *Manar*, cette Iſle ſi celebre par le grand nombre d'Idolâtres que S. Xavier convertit à la foy, du nombre deſ-

quels estoit le propre fils du Roy de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgez par les ordres de ce Prince inhumain en haine du Baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vray que *Manar* appartienne au Roy de Maduré, comme le disent quelques Relations. Les Portugais la possedoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656. qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparez de Ceylan. C'estoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pesche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à present. L'Isle de Manar n'est separée de l'Isle de Ceylan que

par un petit canal qui n'eſt en quelques endroits que de 30. ou 40. pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine ſur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre Egliſes, dont l'une eſtoit dediée à S. Jean. C'eſt dans les fondemens d'une de ces Egliſes, qu'ils trouverent une medaille de l'Empereur Claude : il n'eſt pas aiſé de comprendre comment elle a pu y eſtre portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoyque j'aye eſté à Ceylan, je n'y ay pas demeuré aſſez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roy de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ſes Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'eſtoit une Iſle, dont les mers qui l'environnoient eſ-

toient semées de perles, dont les bois estoient de canelle, & les forests d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cryſtal : en un mot le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exaggerée ; néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Lanka*, & tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le sejour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est une des principales Divinitez Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans assurent qu'*Anouman* Singe celebre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* metamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent que leur Dieu

Somonocodon a un de ſes pieds marqué dans l'Iſle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux Etrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles eſt venuë de Ceylan. Cette Iſle à environ 200. lieuës de tour, elle eſt arroſée de quantité de belles rivieres, & les moiſſons y ſont abondantes. La Religion Chreſtienne y floriſſoit, ſur tout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fuſſent rendus les maiſtres : il y a encore d'excellens Miſſionnaires qui ſe ſont retirez à Candé, & dans les autres Provinces interieures de l'Iſle. Le Roy de Candé eſt fort gesné dans ſon commerce, & toutes les raretez de ſon Iſle luy ſont aſſez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par luy-même ſa canel-

le & ſes Elephans, qui ſont les plus beaux & les plus genereux de toute l'Aſie.

Entre Manapar & Tuticurin ſe trouve une grande Bourgade appellée Pumicael, & nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le P. Antoine Criminal fut le premier de noſtre Compagnie qui reçût la couronne du Martyre, lorſqu'il cultivoit la Chreſtienté de la Coſte de la Peſcherie. Il expira noyé dans ſon ſang ſur la porte de ſon Egliſe, & aux pieds des mêmes Autels où il venoit de ſacrifier l'Agneau ſans tâche. La latitude de Pumicael eſt de 8d. 38′.

Il eſt temps de venir à la Coſte de Malabar: mais comme elle eſt aſſez connuë, je ne m'y arreſteray que pour marquer les hauteurs du pôle que

le P. Noël y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut desirer.

A *Tangapatan* la distance du Zenith à l'Equateur est de 8d. 19′. cet endroit est éloigné du Cap de Comorin de huit lieuës & demie Portugaises.

Coilan qui est une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8d. 48′.

Tanor capitale d'une Principauté du même nom, a 11d. 4′.

Calecut ville autrefois trés célebre, a 11d. 17′.

Cananor a 11d. 58′.

Depuis le Cap de Comorin jusques à Cochin & au de-là, les deux Estats les plus considerables sont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier estoit il n'y a pas long-temps sous la domination d'une Reine qui se gouvernoit entie-

rement au gré de ſes Miniſtres. La Ville de Cotate eſt ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle eſt ſituée aux pieds des montagnes environ à 4. lieuës du Cap de Comorin, & eſt fort peuplée. On y a baſti une Egliſe en l'honneur de S. François Xavier, au meſme endroit où les habitans voulurent le bruſler vif dans ſa cabane. Ils y mirent le feu lorſqu'il y recitoit ſon breviaire : le Saint vit tranquilement voler la flamme, & continua ſa priere ſans s'émouvoir. Après que la cabane euſt eſté réduite en cendres, il parut ſain & ſauf, ſans avoir reçû aucune atteinte du feu. C'eſt un miracle que l'on ſçait dans le payis par tradition, & dont il n'eſt point fait mention dans les differentes vies qu'on a publiées

de cet Apôtre. Les graces ſingulieres que Dieu accorde à ceux qui viſitent cette Egliſe, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui eſt des Eſtats du Zamorin, Calecut qui en eſtoit la Capitale, eſtoit autrefois très célebre, & c'eſt là que les Portugais aborderent la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. C'eſt aujourd'huy très peu de choſe, & à peine y trouve-t'on les traces de ces magnifiques deſcriptions qu'on en a faites. La Mer gagne tous les jours du terrain ſur cette Coſte.

Cochin eſt une autre ville célebre ſur la coſte de Malabar. Lorſqu'elle eſtoit ſous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes Apoſtoliques, qui alloient porter

les lumieres de la foy chez les Nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défenduë d'un costé par la mer, & de l'autre par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les ruës plus larges que dans les autres villes de la Coste. Le P. Noel y trouva la hauteur du pôle de 9d. 58'.

Goa par où je finis de parler de cette Coste, est éloigné de Cochin de plus de 100. lieuës. Quand on y aborde par Mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts construits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'en-

trée. Cette entrée eſt fort étroite parce que les montagnes qui ſont de chaque coſté ſe rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs juſqu'à l'embouchure, plus de 400. pieces de canon. La riviere eſt large, belle, & majeſtueuſe. Ceux qui ont navigé ſur ce fleuve, diſent que c'eſt un des plus agreables ſpectacles qui ſoit dans l'Univers. On voit de tous coſtez de très jolies maiſons, des jardins utiles & agréables, des bois de Palmiers plantez à la ligne, qui forment des allées à perte de vuë. La Ville eſtoit autrefois comparable & meſme ſuperieure en beaucoup de choſes aux plus belles Villes de l'Europe : mais elle n'eſt plus ce qu'elle eſtoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore

encore de superbes édifices : le Palais du Viceroy & celuy de l'Inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles Eglises, & nostre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posseder le corps miraculeux de S. François Xavier. L'air n'y est plus si bon, & c'est peut-estre ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense il est admirable à la campagne & dans les lieux circonvoisins. C'estoit pour les anciens Empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élevation de pôle 15d. 31'. sa longitude est de 93d, 55'.

Comme les Indiens vantent extrêmement la Ville de *Ca-*

chi qui eſt vers le Nord, & *Ramanancor* qui eſt vers le Sud; & que ce ſont là les deux pôles de leur Geographie, je ne puis me diſpenſer d'en parler. Il n'eſt pas aiſé de dire ce que c'eſt que *Cachi*, non plus que l'endroit où il ſe trouve. Je rapporteray ſimplement quelques conjectures, qui me perſuadent que *Cachi* n'eſt autre choſe que la Ville de *Benare*, ſituée ſur le Gange. Les voici:

Les Pelerins de *Cachi* diſent qu'en partant de Ramanancor, Golconde ſe trouve à la moitié du chemin. Or ſi Ramanancor eſt à 9d. 10'. & que Banare ſoit à 26d. 30'. comme le marquent nos Voyageurs, il s'enſuit que Golconde qui eſt, comme on l'aſſure, à 17d. eſt preſque au milieu de la route

qu'on doit tenir.

D'ailleurs des Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit le desert Royal, ou plustost, le Roy des deserts, parce que, disent les Indiens, c'est dans un desert aux environs de *Cachi* que les plus celebres hermites se sont retirez pour faire penitence. Or comme le changement de l'*V.* au *B.* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana raja* ils n'entendent la Ville de *Banare*.

Cela paroist encore par les deux routes que tiennent les Pelerins pour se rendre à *Cachi* : ceux qui vont par *Golconde*, disent qu'au sortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant soit peu à l'Est, & que par là ils se rendent droit à leur ter-

me. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter *Matura* qui se trouve sur cette route, & qui est un autre Pagode fameux par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche presque toujours vers l'Orient, or il est certain qu'il n'y a de lieu considerable que *Banare*, auque laboutissent ces deux routes.

Autre conjecture : *Cachi* est parmi les Indiens, ce qu'estoit Athenes parmi les Grecs ; c'est, disent-ils, la plus fameuse Université du monde ; c'est là qu'on enseigne toutes les sciences ; & quoyque maintenant il y ait peu d'Estudians, il y a néanmoins plusieurs Docteurs, qui ont chacun un certain nombre de Disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres,

ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare*: un de nos plus célebres voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a esté basti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajouste que deux enfans de ce Prince y estoient actuellement sous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien differente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *Samouseradam* qu'on parle vers le Nord, ou le *Grandam* qui est en usage dans l'Inde meridionale.

Mais, dira-t'on, pourquoy tant s'embaraſſer de *Cachi*? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & en des termes les plus magnifiques. C'est selon eux un lieu Sacré & Divin,

c'eſt le ſejour de leurs Divinitez : *Ramen* & les plus célebres Hermites ont accompli leur penitence dans les bois qui environnent *Cachi* : quiconque meurt dans une terre ſi ſainte, ſes pechez luy ſont pardonnez, il va droit au Ciel : un homme qui a fait le voyage de *Cachi*, eſt par cette ſeule raiſon infiniment reſpectable ; n'euſt-il aucun merite d'ailleurs, c'en eſt un grand d'avoir eſté à *Cachi*. Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles pour repreſenter dignement la ſainteté d'un lieu ſi venerable.

Pour ce qui eſt de *Banare* que je croy eſtre le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ay appris des Europeans qui y ont voyagé. C'eſt, à ce qu'ils aſſurent, la Ville la

mieux bastie des Indes : presque toutes les maisons y sont de pierres de taille ou de briques : on y voit de très beaux Caravanseras*, les ruës y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la situation en est belle, le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierre interrompuës de temps en temps par des plateformes. Ce recit est conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi*, ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parleray avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent *Rameisſouram*, parce que dans le premier voyage que j'ay fait à la

* Bâtiment destiné à loger les Voyageurs.

Coſte de la Peſcherie, je demeuray dix jours dans l'Iſle où eſt ce Pagode. Cette Iſle a huit à neuf lieuës de circuit. Quoy qu'elle ſoit très ſablonneuſe, on y voit pourtant de beaux arbres : il n'y a que quelques Villages. Le Pagode eſt vers la partie méridionale. Je n'y ay point vu ces trois cens colomnes de marbre dont parle une Relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que pluſieurs autres qui ſont dans les terres : je croy qu'il n'eſt ſi fort eſtimé qu'à cauſe du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres ſont perſuadez que ce bain efface entierement les pechez, ſur tout ſi on le prend au temps des Eclypſes du Soleil & de la Lune. J'eus alors la conſolation d'apprendre, que dans un lieu où l'on

rend tant d'honneurs au Démon, Dieu s'estoit choisi de fideles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit Village où je trouvay une Chappelle bastie par les Chrestiens qui s'y estoient retirez, & j'y baptisay plusieurs de leurs Enfans.

Avant que de penetrer dans l'Inde Meridionale, je diray encore un mot de *Golconde* & de *Visapour*, deux Villes dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La Ville qu'on appelle aujourd'huy *Golconde*, n'estoit autrefois qu'un Jardin agreable à deux lieuës de la Forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la suite le nom de *Gol-*

conde luy eſt reſté. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Orleans : elle eſt bien ſituée, & les ruës en ſont belles. La Riviere qui y paſſe & qui va ſe jetter dans la Mer de *Maßulipatan*, eſt large, & roule des eaux fort claires. On y a baſti un Pont qu'on dit eſtre auſſi beau que le Pont-neuf de Paris : le Palais du Roy eſt magnifique. Depuis que cette Ville eſt devenuë la conqueſte du Mogol, elle n'eſt plus ſi peuplée qu'elle l'eſtoit auparavant. Aurengzeb la pilla entierement avant que de prendre la Forteresſe. C'eſt dans le Royaume de *Golconde* que ſe trouve la fameuſe mine de Diamans.

Viſapour Capitale du Royaume de *Decan* eſt une autre grande Ville ſituée ſur le fleu-

ve *Madura*. Le Palais du Roy est vaste, il est entouré de fossez pleins d'eau où il y a grand nombre de Crocodiles, qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le Roy, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons Ports sur la Coste qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est *Rajapour*, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs Cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes Memoires que Visapour est à 17d. 30'. d'élevation de pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde Meridionale, qui contient les Royaumes de *Madu-*

ré, de *Mayſſur*, de *Tanjaor*, de *Gingi*, & de *Carnate*, où ſont établies les Miſſions de noſtre Compagnie; & parcourons ces petits Eſtats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il eſt borné à l'Orient par les Eſtats du Roy de *Tanjaor*; au midi par la Mer meridionale des Indes; à l'Occident par les Eſtats des Princes de Malabar; au Nord par les terres de *Mayſſur* & par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume eſt auſſi grand que le Portugal. Son revenu eſt d'environ huit millions. On y compte 70. *Palleacarens*: ce ſont des Gouverneurs abſolus dans leurs petits Eſtats, & qui ne ſont tenus qu'à payer une taxe que le Roy de *Maduré*

leur impose. Ce Prince peut mettre aisement sur pied vingt mille hommes d'Infanterie & cinq mille de Cavalerie. Il a près de cent Elephans qui luy sont d'un grand secours pour la guerre.

Madure est la Capitale du Royaume : elle est environnée d'une double muraille : chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La Forteresse dont la forme est quarrée, est entourée d'un fossé large & profond avec une Escarpe & Contrescarpe très fortes. Il n'y a point de Chemin couvert à l'Escarpe. Au lieu de Glacis, on voit quatre belles ruës, qui répondent aux quatre costez de la Forteresse. On en peut faire le tour en

moins de deux heures. Les maiſons qui bordent ces ruës, ont de grands jardins du coſté de la Campagne qui eſt belle & fertile.

L'interieur de la Forteresſe ſe diviſe en quatre parties : celles qui ſont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roy. C'eſt un labyrinthe de ruës, d'étangs, de bois, de ſales, de galleries, de colomnades, & de pluſieurs maiſons ſemées çà & là. Quand on y a une fois pénetré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſuë. Lorſque les Rois de *Madure* y faiſoient leur ſejour, on n'y trouvoit que des Femmes & des Eunuques. Le fameux *Trouvoulanaiken* qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs milliers de Femmes renfermées. Les

Salles publiques où l'on donnoit audience estoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande gallerie soutenuë par 20. grosses colomnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque Corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes estoient réunis par huit galleries, dont les angles estoient flanquez de tourelles. Le dessein de ce Palais, à ce que m'a assuré un ancien Missionnaire, a esté dressé par un European : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'Architecture d'Europe meslez avec l'Architecture Indienne.

Dans la ſeconde partie de la Fortereſſe eſt le Temple de *Chokanaden*; c'eſt l'Idole qu'on adore au *Maduré*. A l'Orient du Pagode, ſont pluſieurs beaux portiques. Au Nord d'un de ces portiques ſe voit un char magnifique deſtiné à porter l'Idole en triomphe le jour de ſa Feſte. Le Pagode eſt environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille ſont pluſieurs belles allées de grands arbres, très unies & bien ſablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont couſté des ſommes immenſes. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moy je n'y en ay point vu de cette eſpece. Le reſte de l'eſpace interieur de

la Fortereſſe eſt partagé en pluſieurs ruës, en des étangs, & en des places publiques.

La Riviere qui paſſe auprès de *Madaré* ſeroit belle, ſi on ne la faiſoit pas couler dans de grands étangs qui la tariſſent: elle dégenere enfin en ruiſſeau. Au deſſous de la Ville on a conſtruit un Canal qui va du Nord au Sud, & qui ſe jette dans cinq beaux étangs à l'Oueſt de *Madaré*. Il y a dans ces étangs d'autres canaux, qui conduiſent l'eau dans les foſſez lorſqu'on le ſouhaitte.

A l'Orient de la Fortereſſe on voit trois autres chars de triomphe: ils ſont magnifiques quand on les a ornez. Le plus grand ne peut eſtre tiré, à ce que diſent les Indiens, que par pluſieurs milliers de perſonnes: je n'en ſuis pas ſurpris, la ma-

chine en elle-meſme eſt énorme, on y fait monter juſqu'à 400. perſonnes dont les fonctions ſont differentes : de groſſes poutres forment cinq étages, & chaque étage a pluſieurs galleries. Quand cette machine eſt couverte de toiles peintes, de pieces de ſoye de diverſes couleurs, de banderolles, d'étendarts, de paraſols, de feſtons de fleurs repreſentez ſous differentes figures, & que tout cela ſe voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le ſpectacle n'en ſoit agréable. Le Char eſt traiſné au ſon des tambours, des trompettes, des haut-bois, & de pluſieurs autres inſtrumens ; & il eſt traiſné ſi lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresſe. Tels ſont les honneurs que cette aveugle

Gentilité rend aux Demons.

Du costé du Nord au dessus de la Forteresse dans la ruë qui va Est & Ouest, estoient autrefois les Eglises des Chrestiens : l'une qui avoit esté fondée par le P. de Nobilibus ; & l'autre plus ancienne dédiée à Nostre Dame, & desservie par les Jesuites. Ces Eglises furent tout-à-fait renverſées, lorsque la Ville fut prise & ruinée en partie par le Roy de *Mayssur* : on en a basti une nouvelle dans un des faux-bourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Mayssuriens, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là est devenuë la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré*

eſt à peu près de 10d. 20′. ſa longitude de 98d. 32′.

Trichirapali où le Prince réſide, eſt une Ville fort peuplée, & d'une grande étenduë : elle contient plus de trois cens mille ames : c'eſt la plus grande Forteresſe qui ſoit depuis le Cap de *Comorin* juſqu'à *Golconde*. De nombreuſes Armées l'ont ſouvent aſſiégée, & toûjours inutilement ; auſſi les Indiens diſent-ils qu'elle eſt imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de ſoixante tours quarrées éloignées les unes des autres de 80. ou de 100. pas. La ſeconde enceinte eſt plus élevée que la premiere, & eſt garnie de 130. pieces de canon d'un aſſez gros calibre. Cette ſeconde enceinte eſt encore partagée en deux

Fortereſſes qu'ils appellent la Fortereſſe du Nord & la Fortereſſe du Sud : celle-cy a la muraille interieure plus baſſe que l'autre : on y voit une haute montagne qui ſert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne eſt l'Arſenal, & au bas eſt le Palais du Prince. Le dedans de la Fortereſſe interieure eſt aſſez agreable : c'eſt un grand amphitheâtre quarré avec ſes degrez de tous coſtez pour monter ſur les remparts. Le dernier degré le plus voiſin de la terre eſt à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a 18. autres plus grandes, où l'on met les proviſions de bouche & les munitions de guerre, qui n'ont pû entrer dans l'Arſenal. On renouvel-

le tous les ans les proviſions de ris, & celuy qu'on tire des greniers, eſt livré aux Soldats pour une partie de leur ſolde. La garniſon eſt d'environ 6000. hommes & quelquefois davantage.

Le Foſſé qui environne la Forteresſe eſt large & profond: il eſt plein d'eau & il y a quelques Crocodiles. On a eſté obligé de creuſer ce Foſſé dans le roc en pluſieurs endroits, ce qui n'a pû ſe faire ſans de grandes dépenſes. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde: il n'y en a maintenant que deux, ſçavoir celle du Septentrion & celle du Midi qui ſoient ouvertes. Celle d'Orient qu'on appelle auſſi la porte de *Tanjaor*, a eſté long-temps murée: cel-

le d'Occident n'eſt libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place : la premiere au ſon des Tambours & des Trompettes lorſque le jour baiſſe : la ſeconde vers neuf heures avec le Haut-bois & quelques autres inſtrumens : la troiſiéme ſe fait en ſilence vers minuit. On en fait quelquefois une quatriéme à trois heures aprés minuit.

La riviere de *Caveri* va de l'Oüeſt à l'Eſt de la Forteresſe. Au deſſus de *Trichirapali* on a conſtruit un canal large & profond qui porte l'eau autour de la Ville. De ce grand canal ſortent pluſieurs autres petits canaux, qui vont ſe rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au dedans & au dehors de la Ville. On y voit plu-

ſieurs places publiques & pluſieurs Bazars : il y en a deux conſiderables qui ſont placez aux deux principales Portes : celuy du Nord s'étend jûſques ſur les bords du *Caveri*. Au de-là du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran*. & c'eſt au milieu de ces deux grandes rivieres qu'on a baſti le Pagode de *Chirangam*., le plus beau que j'aye vû aux Indes.

Il s'en faut bien que le Palais de *Trithirapali* ſoit auſſi ſuperbe que celuy de *Madure*. J'y ſuis entré trois fois : il conſiſte dans un amas de Salles, de Galleries, & d'Appartemens interieurs. Le Divan * qu'a fait baſtir le *Talavai* ** , eſt ſoutenu par de beaux piliers fort élevez.

* Tribunal où l'on rend la Juſtice.
** Géneral d'armée.

élevez contre la couſtume des Indiens. On voit au deſſus une belle platteforme. Les Jardins ne ſont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces Jardins une grande Salle ouverte de tous coſtez & entourée de foſſez aſſez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les pilliers qui ſoutiennent cette Salle, ſont alors couverts de brocards d'or, & le haut de la Salle eſt orné de feſtons de fleurs, & de pieces de damas de differentes couleurs. Les Chreſtiens ont quelques Egliſes à *Trichirapali*, mais comme on ne peut pas y demeurer long-temps avec ſeureté, j'en ay fait baſtir une à trois lieuës de la Ville, où les Miſſionnaires ré-

ſident plus ordinairement. La hauteur du pôle y eſt de 11d. 40'. la longitude de 98d. 42'. On compte environ 40. lieuës de *Trichirapali* à *Maduré*, à cauſe des détours qu'on eſt obligé de prendre pour éviter les bois qui ſont infeſtez de voleurs : mais le Voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au ſortir de la Ville, & qui continuë juſqu'aux portes de *Maduré*.

A l'Orient de *Maduré* eſt le Royaume de *Tanjaor*. Les terres de ce petit Eſtat ſont les meilleures de toute l'Inde Méridionale : le fleuve *Caveri* ſe partage en pluſieurs bras, qui arroſent & fertiliſent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont juſqu'à douze millions. *Tanjaor* qui en eſt la Capitale,

n'estoit autrefois qu'un Temple d'Idoles, comme estoient dans les commencemens la plus part des Fortereſſes de ces petits Royaumes. Cette Fortereſſe a une double enceinte comme celle de *Trichirapali*, mais elle n'eſt pas ſi bien baſtie: ſes foſſez ſont moins profonds, & il eſt moins aiſé de les remplir d'eau. La Fortereſſe interieure ſe diviſe en deux parties, dont l'une eſt au Nord, & l'autre au Sud. Dans celle du Nord on voit le Palais du Roy, qui n'a rien de magnifique: il n'y a que quelques tours aſſez jolies. On a baſti dans la partie du Sud le Pagode de *Peria Oureyar*. Au Nord du Temple eſt un vaſte étang bordé de pierres de taille: les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs; j'en ay vû

qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaor* ne ſont arroſez que par un petit ruiſſeau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnaroux*, & au de là le *Caveri*, qui eſt un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaor* eſt de 11d. 27′. la longitude de 99d. 11′.

En allant de *Tanjaor* au Nord, & tirant un peu vers l'Eſt, on trouve la Fortereſſe de *Gingi* capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ 50. à 60. ans que le fameux Sevagi, s'en eſtoit rendu le maiſtre, & par conſéquent de tout le payis : car c'eſt une choſe conſtante aux Indes que les terres qui environnent une Fortereſſe en ſont inſeparables. Le fils de Sevagi la conſerva quelques années ;

mais Aurengzeb, après la conqueſte des Royaumes de Golconde & de Viſapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne ſe rebuta point, il mit à la teſte de ſon armée un Géneral de réputation nommé *Julfakarkan*. Le deſſein du Géneral eſtoit de prolonger le ſiége, parce qu'il trouvoit ſon intereſt dans ſa durée : mais *Daourkan* un de ſes Officiers ſubalternes preſſa ſi vivement l'attaque de ſon coſté, qu'il emporta la place, & mit par cette conqueſte tout le Royaume ſous la puiſſance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresſe a de particulier, ce ſont trois montagnes qui y forment une eſpece de triangle. On a baſti un Fort ſur la cime de chaque

montagne, d'où l'on peut abyſmer à coups de canon ceux qui ſe feroient emparez de la Ville. Cette Ville eſt au bas des montagnes qui s'uniſſent entre elles par des murailles, & par des tours placées d'eſpace en eſpace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favoriſe le ſecours qu'on peut faire entrer aiſément dans la place. La hauteur du pôle de *Gingi* eſt de 12^{d}. $10'$. la longitude d'environ 100^{d}.

Au Nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'eſt un payis aſſez ſemblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en eſt la Capitale : c'eſtoit autrefois une Ville célebre qui renfermoit dans ſes murs plus de trois-cens mille habitans, ſi l'on en croit

les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des Salles publiques, & de fort beaux Etangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Mayssur*, qui est à l'Occident de *Carnate*. Ce petit Estat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjuguez, celuy qui est devenu le plus considérable par les conquestes que ses Princes ont faites de plusieurs Fortereſſes, soit dans le Royaume de *Madure*, soit dans les autres Estats voisins. On luy donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des Armées de trente mille hommes d'Infanterie, & de dix mille de Cavalerie. Le P. Cinnami Jesuite, fondateur de la Mission établie dans ce Royaume, as-

ſure que dès l'année 1650. les Eſtats de *Mayſſur* s'étendoient depuis le commencement de l'onziéme degré de latitude Septentrionale juſqu'à la fin du treiziéme & au de-là. Les terres du Zamorin & des autres Princes de Malabar, le bornent du coſté de la Mer.

Ce qui a rendu les Mayſſuriens ſi redoutables à leurs voiſins, c'eſt la maniere cruelle & ignominieuſe dont ils traittent les priſonniers de guerre: ils leur coupent à tous le nez: on met enſuite les nez coupez dans un vaſe de terre, on les ſale, pour les garder & les envoyer à la Cour. Les officiers & les ſoldats ſont récompenſez à proportion du nombre de priſonniers qu'ils ont traitez avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* eſt la Capitale du

Royaume : elle eſt ſituée environ 13d. 15′. de latitude Nord. La Forteresſe reſſemble à nos anciennes Villes qui eſtoient fortifiées par des Tours : elle a un bon foſſé : le Palais du Roy n'a rien de remarquable. Le Pagode eſt célebre. Les Chreſtiens y ont une aſſez jolie Egliſe.

Je ſuis entré, comme vous voyez, mon R. P. dans un aſſez grand détail de ce qui concerne cette partie de l'Inde où ſont établies nos Miſſions, connuës depuis longtemps ſous le nom de *Madure*. Les remarques que cette Lettre contient, rendront & plus utile & plus agréable la lecture des Lettres que les Miſſionnaires ont écrites juſqu'icy, ou qu'ils pourront écrire dans la ſuite, & faciliteront l'intelli-

gence de la Carte que je vous envoye. J'ay l'honneur d'eſtre dans la participation de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE DU PERE DENTRECOLLES, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

*A Madame ***.*

A Pekin le 19. Octobre 1720.

MADAME,

La P. de N. S.

L'obligation que vous a cette Miſſion, autoriſe la liberté que je prends de vous témoigner noſtre reconnoiſſance, ſans

avoir l'honneur de vous connoiſtre que ſous le titre de Mere Spirituelle d'une foule d'enfans Chinois régenerez chaque année dans les eaux du Bapteſme par les Catechiſtes, que vous entretenez à ce deſſein. J'ignore, Madame, & vôtre nom, & le rang que vous tenez en Europe : je vois ſeulement ſur la liſte des Bienfaicteurs pour leſquels nous devons offrir à Dieu nos prieres, qu'une Dame Angloiſe fournit liberalement depuis pluſieurs années dequoy entretenir des Catechiſtes, dont la principale fonction ſoit d'aller chercher chaque jour & de baptiſer les enfans, qu'on expoſe en grand nombre dans les ruës, & que la pauvreté de leurs Parens condamne à la mort preſque au meſme inſtant

qu'ils ont commencé de vivre. La vie que vous leur donnez, en leur procurant le Bapteſme, eſt ſans comparaiſon plus précieuſe que celle qu'ils perdent : lavez dans le Sang de J. C. ils ſont auſſi-toſt recueillis & mis en ſeureté comme le pur froment dans les greniers du Pere de famille, ſans que les puiſſances de l'Enfer & la malignité du ſiecle, puiſſent les luy enlever. Dans la deſtination que vous avez ordonné qu'on fiſt de vos aumoſnes, j'oſe dire, en me ſervant des paroles du Sauveur, que vous avez choiſi la meilleure part, puiſqu'elle ne peut ny vous échaper, ny ſe perdre : cette portion de l'heritage de J. C. qui vous eſt échûë, n'a rien ſouffert des temps fâcheux où s'eſt trouvée cette Egliſe naiſſante : vos

innocentes colonies n'ont point diminué, & elles n'ont jamais ceſſé de peupler la vraye terre promiſe. Auſſi ne devez-vous pas douter que ce grand nombre d'Enfans qui ſont maintenant devant le trône de l'Agneau, ne beniſſent ſans ceſſe la main charitable qui leur a procuré le bonheur dont ils joüiſſent, & qu'ils ne ſoient autant de précurſeurs qui vous recevront un jour dans les Tabernacles éternels.

Il n'y a gueres d'année, où nos ſeules Egliſes de Pekin ne comptent cinq ou ſix mille de ces Enfans purifiez par les eaux du Bapteſme : cette récolte eſt plus ou moins abondante, à proportion du nombre de Catechiſtes que nous pouvons entretenir. Si l'on en avoit un nombre ſuffiſant, leur

soin ne s'étendroit pas seulement aux Enfans moribonds qu'on expose : ils auroient encore d'autres occasions d'exercer leur zele, sur tout en certain temps de l'année, que la petite verole, ou des maladies populaires enlevent une quantité incroyable de petits enfans. Quelques libéralitez faites à propos, engageroient les Médecins Chinois à se laisser accompagner par un Catechiste, qui auroit par là une entrée libre dans les differentes maisons où ces Médecins sont appellez. On gagneroit de mesme des Sagefemmes infideles, qui permettroient à des filles Chrestiennes de les suivre. Il arrive souvent que les Chinois, se trouvant hors d'estat de nourrir une nombreuse famille, ordonnent aux Sagefem-

mes d'étouffer dans un baſſin plein d'eau les petites filles, auſſi-toſt qu'elles ſont nées. Ainſi ces triſtes victimes de l'indigence de leurs parens, trouveroient la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur oſtent une vie courte & périſſable.

Le croirez-vous, Madame, que nous avons ſçû gagner un Preſtre des Idoles, & l'intereſſer dans une œuvre ſi ſainte ? C'eſt forcer en quelque ſorte le Démon à cooperer au ſalut des ames. Nous y avons réuſſi après bien des difficultez que noſtre patience nous a fait ſurmonter. Le Bonze dont je parle, préſide à un Temple ſitué dans le quartier le plus grand & le plus peuplé de Pekin : c'eſt-là qu'on raſſemble chaque jour les petits enfans expoſez dans le quar-

tier : moyennant une ſomme d'argent que nous donnons chaque mois au Bonze, un Catechiſte a la permiſſion d'entrer tous les jours dans le Temple, d'en parcourir tous les endroits, & d'y exercer librement ſes fonctions.

Je ne puis m'empeſcher de vous rapporter ici quelques traits d'une providence toute particuliere de Dieu, ſur pluſieurs de ces enfans livrez par leurs parens à une mort certaine. Vous admirerez avec moy les voyes ſecrettes & miſericordieuſes, par leſquelles la bonté divine leur ouvre la porte du Ciel. Un de nos Freres qui eſt employé au ſervice de l'Empereur, fut appellé à la Maiſon de plaiſance de ce Prince pour y ſoulager quelques malades : il partit dès le

matin ; & comme dans le chemin il s'occupoit interieurement de Dieu, il se sentit pressé tout à coup, de prendre un sentier plus écarté, apparemment afin d'y estre plus recueilli. A peine y fut-il entré, qu'il apperçut un Cochon qui tenoit un enfant entre ses dents, & qui estoit prest de le devorer : il poursuit l'animal, & luy enleve sa proye. L'enfant tout sanglant donnoit encore des signes de vie : il reçut le Baptesme, & peu après il s'envola au Ciel.

Un Chrestien s'acquittant d'une corvée dont on l'avoit chargé, se détermina, sans sçavoir pourquoy & contre toute apparence de raison, à marcher le long de la riviere : il trouve sur les bords une petite caisse, où il devoit juger qu'estoit

un enfant mort ; cependant il se sent inspiré de l'ouvrir, & il apperçoit que l'enfant se remuë, & semble luy dire à sa maniere : *Voici de l'eau, à quoy tient-il, que je ne sois baptisé ?* Le Chrestien ne perdit pas de temps, & luy confera le Baptesme.

Tout recemment un de nos Chrestiens passant de grand matin dans une ruë, apperçut une petite caisse vuide à la porte d'une maison qui estoit encore fermée : il se douta que cette caisse estoit destinée à mettre quelque petit enfant, qu'on devoit venir prendre à la pointe du jour pour l'enterrer : sur quoy il prend de l'eau, & se cache aux environs de la maison pour mieux observer toutes choses. Il ne se trompa point dans sa conjecture :

au bout de quelque temps la porte s'entrouve, il accourt, & il trouve à terre un enfant preſt d'expirer, qu'il baptiſe ſans que perſonne en eût connoiſſance.

Un Medecin, dont je connois depuis long-temps le zele & la pieté, voulant planter un arbre au milieu de ſa cour, envoya un domeſtique dans la place voiſine pour y creuſer & luy apporter de la terre. Ce domeſtique dans la vûë d'épargner ſa peine, alla dans un autre endroit où il apperçut de la terre fraiſchement remuée; à peine y eût il foui, qu'il découvrit une petite bierre qui venoit d'y eſtre miſe: il l'ouvre, & il trouve un enfant qui reſpiroit encore: il va ſur le champ en donner avis à ſon maiſtre: celui-ci

prend de l'eau benite, & arrive à temps pour baptiſer l'enfant, qui meurt un moment après avoir reçu le Bapteſme. N'a-t'on pas, Madame, dans un pareil évenement dequoy répondre à cette demande du Prophete Roy ? S'en trouve-« ra-t'il quelqu'un, Seigneur, « qui eſtant déja dans le tom-« beau, éprouve encore vos « miſericordes ? Ceux qui ſont « entrez dans la région de l'ou-« bli & des tenebres, peuvent-« ils eſperer d'avoir part aux « effets admirables de voſtre « bonté ? Les Médecins vien-« dront-ils les mettre en eſtat « de chanter vos louanges ? « *Numquid Medici ſuſcitabunt* « *& confitebuntur tibi* ? «

A ces traits de la miſericorde de Dieu ſur les enfans nez de parens infideles, je joindray

un trait de la Juſtice Divine, qui vient d'éclater ſur un cruel perſecuteur de noſtre ſainte foy. Nous voyons arriver dans cette Egliſe naiſſante, ce qui arrivoit vers les premiers ſiécles du Chriſtianiſme : Dieu permettoit aux Tyrans de tourmenter ſes fideles ſerviteurs, mais ſon bras vengeur ne tardoit gueres à s'appeſantir ſur eux. Ces punitions éclatantes confirmoient les véritez chreſtiennes, ſoutenoient les juſtes dans l'oppreſſion où ils eſtoient, & ſervoient de frein à la malice des ennemis de J. C. qui s'eſtoient flattez juſques-là de l'impunité de leurs crimes, & qui oſant blaſphemer contre ſon ſaint Nom, ſe vantoient d'abolir ſur la terre, les feſtes & les ſolemnitez de ſon Egliſe. C'eſt le P. Gozani Miſſion-

naire de noſtre Compagnie, qui m'apprend ce que j'ai l'honneur de vous mander. Sa lettre eſt dattée du 28 Juin de cette année.

Vous aurez appris ſans doute, me dit-il, ce que nos Chreſtiens ſouffrirent l'année dernière dans la Ville de *Lou y* : Dieu vient de punir avec éclat le Mandarin auteur de cette perſecution. Ce Miniſtre de Satan avoit proſcrit le Chriſtianiſme de tout ſon diſtrict par divers actes publics, où il s'efforçoit de décrier & de rendre odieux les Prédicateurs de l'Evangile. Peu aprés il voulut forcer tous les Chreſtiens du Village de *Kao kia tan*, d'abjurer leur foy. Sa rage ſe déploya toute entiere ſur François *Ou* chef de cette Chreſtienté : il envoya arracher de

» ſa maiſon les images de J. C.
» & de ſa Sainte Mere, il ſe les
» fit apporter devant ſon Tribu-
» nal, & les remit en des mains
» ſacrileges pour les bruſler en
» ſa preſence : après quoy il fit
» donner juſqu'à trois fois au
» Neophyte une ſi cruelle baſton-
» nade, qu'il expira ſous les
» coups. Nous n'oſaſmes pas a-
» lors porter nos plaintes au pied
» du trône de l'Empereur ; Sa
» Majeſté n'avoit fait que trop
» connoiſtre qu'elle eſtoit peu ſa-
» tisfaite des Europeans. Mais le
» Seigneur prit ſa cauſe en main,
» & ſa vengeance ſuivit de près
» tant de crimes. Cette même
» année le Mandarin a perdu un
» fils qu'il aimoit avec paſſion ;
» peu après la mort luy a enlevé
» ſa belle fille : vers le meſme
» temps il apprend que ſa mai-
» ſon paternelle fort éloignée du

lieu

ſieu de ſon Mandarinat, a eſté «
embraſée tout à coup & reduite «
en cendres, ſans qu'on ait ja- «
mais pû découvrir la cauſe de «
l'incendie. Ce Mandarin en «
proye au chagrin & à la dou- «
leur, y ſuccombe enfin, & une «
mort précipitée livre ſon ame «
criminelle au feu de l'Enfer. Il «
ſemble que la juſtice divine ait «
voulu pourſuivre ſon cadavre «
juſqu'après ſa mort. Le cer- «
cueil eſtoit porté en pompe «
dans une barque ſur le grand «
fleuve *Hoam ho*: ce qui reſtoit «
de ſa famille accompagnoit le «
cercueil, & ſe retiroit dans ſon «
payis chargé des richeſſes qui «
eſtoient le fruit des injuſtices «
du Mandarin. Tout à coup des «
Voleurs viennent fondre ſur la «
barque, bleſſent une partie de «
ceux qui y eſtoient, écartent «
les autres, & pillent les treſors «

» qu'ils y trouvent. Le cercueil
» fut abandonné par les Domeſ-
» tiques ſur un rivage deſert, ce
» qui eſt à la Chine le comble
» de l'infortune. On a remar-
» qué pareillement que les trois
» Gentils dont le Mandarin s'eſ-
» toit ſervi pour bruſler les ſain-
» tes Images, ont péri tous trois
» cette meſme année.

Mais pour revenir, Mada-
me, aux enfans de nos Chi-
nois infideles, qui ſont l'objet
de voſtre zele & de vos libé-
ralitez, j'ay cru que vous ver-
riez volontiers quelques ex-
traits d'un livre Chinois qui
m'eſt tombé depuis peu entre
les mains. Vous y trouverez
des ſentimens d'une compaſſion
naturelle à l'égard des enfans
expoſez & des autres malheu-
reux, qui vous affectionneront
encore davantage à une Na-

tion, où l'on naiſt avec des inclinations ſi bienfaiſantes, & qui vous inſpireront de l'eſtime pour les Sages de la Chine. Vous y verrez ce que dit l'Apoſtre, *que les Gentils qui n'ont pas la loy, font naturellement ce qui eſt de la loy; & que ces gens là n'ayant pas la loy, ſont leur loy à eux-meſmes.* Enfin ce zele des Infideles à ſecourir des miſerables, picquera peut eſtre d'une ſainte émulation tant de Chreſtiens que l'Apoſtre S. Pierre appelle la race choiſie, la nation ſainte, le peuple bien aimé de Dieu, qui cherit toutes ſes creatures, mais ſur tout celles qui ont eſté formées à ſon image & à ſa reſſemblance.

Le livre dont j'ay tiré les textes que je traduits, a pour titre : *Le parfait bonheur de*

peuples. J'aurois mieux aimé l'intituler : *Le parfait Mandarin faisant le bonheur des peuples ;* parce qu'en effet l'auteur de ce livre estoit un excellent Mandarin, qui n'a fait que se copier luy-mesme en prescrivant les devoirs d'un Gouverneur de Ville. Les endroits que je vais citer, sont tirez des Ordonnances ou des Instructions qu'un sage Mandarin doit afficher publiquement, soit lorsqu'il entre en charge, soit dans le cours de son administration. J'ajoûteray au texte quelques remarques qui en faciliteront l'intelligence, & qui vous aideront à mieux connoistre le genie, les mœurs, & les coustumes des Chinois.

PROJET D'UN HOSTEL de Miſericorde pour les Enfans expoſez.

Exhortation pour l'execution de ce projet.

C'eſt la grande perfection du Ciel ſuprême, que d'aimer à donner l'eſtre & à le conſerver : de meſme c'eſt le caractere d'une belle ame, que d'avoir de la ſenſibilité & de compatir aux miſeres d'autruy. Le Ciel en conſequence de cet amour qu'il a pour ſes ouvrages, a ſoin, lorſque dans le printemps les plantes & les arbres commencent à pouſſer, qu'il ne tombe ny neige ny gelée blanche, qui cauſeroient la mort à ces premieres productions : c'eſt par la meſme raiſon qu'en certain temps de l'an-

née, viennent les grandes crues d'eau, qui ne permettent pas de pescher dans les rivieres. Si le Ciel est si attentif aux besoins des plantes, des animaux, & des poissons ; s'il les aime, s'il les protege ; quelle doit estre sa providence & son amour envers l'homme ?

Cependant nous voyons parmi le peuple des gens si pauvres, (1) qu'ils ne peuvent fournir les alimens necessaires à leurs propres enfans : c'est pour cela qu'on en expose un si grand nombre. Autrefois sous une ancienne Dynastie, on tascha de pourvoir à la conservation de ces Enfans exposez : on bastit à ce dessein un Edifice, qu'on nomma l'Hostel des Enfans de la misericorde. Quand on trouvoit un enfant exposé, on le portoit à l'Hôpital, & le Man-

darin luy donnoit une nourrice pour l'allaiter. Cette nourrice recevoit du Treſor Royal une ſomme d'argent & certaine quantité de ris. C'eſt ainſi que l'Empereur, (1) par une libéralité digne d'un grand Monarque, ſe montroit le Pere de ſon peuple, en prenant ſoin de ces pauvres orphelins.

Sous une autre Dynaſtie deux Grands de l'Empire, l'un nommé *Kia piao*, l'autre nommé *Tchin hoen*, entreprirent de faire nourrir & élever les enfans expoſez : on prétend qu'ils ſauverent la vie à pluſieurs milliers d'Enfans, qu'on ſurnommoit par reconnoiſſance des noms de ces grands hommes *Kia* & *Tchin*. Ainſi on les appelloit les petits *Kia tchin*.

Mon Peuple, on a deſtiné une ſomme à l'éducation des

Orphelins de voſtre Ville : c'eſt là une ſuite du parfait gouvernement ſous lequel nous vivons ; je vous exhorte à concourir à cette bonne œuvre ; la chair & le ſang (3) n'y ont, comme vous ſçavez, nulle part, puiſque je n'ay icy ny parens ny alliez.

A la verité c'eſt dans la Ville où réſide la Cour, dans les Capitales de Province, & dans les lieux de grand commerce, qu'on expoſe un plus grand nombre d'Enfans : néanmoins on ne laiſſe pas d'en trouver dans les lieux les moins fréquentez, (4) & meſme à la campagne. Comme les maiſons ſont plus ramaſſées dans les Villes, auſſi s'en apperçoit-on plus aiſément qu'ailleurs : mais par tout on a beſoin de ſecours pour l'entretien de ces petits

infortunez. Si plusieurs personnes pieuses vouloient former à ce dessein une societé, on trouveroit abondamment dequoy executer un projet si utile.

Voici quelles sont mes vuës : il faudroit choisir un vaste emplacement dans un lieu sain & agréable. Là, à l'exemple de ce qui s'est pratiqué dans des siécles plus reculez, on construiroit un logement, qu'on nommeroit, comme autrefois, Hostel des Enfans de la misericorde : on inviteroit les gens de Qualité & les Lettrez de distinction dont la probité est connuë, à entrer dans ce dessein. Vostre Mandarin en qualité de Pere du peuple, sera à la teste de cette bonne œuvre, il s'y employera de toutes ses forces, & fournira exactement l'argent que donne l'Empereur :

il aura pour adjoints les plus diſtinguez de la Ville, les Lettrez, & les perſonnes riches qui voudront y contribuer. Les Officiers qu'on chargera de recueillir les enfans expoſez, partageront la Ville entre eux, & tous les matins ils viſiteront le quartier qui leur aura eſté aſſigné. Ils ſe rendront à l'Hoſtel vers le midi. Tous les ans on choiſira parmi les aſſociez, douze perſonnes qui préſideront chacun à leur tour pendant un mois à cet établiſſement, & qui auront ſoin que tout ſoit dans l'ordre & que rien ne manque. Ce Preſident ne doit ſous aucun prétexte s'abſenter de l'Hoſtel pendant ſon mois.

De plus on choiſira un homme d'âge & de probité, à qui on donnera d'honneſtes appoin-

temens pour loger dans l'Hôpital, & n'en jamais sortir. Il sera l'Econome de la maison, & en aura le détail. Comme le nombre des Enfans & des nourrices augmentera chaque jour & chaque mois, il faut avoir soin que les vivres & l'argent ne viennent point à manquer. Ainsi c'est aux principaux Associez, & sur tout au Président à faire éclater leurs liberalitez, & à inventer de nouvelles adresses pour amasser des aumosnes, afin de fournir à la dépense, & mesme au de-là s'il se peut. Du surplus & des épargnes, on achetera des terres fertiles, afin d'avoir une ressource dans le temps de la cherté, & de rendre cet établissement durable.

Pour ce qui est du corps de l'édifice, telle est mon idée:

On éleveroit d'abord un grand portail, avec une vaſte enceinte de murailles bien ſolides. Après le frontiſpice & ſa cour, ſe verroit un peu au de-là une ſeconde cour terminée par un grand corps de logis deſtiné aux aſſemblées, à recevoir les viſites, & à traitter des affaires communes. Sur les deux aiſles de la cour, il y aura deux galeries pour communiquer avec l'interieur de la maiſon, ſans paſſer par la ſale du Conſeil. D'un coſté de ce Corps de logis, ſeront les Offices, & de l'autre les Greniers.

Dans le grand vuide de l'enceinte qu'on a laiſſé de chaque coſté des baſtimens que je viens de marquer, le logement des nourrices (5) formera de grandes cours : il y aura, par exemple, trente chambres de

plein pied : on pourra loger trois nourrices dans chaque chambre. Derriere ces logemens il faudra laisser un grand terrain, & y faire une espece de jardin, afin que durant les chaleurs le vent frais penetre par tout, & qu'on soit moins incommodé de cet air bruslant & étouffé qui cause tant de maladies differentes. Outre cet avantage, on aura encore celui d'y secher commodément le linge & les habits.

Ces corps de logis destinez à loger les nourrices, auront deux portes qui seront gardées avec soin par deux Matrones, ausquelles on donnera de bons appointemens : elles prendront garde que des gens inconnus & oisifs ne se glissent dans l'interieur de l'Hostel. Chaque nourrice, outre la nourriture

qu'elle aura dans la maiſon, recevra encore des gages, afin qu'elle ſoit en eſtat de ſecourir ſa famille. Mais afin qu'on ne ſoit pas trompé au choix qu'on fera des nourrices, on n'en recevra point qui n'ait une caution.

Outre les nourrices entretenues dans l'Hoſtel de miſericorde, on en pourra avoir au dehors ſelon le beſoin : on donnera à chacune des gages, & trente * meſures de ris par mois. L'Econome viſitera de trois en trois jours les petits enfans qui ſont dans l'Hoſtel & au dehors. S'il les trouve haves, défaits & en mauvais eſtat, il avertira ſérieuſement la nourrice de ſon devoir. S'ils ſont malades, il fera venir un

* Une meſure de ris ſuffit & au de-là pour la nourriture d'un jour.

Médecin propre pour les enfans. Si c'eſtoit la nourrice qui fuſt malade, il appellera le Médecin des perſonnes âgées, afin que par le pouls (6) il juge de la nature du mal. On trouvera ſans doute des Médecins charitables qui feront gratuitemeut ces viſites. Sinon, on arreſtera ce qu'on doit leur donner par reconoiſſance : l'eſperance d'un gain honneſte, les engagera à apporter leurs ſoins, pour bien traitter & guérir les malades.

Que ſi l'on ſe contente de baſtir un Hôpital, ſans ſe mettre en peine ſi le logement des nourrices eſt humide, étroit, obſcur, ſans air, chaud en eſté, froid en hyver, ſans ordre & ſans propreté, les maladies y ſeront continuelles. On doit s'attendre que des nourrices

qui n'ont point l'affection d'une mere, & que le ſeul intereſt retient dans l'Hoſtel, ne ſeront gueres ſenſibles à la ſanté ou à la maladie des petits orphelins qu'on leur a confiez : & ſi on ne les veille, la mort enlevera un grand nombre de ces pauvres Enfans. En ce cas là dequoy auroit-il ſervi de les ramaſſer avec tant de ſoins & de fatigues ? il euſt eſté auſſi à propos de les laiſſer mourir d'abord. S'il n'eſt queſtion que de leur prolonger la vie de quelques jours, pourquoy s'engager à tant de frais ? La charité dont on uſe à leur égard ſeroit aſſez inutile.

Voici encore un reglement à obſerver : on arreſtera un jour de chaque mois le rôle des aumoſnes qu'on aura ramaſſées, ou qu'on a apportées : trois

jours auparavant l'Econome envoyera des billets chez le Preſident & ſes aſſociez, pour leur donner avis du jour deſtiné à cette aſſemblée. On donnera un petit repas avant qu'on tienne le conſeil : chaque table n'aura que cinq aſſiettes. On doit éviter la dépenſe afin de garder long-temps des couſtumes une fois établies. Il faut en interdire le Vin qui conduiroit à un traitement dans les formes : ce n'eſt pas pour ſe régaler qu'on s'aſſemble, c'eſt pour traiter d'affaires. Cependant lorſqu'il fera grand froid, on ſe permettra trois coups de Vin. Les reſtes du repas ſeront abandonnez aux Domeſtiques des Officiers, avec du ris à diſcretion. J'ay crû devoir établir ce petit repas, de crainte que pluſieurs ne termi-

naſſent les affaires avec trop de précipitation, pour ſe rendre au pluſtoſt chez eux.

Quant aux aumoſnes faites en argent, le Preſident du mois & l'Econome marqueront exactement & le nom du Bienfaicteur, & la qualité de l'aumoſne : on fera un rôle du total pour eſtre preſenté aux Officiers aſſemblez, qui examineront combien dans le mois on a reçû, ſoit en argent, ſoit en denrées ; combien on a dépenſé, & ce qui reſte de ſurplus ; combien on a reçû d'enfans expoſez ; combien on en a livré à ceux qui ont voulu s'en charger ; combien il en eſt mort ; enfin à quoy monte le nombre de perſonnes qui ſont à la charge de la maiſon. On confrontera de la ſorte la recette, la dépenſe, & ce qu'il y

aura de reſte ; tout cela s'écrira ſur un Regiſtre qui demeurera entre les mains du Preſident du mois : l'argent ſera enfermé dans un coffre, & on marquera la ſomme qui y eſt contenuë : le ris ſe mettra dans les greniers, & on écrira la quantité qu'il y en a. En tout cela on aura un grand ſoin que les comptes ſoient exacts.

Pour déterminer le nombre des hommes qu'on chargera de ramaſſer les enfans expoſez, il faut avoir égard à l'étenduë du lieu où l'on eſt : Communément on peut partager en quatre quartiers le dedans de meſme que le dehors de la Ville : Ainſi il faudroit huit hommes, un pour chaque quartier. Ils auront chacun une brouette ombragée d'un dais, lequel en hyver ſera couvert d'un bon

tapis, pour défendre du vent & du froid les Enfans qu'on y recueillera : on le couvrira en eſté d'une toile fine & déliée, qui ſoit propre à briſer les rayons du Soleil, & à recevoir la fraiſcheur de l'air. S'ils trouvent quelque Enfant qui vienne d'expirer, ils doivent auſſi le recueillir pour luy donner la ſepulture : c'eſt un devoir d'humanité qui ne peut ſe refuſer.

J'ay dit qu'il ſe trouve des gens (7) qui viennent demander des petits enfans pour les élever : il faut fixer un jour chaque mois pour traiter de cette affaire. Le Preſident du mois & l'Econome, s'informeront du nom de celui qui ſouhaite un de ces Enfans, de ſon payis, de ſes mœurs, & de ſa profeſſion ; ils feront un mémoire de tous ces articles ; &

pour n'estre pas trompez, ils s'instruiront de la verité par des perquisitions secrettes. D'ordinaire on expose beaucoup plus de filles que de garçons : ceux qui viennent demander des filles, qu'on a déjà nourries pendant quelque temps, n'ont souvent d'autre vûë que de les vendre ; & pourvû qu'il leur revienne de l'argent, ils se mettent peu en peine à qui, & pour quels usages ils les vendent. C'est à quoy l'on doit faire des attentions serieuses.

Une fois chaque année le Mandarin & tous les Officiers de la maison s'assembleront ; on marquera sur un Registre, les Bienfaicteurs de l'année, avec leur nom, leur surnom, ce qu'ils ont donné en argent ou en denrées : on aura aussi un

catalogue exact des petits Enfans, soit garçons, soit filles, qui ont esté admis dans l'Hôpital.

Quand les enfans seront parvenus à un certain âge, on leur donnera le nom de ceux qui leur ont tenu lieu de véritables peres en leur conservant la vie, & en leur procurant l'éducation qu'ils ont euë : & en cela on a principalement en vuë d'immortaliser la mémoire d'un si grand bienfait, & de faire benir sans cesse un gouvernement, où l'on trouve de si sages loix établies.

REMARQUES.

(1) Les Chinois multiplient beaucoup, & c'est ce qui cause leur pauvreté. D'ailleurs un Pere vit sans honneur, s'il ne marie tous ses enfans : un fils manque au premier devoir de fils, s'il ne laisse pas une

posterité qui perpetuë sa famille. De-là les Concubines, & ensuite l'indigence.

(2) Il n'est pas croyable combien l'Empereur donne tous les ans de ses revenus en aumosnes, pour l'entretien des pauvres. Il suit en cela un usage constamment établi dans l'Empire.

(3) L'Auteur dit que la chair & le sang n'ont point de part à ses exhortations, qu'il n'a dans la Ville ny parens ny alliez : sur quoy il est à observer qu'aucun Mandarin ne peut estre Gouverneur de sa propre Ville, ny mesme de sa Province : le parent d'un Viceroy ne peut estre Gouverneur d'une Ville de son district. On prend cette précaution afin que le Mandarin gouverne ses peuples avec plus d'équité.

(4) Dans les Provinces il meurt quantité de ces enfans exposez ; parce que des Mandarins avares chargent une seule nourrice d'en allaiter plusieurs. A *Jao tcheou*, & dans

les Villes qui ſe trouvent aux environs, on expoſe peu d'enfans : les pauvres les mettent pendant la nuit à la porte de l'Hôpital ; en hyver il y a une eſpece de creche avec du coton, on y met l'enfant, on ſonne la cloche, & on s'enfuit auſſi-toſt. Le Portier accourt, & prend l'enfant qu'il remet entre les mains des nourrices. Je viens d'apprendre qu'il ne me ſera pas difficile de gagner le portier de l'Hôpital de *Jao tcheou*, & de procurer par ce moyen-là le Bapteſme à pluſieurs Enfans moribons. Un Vainqueur enrichi des dépoüilles de ſes ennemis, ne reſſent pas plus de joye que j'en ay en ce moment. *Sicut qui invenit ſpolia multa.*

(5.) A la Chine les Baſtimens publics ont en profondeur, ce que ceux d'Europe ont en hauteur : il y a très peu de maiſons à deux étages : les maiſons n'ont point de vuë ſur la ruë. On y voit pluſieurs appartemens à la ſuite les uns des autres, qui ſont ſéparez par de grandes

grandes cours. Dans toutes les maiſons, meſme dans celles des particuliers, il y a toûjours une Salle deſtinée à recevoir les viſites.

(6) L'Auteur déſigne les Médecins des perſonnes âgées, en diſant que par le pouls ils connoiſſent les ſymptomes de la maladie. Il eſt certain que les Chiſnois ont ſur cela une experience qu'on n'a point en Europe. Un Médecin m'a aſſuré qu'en taſtant le pouls, il connoiſſoit ſeurement ſi une femme eſtoit enceinte d'un garçon ou d'un fille.

(7) Un Chinois qui a peu de bien, va ſouvent à l'Hôpital demander une petite fille afin de l'élever & de la donner pour épouſe à ſon enfant. Par-là il épargne l'argent qu'il luy faudroit fournir pour l'achat d'une femme. D'ailleurs il ſe perſuade qu'une fille qu'il a ainſi tirée de l'Hôpital luy ſera plus ſoumiſe. Il eſt rare qu'avant le temps des nôces il ſe paſſe rien contre la décence & l'honneſteté : la mere qui ne ſort pas de la mai-

ſon a toûjours ſa petite Bru ſous ſes yeux, outre que la pudeur qui regne à la Chine parmi les perſonnes du ſexe, ſeroit ſeule un rempart aſſuré contre toute apparence de deſordre. Les riches qui n'ont pas d'enfans, feignent quelquefois que leur femme eſt enceinte : puis ils vont la nuit chercher un enfant dans l'Hôpital, qu'ils font paſſer pour leur propre fils. Ces enfans, lorſqu'ils étudient, ont le privilége de ſe faire examiner & de parvenir aux degrez de Bachelier & de Docteur. C'eſt un droit qui ne s'accorde pas aux enfans adoptifs. A la verité les parens du Pere putatif peuvent y mettre oppoſition, mais ils ne le font pas toûjours.

(8) L'Auteur a raiſon de louer les ſages loix de la Chine : il ſeroit ſeulement à ſouhaitter qu'elles fuſſent mieux obſervées. Il y a quelques années que l'Empereur excita par une acte public le zele & la liberalité des Mandarins à l'égard des enfans qu'on expoſe : il renou-

vella en meſme temps les anciens Edits contre les parens homicides de leurs propres enfans, & il défendit d'acheter ou d'épouſer la femme d'un homme qui eſt encore en vie. Cet ordre eut de tous coſtez de bons effets, mais peu durables par la négligence, ou pluſtoſt par l'avarice des Officiers accouſtumez à détourner ailleurs l'argent du treſor Imperial, deſtiné à entretenir dans chaque Ville ces ſages & pieux établiſſemens.

EDIT portant défenſe de noyer les petits Enfans.

Quand on jette ſans pitié, dans les flots un fruit tendre qu'on vient de produire, peut-on dire qu'on luy a donné & qu'il a reçû la vie, puiſqu'il la perd auſſi-toſt qu'il commence d'en joüir ? La pauvreté des parens eſt la cauſe de ce deſordre ; ils ont de la peine à ſe

nourrir eux-mesmes, encore moins peuvent-ils payer des nourrices, & fournir aux autres dépenses necessaires pour l'entretien de leurs enfans; c'est ce qui les desespere, & ne pouvant se résoudre à laisser mourir deux personnes pour en faire vivre une seule, il arrive qu'une mere, afin de conserver la vie à son mari, consent à l'oster à son enfant. Cependant il ne laisse pas d'en coûter à leur tendresse naturelle; mais enfin ils se déterminent à ce parti, & ils croyent pouvoir disposer de la vie de leurs Enfans, afin de prolonger la leur. S'ils alloient exposer leurs enfans dans un lieu écarté, l'enfant jetteroit des cris, leurs entrailles en seroient émuës: que font-ils donc? Ils jettent ce fils infortuné dans le courant

d'une riviere, afin de le perdre de vûë d'abord, & de luy oſter en un inſtant toute eſperance de vie. Vous me donnez le nom de Pere du peuple : quoyque je ne doive pas avoir pour ces Enfans la tendreſſe des parens qui les ont engendrez, cependant je ne puis m'empeſcher d'élever ma voix pour vous dire avec un vif ſentiment de douleur, que je défends abſolument de ſemblables homicides. Le Tygre, dit un de nos livres, tout tygre qu'il eſt, ne déchire pas ſes petits, il a pour eux un cœur tendre, il en prend un ſoin continuel. Quelque pauvres que vous ſoyez, eſt-il poſſible que vous deveniez les meurtriers de vos propres Enfans? C'eſt avoir moins de naturel que les Tygres les plus feroces.

EDIT PUBLIC, qui deſtine un lieu aux ſépultures de charité.

Les Pauvres n'ont pas, comme les autres, (1) des lieux deſtinez à leur ſepulture : c'eſt-pourquoy on voit hors des (2) portes de la Ville des cercueils expoſez qui n'attendent que des mains charitables pour les mettre en terre. Il en eſt de meſmé des Etrangers que le commerce attire dans des contrées éloignées de leur terre natale, & qui y meurent inconnus ; leur cercueil eſt ſans ſepulture, & il ſe paſſe quelquefois bien des années ſans qu'aucun de leurs parens vienne les reconnoiſtre. C'eſt principalement lorſqu'il regne des maladies populaires que les

chemins ſe trouvent couverts de cadavres capables d'empeſter l'air fort au loin. Alors un Mandarin qui eſt le Paſteur du peuple, pour peu qu'il ait d'entrailles, peut-il n'eſtre pas ému juſqu'au fond de l'ame ? Il faut donc acheter un terrain vaſte & élevé qui ſerve à la ſepulture des pauvres & des étrangers, & on l'appellera le Cimetiere de pieté. On permettra d'y enterrer les pauvres qui n'ont pas dequoy avoir un ſépulcre, & les étrangers pour qui perſonne ne s'intereſſe.

Quant aux cercueils des étrangers qui portent une étiquette où ſont marquez leur nom, leur payis, & leur famille, ſi on les trouve en des lieux écartez, les chefs de quartier en avertiront le Mandarin. S'ils ont eſté mis en dépoſt dans

quelque Pagode, ce ſera aux Bonzes d'en donner avis ; & quand le Mandarin aura permis de les enterrer, on écrira ce que contenoit l'ancienne étiquette ſur une petite planche qu'on élevera près du tombeau, afin d'inſtruire plus aiſément ceux de la famille du Deffunt, qui pourroient venir dans la ſuite faire des informations (3) de leur parent.

Dans les années de contagion, les pauvres ſçauront par ce moyen, en quel endroit ils doivent enterrer leurs parens décedez. Au regard des étrangers que tout le monde abandonne, le Mandarin n'aura pas de peine à trouver des gens charitables, (4) qui donneront par aumoſne un cercueil ; ou bien il obligera les chefs de quartier à ramaſſer dequoy

fournir à cette dépense ; ou enfin il commandera aux Bonzes d'enterrer ces cadavres abandonnez. On aura grand soin de marquer sur une petite planche l'année que cet étranger est mort, quelle étoit sa figure, & de quelle maniere il estoit vestu. On ordonne que chaque Chef de quartier, de mesme que le Bonze qui préside au Pagode, fassent tous les mois un Regiſtre de ceux qu'ils auront inhumez, & qu'ils viennent le montrer au Mandarin.

Si l'on trouvoit des cadavres ou des ossemens de morts (5) qui n'auroient pas esté enterrez, ou qui l'auroient esté si mal, que des chiens ou d'autres animaux les auroient découverts, on s'informera de quelle maniere cet accident est

arrivé, & l'on punira la négligence de ceux qui ont eſté chargez de l'inhumation. Les devoirs de pieté envers les morts ne ſont point ſans récompenſe, l'experience le prouve aſſez. On compte ſur l'inclination qui portera ſur tout les gens de qualité à cette bonne œuvre. L'on eſpere qu'ils veilleront à ce qu'on ne trouve plus de ſepulcres à demi découverts, & qu'ils obligeront les Bonzes à recueillir ce qu'il y auroit d'oſſemens inhumez, pour les bruſler & en conſerver les cendres. Plus ils en recueilliront, plus ils amaſſeront de merites.

Cependant il faut prendre garde de ne pas confondre les oſſemens des hommes avec les oſſemens de bœufs & d'autres animaux qui ſont épars çà &

là dans les Campagnes. Je dis cela parce qu'on pourroit proposer une récompense à ceux qui apporteroient une charge d'ossemens, comme il s'en trouve en quantité dans les lieux de grand abord, & où il meurt beaucoup de gens inconnus. Mais non, je fais reflexion que le desir du gain porteroit des ames sordides à déterrer les morts, à voler leurs ossemens, & à y mesler ceux des animaux, afin d'augmenter la charge; & bien loin de rendre par là aux Deffunts un devoir de pieté, on seroit cause, sans le vouloir, que leurs ames pousseroient des cris lamentables. (6) Il suffit que le Mandarin ordonne aux Bonzes de recueillir les ossemens des hommes, & de les separer de ceux des animaux : il ne faut point établir

de récompenſe pour cette bonne œuvre ; ç'en eſt une aſſez grande que d'avoir la réputation d'homme charitable, & elle doit ſuffire.

REMARQUES.

(1) Les Chinois gardent d'ordinaire chez eux leur cercueil, qui eſt tout preſt à les recevoir quand le moment de leur mort arrivera, & ils ont une vraye complaiſance à le conſiderer. Ces cercueils ſont fort épais, & peuvent reſiſter long-temps à l'air & à la pluye. Il faut quelquefois quatre & meſme huit perſonnes pour porter un cercueil vuide : on en voit qui ſont ciſelez délicatement, & tout couverts de vernis & de dorures. Souvent l'on vend ou l'on engage le fils pour procurer un cercueil à ſon pere.

(2) Les ſepultures ſont ici hors des Villes, & autant qu'on le peut, ſur des hauteurs. Souvent on y plante des Pins & des Cyprès. Les ſepulchres ſont la pluſpart bien blan-

chis & d'une conſtruction aſſez jolie. On n'enterre point pluſieurs perſonnes, meſme les parens, dans une meſme foſſe, tant que le ſepulchre garde ſa figure.

(3) Des gens meſme d'une condition médiocre, font ſouvent la dépenſe de faire tranſporter le cercueil de leurs parens d'une Province en une autre, afin de le placer dans la ſepulture de la famille. On vient quelquefois de fort loin examiner à la couleur, des oſſemens ſi un Etranger a fini ſa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente. Le Mandarin préſide à l'ouverture du cercueil.

(4) Il y a des perſonnes riches, & j'en connois pluſieurs, qui font ſans peine l'aumoſne d'un cercueil, ou du moins qui contribuent volontiers à cette dépenſe.

(5) Ce ſeroit ici une choſe monſtreuſe de voir des oſſemens de morts entaſſez les uns ſur les autres, comme on le voit en Europe : mais ce ſeroit une cruauté inouie, de tirer

le cœur & les entrailles du mort pour les enterrer ſéparement. Il s'en trouve qui ouvrent les ſepulchres pour y prendre des joyaux ou des habits précieux. C'eſt icy un crime qu'on punit très ſéverement.

(6) On compte à la Chine, cent hiſtoires de morts qui ont apparu aux vivans ; & l'on y craint les eſprits encore plus que quelques-uns ne font en Europe.

(7) Un des grands motifs qui portent les Sages de la Chine à la pratique des actions vertueuſes, c'eſt la beauté de la vertu, & la gloire qui en eſt inſeparable.

EDIT ſur le ſoin que doit avoir un Mandarin, d'exciter les Laboureurs au travail.

Il y a des choſes qu'on néglige parce qu'elles ſont communes : cependant elles ſont ſi néceſſaires que le Pere du peuple y doit apporter ſes prin-

cipaux soins. Telle est l'application du Mandarin à animer (1) les Laboureurs au travail. Ainsi quand le temps est venu de labourer & d'ensemencer les terres, le Mandarin sort hors de la Ville, & va visiter les campagnes. Quand il trouve des terres bien cultivées, il honore de quelque distinction le Laboureur vigilant. Au contraire il couvre de confusion le Laboureur indolent, dont les terres sont négligées ou en friche. Quand on a sçû profiter de la saison des semences, le temps de la récolte amene la joye & l'abondance : le peuple éprouve alors, que ceux qui le gouvernent, sont attentifs aux besoins de l'Estat ; c'est ce qui le soutient dans un rude travail. Un Ancien a bien dit : Visitez les Campagnes au Prin-

temps, aidez ceux qui ne ſont pas en eſtat de les cultiver : c'eſt-là une maniere excellente d'animer les gens au travail. Suivant cette maxime, un Mandarin qui eſt le Paſteur du peuple, voyant qu'un Laboureur n'a pas dequoy avoir un bœuf pour cultiver ſon champ, & manque de grain pour l'enſemencer, luy avance l'argent néceſſaire, & luy fournit des grains : puis en Automne quand la récolte eſt faite, il ſe contente de reprendre ce qu'il a avancé, ſans éxiger aucun intereſt. (2) Cette conduite luy attire les plus grands éloges. (3) On l'appelle avec complaiſance le Pere du peuple ; on gouſte le plaiſir d'avoir un Magiſtrat charitable ; le Laboureur n'épargne point ſa peine ; les campagnes deviennent

un spectacle agréable aux yeux; dans les hameaux, femmes & enfans, tout est dans la joye & l'abondance ; par tout on comble le Mandarin de benedictions.

REMARQUES.

(1) Les quatres Estats differens à la Chine sont ceux de *Se*, *Num*, *Kum*, & *Cham* : c'est-à-dire, de Lettrez, Laboureurs, Artisans, & Marchands. C'est la necessité qui regle leur rang. Tous les ans au Printemps l'Empereur luy-mesme va solemnellement labourer quelques sillons, pour animer par son exemple les Laboureurs à la culture des terres. Les Mandarins de chaque Ville en usent de mesme. Quand il vient quelques deputez des Vicerois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel estat ils ont vû les Campagnes. Une pluye tombée à propos est un sujet de rendre visite au Mandarin, & de le complimenter.

(2) Souvent le Laboureur doit une partie de ſa récolte à l'uſurier qui luy a avancé du ris.

(3) Depuis peu un Mandarin juge criminel de la Province, ſe déguiſa pour viſiter les Campagnes ſans eſtre connu. Il trouva un Laboureur, qui pouſſoit ſa charuë traiſnée par ſes deux Enfans, & il apprit qu'un homme riche l'avoit réduit à cette extrémité, en le contraignant de vendre ſes bœufs pour le payer. Il fit ſur le champ un acte de charité & de juſtice, qui ſeroit admiré en Europe.

EDIT ſur la compaſſion qu'on doit avoir des pauvres Orphelins & des pauvres Veuves.

Le Gouvernement de *Ouen ouam* * eſtoit rempli de pieté. Il employoit ſon autorité à ſoulager les pauvres Vieillards (1)

* *Ouen ouam* eſt un des anciens Rois de la Chine.

qui ſe trouvoient ſans enfans & ſans nul ſecours. Peut-on imaginer un Regne plus heureux que celui où le Prince maintient l'Eſtat dans une tranquillité parfaite, & donne des marques de ſa tendreſſe paternelle à ceux de ſes ſujets qui ſont ſans apui ? Tels ſont les pauvres, qui dans un âge avancé ſe trouvent ſans enfans, (2) ou les enfans qui ont perdu leurs parens dans un âge encore tendre. Les uns & les autres ſont accablez de miſere, & n'ont nulle reſſource. C'eſt ce qui touche vivement le cœur d'un bon Prince. Maintenant chaque Ville a des Hôpitaux établis pour l'entretien des pauvres. Il faut l'avouer, les bienfaits de l'Empereur ſont infinis, & à qui ne s'étendent-ils pas ? Si cependant ces Hopi-

taux tombent en ruine, ſans qu'on ſonge à les réparer, que deviendra le bienfait de l'Empereur ? Les pauvres ſe répandront de toutes parts, ou rempliront de vieux Temples ruinez. Ce deſordre vient de ce qu'on ne veille pas aſſez & au nombre des pauvres, & à la dépenſe qu'on doit faire pour les entretenir. Le Mandarin ſe repoſe de ce ſoin là ſur des officiers ſubalternes, qui appliquent ſecrettement à leur profit une bonne partie des liberalitez (3) de l'Empereur, tandis que les pauvres meurent de faim & de miſere. N'eſt-ce pas là agir contre les intentions de noſtre Monarque, dont le cœur eſt ſi bienfaiſant & ſi miſericordieux ? Le Mandarin qui eſt le Paſteur du peuple, (4) doit donc examiner ſoigneuſe-

ment ce qu'il doit & peut fournir à l'Hôpital, ſoit en argent, ſoit en vivres, ſoit en toile & en coton pour les habits fourez. Le nombre des pauvres doit eſtre fixé : au commencement de chaque mois, le Mandarin examinera en pleine audience le regiſtre de la dépenſe & des pauvres qui ſont entretenus. C'eſt environ le dixiéme mois de l'année que ſe fera la diſtribution du coton & des étoffes pour les habits d'hyver. Cela doit ſe marquer avec exactitude, & ſe diſtribuer avec fidelité. Cette charité ne regardera que ceux qui ſont véritablement pauvres, malades, fort vieux, ou fort jeunes, & réduits à une telle miſere, qu'ils ne puiſſent pas ſe ſoulager eux-meſmes. Quand quelqu'un viendra à mourir,

on en donnera avis au Mandarin, afin qu'il le remplace auſſi-toſt. De cette ſorte on ne verra plus de pauvres errans & vagabonds : ils auront une demeure fixe, où ils ſeront entretenus aux frais du public. Le Mandarin viſitera de temps en temps le bâtiment, (5) pour voir s'il a beſoin de réparation. Ainſi les grands bienfaits de l'Empereur ſe répandront de toutes parts, & ſa charité attirera ſur ſa perſonne & ſur l'Eſtat, des biens dont la ſource eſt intariſſable.

REMARQUES.

(1) Les Chinois ſont accouſtumez dès leur jeuneſſe a reſpecter les viellards. Nos Chreſtiens en ſe confeſſant rapportent au quatriéme commandement, les fautes qu'ils font en cette matiere.

(2) Il faut que la miſere d'un

Chinois ſoit extrême pour l'obliger à vivre dans l'Hôpital : il aime quelquefois mieux mourir de faim, ſur tout s'il a eſté autrefois à ſon aiſe. Auſſi en voit-on mourir un grand nombre. On auroit peine à croire juſqu'où va la miſere parmi le peuple : il y en a qui paſſent deux ou trois jours ſans prendre autre choſe que du thé. Les habitans de certaines contrées peu fertiles, n'ont pas pluſtoſt enſemencé leurs terres, qu'ils vont preſque tous ailleurs, pour y vivre d'aumoſne durant l'hyver.

(3) L'Empereur entrant dans ſa ſoixantiéme année remit des ſommes immenſes qui eſtoient dues au treſor Royal, & outre cela il fit de grandes largeſſes à tous les vieillards en ris, en toiles, & meſme en ſoyeries.

(4) L'Auteur donne au Mandarin le nom de Paſteur du peuple, parce qu'à la Chine un Gouverneur de Ville, eſt le chef de la Police & de la Religion.

(5) C'eſt peu de choſe à la Chine

que les maiſons du ſimple peuple : mais les maiſons des Mandarins ou de ceux qui l'ont eſté, & généralement tous les édifices publics ont leur agrément & leur magnificence. Les pauvres obligent ſouvent leurs parens malades, à ſe retirer dans les Hôpitaux. Il y a à Canton une de ces maiſons où tous les pauvres ſont Chreſtiens. Le Miſſionnaire qui en a ſoin, eſt bien conſolé de la ferveur de ces bonnes gens, qui luy ſont d'un grand ſecours, pour gagner à J. C. ceux qui y viennent de nouveau.

EDIT ſur le ſoin de rendre aux Voyageurs les chemins aiſez & commodes.

Les grands chemins (1.) ont beſoin d'eſtre ſouvent reparez : ce ſoin doit s'étendre aux montagnes & aux lieux les plus écartez des Villes. En applaniſſant les chemins on donnera une

une issuë aux eaux afin qu'elles s'écoulent. Quoy de plus incommode à un Voyageur, que de trouver au milieu d'un grand chemin des abysmes & des précipices ? Dans les contrées où il y a de larges & de profondes rivieres, il est à propos que le Mandarin y entretienne une barque de passage : ce qu'il en couste pour les gages d'un bâtelier est peu de chose, & le secours qu'on en retirera est considerable. Dans les endroits où les ruisseaux & de petites rivieres coupent les chemins, on construira des ponts de bois. (2) Le Mandarin contribuera le premier à cette dépense, & il engagera d'autres à y concourir. Dans les routes où il se trouve peu de Bourgades, on élevera de distance en distance des loges,

où les Voyageurs puiſſent ſe repoſer, (3) & ſe délaſſer de leurs fatigues. Quant aux grands chemins, qui ne ſont point au milieu des terres labourables, on doit planter de chaque coſté des Saules ou des Pins qui forment de grandes allées. En Eſté le Voyageur ſera à couvert des ardeurs du Soleil, & en Hyver ces arbres (4) fourniront du bois pour le chaufage. L'execution de ce projet regarde les habitans des Bourgades circonvoiſines. S'ils refuſent d'entrer dans cette dépenſe, Le Mandarin prendra ce ſoin-là luy meſme, & alors les arbres appartiendront au public, & nul particulier n'y pourra toucher. Ainſi tout le monde profitera de la commodité des chemins, & on louera ſans ceſſe celui à qui

on en est redevable.

REMARQUES.

(1) Dans les Provinces du Nord, c'est la poussiere qui rend les chemins incommodes : dans les Provinces du Sud, ce sont les regorgemens des eaux.

(2) Les Chinois riches construisent volontiers ces sortes de ponts en faveur du public : on en trouve beaucoup de pierre sur les ruisseaux. Sur une riviere assez près de *Jao-tcheou*, il y a deux grands ponts de pierre dont l'un a des arcades très élevées & très hardies. J'en ay vû un tout plat long de près d'un quart de lieuë : les quartiers de pierre estoient d'une longueur & d'une largeur surprenante : il servoit à passer un bras de mer dans les hautes marées.

(3) On trouve souvent sur les chemins de ces sortes de reposoirs, qui sont assez propres & fort commodes dans le temps des grandes chaleurs. Un Mandarin qui est hors

de charge, cherche, auſſi-toſt qu'il eſt de retour en ſon payis, à ſe rendre recommandable par ces ſortes d'ouvrages. On trouve aux avenues de certaines Bourgades, ſur tout dans le *Hoei tcheou*, de grands chemins pavez de belles pierres quarrées. Sur les chemins, il y a auſſi des Temples & des Pagodes : on peut s'y retirer pendant le jour, mais il n'eſt pas ſeur d'y paſſer la nuit, quelque bon accueil qu'on faſſe. En Eſté des perſonnes charitables ont des gens à leurs gages qui donnent gratuitement du thé aux pauvres Voyageurs : on veut ſeulement qu'ils ſçachent le nom de leur bienfaicteur. Les grands chemins ne manquent point d'Hoſtellerie, mais les honneſtes gens ne peuvent gueres s'en accommoder ; ou bien il faut qu'ils portent avec eux tout l'attirail d'un lit.

(4) *Quoy qu'il faſſe froid dans la Province de *Kiam ſi*, & qu'il y tombe de la neige, cependant pluſieurs arbres de la campagne conſer-

vent leur verdure toute l'année.

EDIT, par lequel on exhorte les Maiſtres à ne pas traitter leurs Eſclaves avec dureté.

Quoyque les hommes ſoient de conditions bien differentes, (1) que les uns naiſſent nobles, & les autres roturiers; cependant la nature eſt dans tous la meſme, tous ont une ame & un corps de meſme eſpece. Cependant à voir la conduite qu'on tient communément, il ne paroiſt pas qu'on ſoit perſuadé de cette verité. Qu'un homme ait des réprimandes à faire à ſon fils, on s'apperçoit aiſément qu'il eſt pere; il uſe de ménagemens, il craint de contriſter ce fils qu'il aime. S'il eſt obligé de le chaſtier, la main qui le frappe, apprehende de le bleſſer.

Mais s'agit-il d'un Eſclave ? on l'accable d'injures & de malédictions. Une bagatelle en quoy il n'aura pas ſuivi les vuës de ſon maiſtre, luy attire à l'inſtant une greſle de coups. Quoy donc ? cet Eſclave n'eſt-il pas fils d'un homme, & par conſéquent homme luy-meſme ? La difference de ſa condition a-t'elle dépendu de luy ? La pauvreté a contraint ſes parens de vendre ſon corps ; c'eſt ce qui le réduit à l'eſtat humiliant où il ſe trouve. Pour vous qui eſtes devenu ſon maiſtre, vous devez en avoir compaſſion. Quand vous lui commandez des choſes qu'il ignore, inſtruiſez-le avec bonté, appliquez-vous à connoiſtre ſes talens, & ne luy ordonnez rien dont il ne ſoit capable : fourniſſez-luy des habits & des ali-

mens, s'il est malade, faites venir les Médecins, procurez luy les remedes nécessaires; qu'il s'apperçoive que vous estes touché des maux dont il se plaint. Des Esclaves ne peuvent pas manquer de s'attacher (2) à un Maistre bienfaisant; ils le regardent moins comme leur Maistre que comme leur Pere. S'ils aiment le plaisir, si par leur négligence ils nuisent à vos affaires; punissez-les, cela est dans l'ordre. Mais que vos chastimens soient moderez: ce sera le moyen de les corriger, & la pensée mesme ne leur viendra pas de se venger.

Il faut le dire, & il n'est que trop vray, il y a des Maistres tout à fait déraisonnables. Ils empescheront les Esclaves mariez d'habiter ensemble, ils solliciteront en secret leurs femmes & leurs filles, & ils met-

tront en uſage les careſſes, les preſens, les menaces & les mauvais traittemens, pour les faire conſentir à leurs infames deſirs. De pareils crimes ſeront-ils ſans chaſtiment ? D'un coſté il arrivera que la femme deshonorée déclarera ſon opprobre à ſon mari, & celuici cherchera nuit & jour les moyens de ſe vanger de l'affront qu'il a reçû. D'un autre coſté le maiſtre qui apprehende que ſon deſordre ne ſoit révelé au Mari, & qui en craint encore plus les ſuites funeſtes, forme le deſſein de perdre ce malheureux, & n'eſt point content qu'il ne luy ait oſté la vie. Des actions ſi noires ſeront-elles inconnuës aux Eſprits, eux à qui les choſes les plus ſecrettes ne peuvent échapper ? D'ailleurs à quels excès ne conduit

pas l'amour déreglé d'une ſimple Eſclave ? Il deſeſpere la femme légitime, qui décharge ſa colere ſur l'Eſclave infortunée; la rage s'empare des cœurs, qui ne reſpirent plus que haine & que vengeance, toute la famille eſt en combuſtion, parce que le maiſtre ne diſtingue pas ce qui merite d'eſtre reſpecté, d'avec ce qui eſt moins digne de conſideration. Enfin ce deſordre aboutit à ruiner une famille noble & riche. Encore un peu de temps, les enfans d'un mauvais maiſtre, ou du moins ſes petits-fils deviendront eux-meſmes les Eſclaves d'autruy. N'eſt-ce pas là un malheur dont la ſeule penſée eſt capable de jetter l'effroy dans les cœurs ? Ainſi, ô vous, riches, gouvernez vos Eſclaves avec bonté, traittez-

les avec équité, ayez pour eux un cœur compatiſſant & liberal. Confucius a bien dit : Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fiſt, ne le faites pas à un autre. C'eſt en cela que conſiſte la vertu de douceur. Il a dit encore : N'avoir ny au dehors ny chez ſoy perſonne qui nous veuille du mal, c'eſt le fruit d'une charité ſincere. On eſt aimé de tout le monde parce qu'on aime tout le monde. C'eſt ce qui attire aux chefs de famille une longue ſuite de proſperitez. Comme je ſuis venu ici pour eſtre voſtre Gouverneur & voſtre Paſteur, je dois vous faire ces importantes leçons. Moy-meſme je pratique la charité, quand je vous apprends le moyen d'eſtre heureux. Tant que durera mon employ, ma principale étude

ſera de porter au plus haut point qu'il me ſera poſſible, le zele pour le bien ſolide de mon peuple, & ce zele ſera meſlé d'une tendreſſe, qui me rendra infiniment ſenſible à tous vos maux.

REMARQUES.

(1) *Noutſai*, *Keou noutſai*, Eſclave, chien d'Eſclave, ce ſont des injures atroces. Cependant un homme vend ſon fils, ſe vend luy-meſme avec ſa femme, pour un prix très modique. La miſere & le grand nombre d'habitans de l'Empire y cauſent cette multitude prodigieuſe d'eſclaves: preſque tous les valets & généralement toutes les filles de ſervice d'une maiſon ſont eſclaves. Souvent un grand Mandarin de Province qui a pour domeſtiques une foule d'eſclaves, eſt luy meſme l'eſclave d'un Seigneur de la Cour, pour lequel il amaſſe de l'argent. Un Chinois de merite qui ſe donne à un Prince Tartare,

eſt ſeur d'eſtre bien-toſt grand Mandarin : il peut devenir Viceroy d'une Province. Que ſi l'Empereur le deſtitue de ſon employ, il retourne ſervir ſon maiſtre du moins pendant un certain temps à ſa volonté. Les riches en mariant leurs filles, leur donnent une ou pluſieurs familles d'eſclaves à proportion de leurs richeſſes. Il arrive aſſez ſouvent qu'on donne la liberté aux eſclaves, ou qu'on leur permet de ſe racheter. Il y en a qu'on laiſſe à demi libres, à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine ſomme. Il y en a d'autres qui s'enrichiſſent dans le négoce ; leur maiſtre ne les dépouille pas de leurs biens, il ſe contente d'en tirer de gros preſens, & les laiſſe vivre avec honneur, ſans néanmoins conſentir qu'ils ſe rachetent.

(2) Un Maiſtre eſt perdu ſans reſſource, dès qu'on peut prouver en juſtice qu'il a abuſé de la femme de ſon eſclave.

(3) Il y a des Eſclaves d'une fide-

lité à toute épreuve & d'un attachement inviolable pour leurs Maistres. Aussi le Maistre les traite-t'il comme ses propres enfans. Un Grand disoit à un de nos Missionnaires, qu'on ne devoit confier des affaires importantes qu'à des esclaves, parce qu'on est le maistre de leur vie.

EDIT, sur l'éducation de la jeunesse, & sur la compassion qu'on doit avoir pour les prisonniers.

On regarde quelquefois comme une bagatelle, ce qui est très-important au bien de l'Estat, parce qu'on n'en considere pas les suites. Je m'explique & j'entre dans le détail. Un Pere a-t'il des Enfans? Un Aisné a t'il des Freres au dessous de luy? On doit les former de bonne heure, les instruire de leurs obligations, (1) leur apprendre à avoir du res-

pect pour leurs parens, & de la déference pour leurs aiſnez. Quand un Enfant avance en âge, il faut le porter à la vertu, l'inſtruire des devoirs de la vie civile, luy inſpirer l'amour de l'eſtude. Un jeune homme élevé de la ſorte parviendra infailliblement aux honneurs, & tiendra ſon rang parmi les perſonnes illuſtres. Je dis plus : tout un peuple ſe trouvera rempli de gens d'honneur & de probité. Au contraire, abandonnez dès l'enfance un jeune homme à luy-meſme, élevez-le delicatement, ayez pour luy trop de complaiſance ; ſes vices croiſtront & ſe fortifieront avec l'âge ; il n'aura ny politeſſe, ny équité, ny droiture ; il ſe plongera dans la débauche, & ſe livrera à la volupté. Enchaiſné par les

liens honteux de ſes paſſions, il ne voudra ou ne pourra plus s'en dégager. Quelle eſt la ſource de ce deſordre ? Le défaut d'éducation de la part des parens ; (1) le défaut d'obéiſſance de la part des jeunes gens.

Maintenant que je ſuis établi voſtre Gouverneur pour entretenir parmi vous le bon ordre, il eſt de mon devoir de vous donner des marques de mon zele ſincere & deſintereſſé, & de mon amour juſte & tendre pour le peuple. Je commence par vous exhorter à bien élever vos enfans : c'eſt de cette ſage éducation que dépend le bon gouvernement : c'eſt par là que le peuple apprend à bien conduire ſa famille, à cultiver les terres, à nourrir des vers à ſoye, à éta-

blir des manufactures pour les étoffes : c'eſt par là que les régles de la pudeur inſpirent au ſexe l'amour de la retraite ; c'eſt par là qu'on ſçait s'honorer & ſe reſpecter les uns les autres ; c'eſt par là qu'on apprend à ne pas diſſiper ſon bien en procès, à conſerver ſa vie par l'exacte obſervation des loix, à payer au Prince le tribut qu'on luy doit, ce qui eſt un devoir de juſtice indiſpenſable. Enfin c'eſt là ce qui forme les bonnes mœurs, & ce qui donne du prix à la vertu.

Pour y réuſſir, le Mandarin doit prendre d'abord des voyes de douceur : mais ſi elles ne ſuffiſent pas, il eſt forcé d'en venir aux chaſtimens, afin qu'on ſe reconnoiſſe, qu'on ſe corrige, & qu'on avance dans le chemin de la vertu. Voilà

ce qui rend le peuple heureux, & ce meſme peuple étonné du changement de ſes mœurs, ne ceſſe d'exalter le merite de celuy qui le gouverne.

Au contraire ſi un Mandarin manque de droiture & de ſageſſe, s'il eſt ſevere à l'excès, ſi ſon cœur eſt fermé à la compaſſion, s'il rafine ſans ceſſe ſur la maniere de punir; (3) qu'arrive-t'il? Les méchans s'obſtinent dans leur malice, leur vertu ne conſiſte plus qu'à chercher des artifices, pour ſe dérober aux chaſtimens qu'ils méritent: c'eſt à qui ſçaura mieux l'art de tromper; les grands & les petits voleurs inonderont les Provinces; en un mot le peuple s'abandonnera au crime & au deſordre: c'eſt ce qui augmente l'indignation & la colere du Mandarin. Il tempeſte,

il frappe, il met aux fers, il fait expirer ſans pitié les coupables ſous les coups. Helas ! dans quelle erreur eſt ce Mandarin ! Il ne va point à l'origine du mal auquel il prétend remedier. Quand dans les ſiecles paſſez le grand *Yu* ce Prince incomparable, rencontroit par hazard un criminel ſur ſon chemin, il deſcendoit de ſon char, il fondoit en pleurs. Ce n'eſtoit pas un ſimple ſentiment de compaſſion pour ce malheureux qui faiſoit couler ſes larmes ; ſa douleur avoit un autre principe : il penſoit que ce qui avoit conduit cet infortuné au ſuplice, c'eſt que ceux qui gouvernoient, n'avoient pas aſſez de vertu pour changer & réformer les mœurs du peuple : ce bon Prince eſtoit deſolé de la part que lui & ſes

Magiſtrats pouvoient avoir à la perte d'un criminel, à qui les ſalutaires inſtructions avoient ſans doute manqué. Nous avons eu d'autres grands hommes qui ont pris les meſmes ſentimens de cet Empereur célebre. Aujourd'hui on voit par tout des priſons, les Mandarins exercent la juſtice & puniſſent les crimes. Mais ne peut-on pas dire que les Mandarins ſont eux-mêmes coupables, puis que le peuple ne peche que parce qu'il n'eſt pas inſtruit ? Voilà quelle eſt la ſource du mal. La vraye compaſſion & le ſage gouvernement doivent tendre à y remedier. (4)

REMARQUES.

(1) Le Gouvernement politique de la Chine roule tout entier ſur les

devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur eſt appellé le Pere de tout l'Empire, le Mandarin eſt le Pere de la Ville qu'il gouverne, & il donne à ſon tour le nom de Pere à celuy qui eſt au deſſous de luy. Les loix de police & de bienſeance ſont fondées ſur ce principe géneral qui eſt très-ſimple. Le premier & le quinziéme de chaque mois les Mandarins s'aſſemblent en céremonie dans un lieu où l'on lit une ample inſtruction pour le peuple, & cette pratique eſt ordonnée par un Statut de l'Empire. Le Gouverneur fait en cela l'office d'un pere qui inſtruit ſa famille. On joint le nom de pere à celuy d'oncle paternel : le frere aiſné, quand il n'auroit rien herité de ſon pere, eſt chargé d'élever ſes cadets, & de leur acheter à chacun une femme.

(2) Quand dans une Ville il s'eſt commis un grand vol ou un aſſaſſinat, il faut que le Mandarin découvre les voleurs ou les aſſaſſins ; au-

trement il est cassé de sa charge. De mesme s'il se commet quelque crime énorme, par exemple, si un fils tuë son pere ; le crime n'est pas plustost déferé aux tribunaux de la Cour, que tous les Mandarins sont destituez de leurs employs, parce qu'ils n'ont pas eû soin de veiller aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où l'on punit de mort les parens avec leurs enfans coupables. Les parens peuvent avec l'agrément des Mandarins s'assembler dans la Salle des Ancestres, & là condamner & mettre à mort un enfant incorrigible, quand on craint de lui quelque mauvaise action capable de deshonorer sa famille.

(3) Quand un Mandarin est trop severe, il ne manque pas d'estre noté dans les informations que les Vicerois envoyent de trois en trois ans à la Cour ; & cette note suffit pour le dépoüiller de son employ. Si un prisonnier vient à mourir dans la prison, il faut une infinité d'attesta-

tions qui prouvent que le Mandarin n'a pas eſté ſuborné pour lui procurer la mort. On meurt quelquefois dans le tourment de la queſtion qui eſt très rigoureuſe à la Chine : cette queſtion briſe les os des jambes, & va juſqu'à les applattir. On a des remedes pour diminuer, & meſme pour amortir le ſentiment de la douleur. Le Mandarin empeſche qu'on ne ſe ſerve de ces remedes, & ce n'eſt qu'après la queſtion qu'il permet de les employer pour guérir le patient, qui en effet par leur moyen recouvre en peu de jours le premier uſage des jambes. Quand un criminel doit eſtre condamné à mort, on luy donne avant que de lire ſa Sentence un repas appellé *Hi*, ſemblable à celuy qu'on donne pour les anceſtres. Le Criminel qui ſe voit ſur le point d'eſtre condamné, éclate quelquefois en injures & en reproches contre le Mandarin. Celui ci écoute ces invectives avec patience & compaſſion: mais la Sentence n'eſt pas pluſtoſt lûë, qu'on met un bail-

son à la bouche du criminel. Avoir la teste tranchée, c'est à la Chine une mort honteuse, parce que les parties du corps sont séparées : au contraire estre étranglé à un poteau, c'est une mort douce & honorable.

(4) Un bon Mandarin met sa gloire à rendre le peuple heureux : j'en connois un qui a fait venir de son payis plusieurs Ouvriers, pour apprendre à élever des vers à soye, & à faire des étoffes dans tout son district, ce qui va enrichir sa Ville. Il y a des Mandarins qui font de temps en tems des largesses aux prisonniers : j'en connois un à *Jao tcheou*, qui leur envoya une fois des habits. Un autre de la mesme Ville, dans un jour de Feste Chinoise, leur fit un régal qui pensa luy couster cher : il les avoit delivré de leurs fers, afin que la joye fust complette : eux, après avoir bien bu, se saisirent du Geolier, & prirent la fuite à la réserve d'un seul qui ne voulut pas profiter de l'occasion. Les fugitifs fu-

rent repris, & celui qui reſta eut ſa grace. Les priſonniers languiſſent d'ordinaire dans les fers, parce qu'il faut un temps conſidérable, pour que leur condamnation ait paſſé dans tous les tribunaux, & qu'elle ait eſté ratifiée par l'Empereur.

Les occaſions où les Mandarins affectent le plus de marquer leur ſenſibilité pour les malheurs du peuple, c'eſt lorſqu'on craint que la récolte ne manque, ou par la ſechereſſe, ou par l'abondance des pluyes, ou par quelque autre accident, comme par la multitude des ſauterelles, qui inondent quelquefois certaines Provinces de la Chine. Alors le Mandarin ſoit par affection, ſoit par intereſt ou par grimace, n'oublie rien pour ſe rendre populaire. La pluſpart, bien qu'ils ſoient Lettrez, & qu'ils déteſtent les Idoles des Sectes du *Fo* & du *Tao*, ne laiſſent pas de parcourir ſolemnellement tous les Temples, & cela à pied contre leur couſtume, pour demander à ces Idoles de la pluye

ou

ou du beau temps. Le Mandarin auteur de cet écrit propoſe ſeulement d'invoquer *Tchim hoam*, ſelon l'ancien uſage, & il ne donne de formule de prieres que pour cet Eſprit tutelaire de la Ville. Peut-être verra-t'on avec plaiſir quelques endroits de cette formule de prieres que fait un Mandarin pour détourner les calamitez publiques, & de quelle maniere il s'adreſſe à l'eſprit protecteur de la Ville.

Formule de priere à Tchim hoam. (1)

Eſprit tutelaire, ſi je ſuis le Paſteur & le Gouverneur de cette Ville, vous l'eſtes encore plus que moy, tout inviſible que vous eſtes. Cette qualité de Paſteur m'oblige à procurer au peuple ce qui luy eſt auantageux, & à écarter ce qui pourroit luy nuire. Mais c'eſt de vous proprement que le

peuple reçoit ſon bonheur, c'eſt vous qui le preſervez des malheurs dont il eſt menacé. Au reſte quoyque vous ſoyez inviſible à nos yeux, cependant lorſque vous agréez nos offrandes & que vous exaucez nos vœux, vous vous manifeſtez, & vous vous rendez en quelque ſorte viſible. Que ſi on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs qu'on vous rend : vous ſeriez à la verité, ce que vous eſtes, mais vous ſeriez peu connu : De meſme que moy qui ſuis chargé par eſtat de proteger & de défendre le peuple, je ferois douter de mon Mandarinat, ſi je n'agiſſois jamais en Mandarin. Dans les calamitez publiques, auſquelles on ne voit point de remedes, nous devons implorer voſtre ſecours,

& vous expoſer nos beſoins. Voyez donc la deſolation où eſt le peuple. Depuis le ſixiéme mois juſqu'au huitiéme il n'eſt point tombé de pluye, on n'a encore recueilli aucun grain : ſi tout périt comment pourra-t'on l'année prochaine enſemencer les terres ? C'eſt ce que je dois vous repreſenter. J'ay ordonné pluſieurs jours de jeûne, les Bouchers ont défenſe d'ouvrir leurs boutiques, on s'interdit l'uſage de la viande, du poiſſon, & meſme du vin ; on ſonge ſérieuſement à ſe purifier le cœur, à examiner ſes défauts, & à s'en repentir. Mais nos vertus & nos mérites ne ſont gueres capables de flechir le Ciel. Pour vous, ô Eſprit Gouverneur inviſible de cette Ville, vous approchez de luy, vous pouvez

demander des graces pour nous autres mortels, & le ſupplier de mettre fin à nos maux. Une telle faveur obtenuë par voſtre entremiſe, mettra le peuple au comble de ſes vœux; je verray accompli ce que mon employ m'oblige de ſouhaitter avec ardeur; voſtre culte croiſtra de plus en plus dans cette Ville, lorſqu'on verra que ce n'eſt pas en vain que vous y préſidez.

REMARQUES.

(1) Quand le peuple veut louer la pénetration d'un Mandarin, à qui les moindres indices font découvrir la verité, & aux lumieres duquel rien n'échape, il l'appelle, comme je l'ay lû dans quelques-uns de leurs livres, *Seng tching hoang*, c'eſt-à-dire, un *Tching hoang* incarné. J'ay lû de meſme pluſieurs traits d'un Recueil de jugemens rendus avec ſageſſe, où le Mandarin dit au criminel qu'il

interroge, que *Tching hoang* luy a revelé telle ou telle circonstance cachée : ce qui prouve la persuasion où sont les Chinois que les Esprits apparoissent, & viennent découvrir des crimes secrets, soit pour punir le coupable, soit pour délivrer l'innocent.

J'ay parlé plus haut des sauterelles qui inondent quelquefois certaines Provinces : c'est un fleau terrible, à en juger par ce qu'en rapporte l'Auteur que je traduits. On en voit, dit-il, une multitude étonnante, qui couvre tout le Ciel ; elles sont si pressées que leurs aisles paroissent se tenir les unes aux autres : elles sont en si grand nombre, qu'en élevant les yeux, on croit voir sur sa teste de hautes & vertes montagnes, c'est son expression. Le bruit qu'elles font en volant, approche du bruit que fait un tambour. Ce que j'ay vû moy-mesme aux Indes dans le Bengale, me persuade que cette description n'est pas trop exaggerée. L'Auteur que je

cite remarque qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de sauterelles, que lorsque les inondations sont suivies d'une année de grande secheresse; & philosophant à sa maniere, il prétend que les œufs des poissons qui se sont répandus sur la terre, venant a éclorre par la chaleur, produisent cette multitude prodigieuse d'insectes.

EDIT pour l'entretien des barques de misericorde destinées à secourir ceux qui sont naufrage, ou qui sont en danger de le faire.

Vous sçavez sans doute l'histoire de *Yam pao*: il trouva en son chemin un Oyseau qui traisnoit avec peine une corde dont on l'avoit attaché. *Yam pao* touché de l'embarras où se trouvoit l'Oyseau, le débarasse de sa corde, & luy donne la liberté. Il fut bien tost récom-

penſé de ce ſervice : l'Oyſeau revint peu après tenant en ſon bec un anneau d'or, qu'il mit entre les mains de ſon libérateur. L'hiſtoire en rapportant ce trait d'un cœur aiſé à attendrir, ajoute que la famille de *Yam pao* devint floriſſante, & qu'elle a donné des premiers Miniſtres à l'Eſtat. C'eſt ainſi que de petits ſervices attirent du Ciel de grandes récompenſes. Si donc on prend de ſages meſures, pour ſauver la vie à tant de malheureux, qui font naufrage faute de ſecours, ou qui ſont en danger de le faire, une action ſi charitable ſera-t'elle ſans récompenſe ? Dans le diſtrict de cette Ville il y a des Lacs (1) & des Rivieres où l'on navige ſans ceſſe pour le commerce : on y éprouve ſouvent des coups de

vent terribles & d'affreuſes tempeſtes. il faut donc ſonger comment à travers les flots on pourra ſauver ces infortunez, qui s'efforcent en vain de s'attacher aux debris de leurs barques, & qui implorent du ſecours avec des cris capables d'amolir les cœurs les plus inſenſibles. Des gens vertueux s'uniront ſans peine pour l'execution d'un projet ſi louable. Il faut pour cela équiper des barques, (2) qui ſoient toûjours en eſtat de donner du ſecours dans les endroits des rivieres ſujets aux orages, & où le rivage eſt le plus eſcarpé & de plus difficile abord. Quand on ſe verra menacé d'une tempeſte, les barques ſe tiendront preſtes pour courir auſſi-toſt au ſecours de ceux qui en auront beſoin. Quand ceux qui ſont

entretenus dans ces barques, auront sauvé la vie à quelqu'un, le Mandarin les récompensera d'une banniere, qui fasse foy qu'ils ont acquis sept degrez de merites. Si au contraire ils laissent perir quelqu'un par leur faute, ils en répondront vie pour vie, & on les condamnera à perir eux mesmes dans les eaux. Afin qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, il faut estre exact à les payer chaque mois, & à ne les pas laisser manquer du necessaire.

REMARQUES.

(1) Le Lac de *Po yang* ou de *Jao tcheou* est formé par le confluent de quatre rivieres aussi grandes que la Loire, qui sortent de la Province de *Kiang si* : il a trente lieuës de circuit ; on y essuye des Typhons comme sur les mers de la Chine : c'est ce que j'y ay éprou-

vé moy-meſme. Je paſſois ce Lac ; un Typhon, où en moins d'un quart d'heure le vent tourna aux quatre coſtez oppoſez, me fit courir le plus grand danger que j'aye encore couru de ma vie. Tous tant que nous eſtions, matelots & paſſagers, nous nous cruſmes perdus ſans reſſource. J'ay lieu de croire que Dieu nous ſauva, pour conſerver à noſtre Egliſe de Pekin, un morceau de la vraye Croix que je portois avec moy, & qui m'avoit eſté envoyé par le R. P. Verjus, avec les témoignages autentiques néceſſaires pour l'expoſer à la véneration publique. Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du Lac, on voit un Temple placé ſur un rocher eſcarpé. Les Matelots battent alors d'une eſpece de tambour de cuivre, pour avertir l'Idole de leur paſſage ; ils allument en ſon honneur des bougies ſur le devant de la barque ; ils bruſlent des parfums, & ſacrifient un Coq.

(2) J'ay vû pluſieurs de ces bar-

ques entretenuës pour secourir ceux qui courent quelque risque de naufrage : me promenant un jour sur le rivage du Lac de *Jao tcheou*, je fus témoin du prompt secours qu'on donna à une barque qui estoit sur le point de périr. On me raconta à cette occasion que quelquefois ceux qui sont établis dans ces barques pour prester du secours, sont les premiers à faire périr les marchands, afin de s'enrichir de leurs dépouilles, sur tout s'ils esperent de n'estre pas découverts. C'est ainsi que la malice des hommes tourne le bien en mal, malgré la vigilance des Magistrats qui est grande à la Chine : car un Mandarin fait consister sa gloire à assister le peuple, & à montrer qu'il a pour luy un cœur de pere. J'ay sû que depuis peu dans un temps d'orage, un Mandarin ne se contenta pas de défendre qu'on traversast la riviere, mais encore qu'il se transporta sur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empescher par sa presence que

quelque temeraire ſe laiſſant emporter à l'avidité du gain, ne s'expoſaſt au danger de périr miſerablement.

Voila, Madame, divers traits de miſericorde, que la raiſon & le ſentiment naturel inſpirent à des Infideles : ces œuvres, toutes louables qu'elles ſont, n'ont point pour principe la vraye charité ; auſſi toute leur récompenſe ſe borne-t'elle à l'eſtime des hommes, & à une felicité temporelle. Neanmoins il eſt étonnant que l'olivier ſauvage & inculte produiſe tant de ſortes de fruits, & que l'olivier franc, planté au milieu du Chriſtianiſme, & arroſé du Sang précieux de J. C. en produiſe ſi peu ; qu'une charité toute payenne ſoit ſi ingenieuſe à ſecourir le prochain dans ſes beſoins temporels ; &

que la charité Chreſtienne inſpire ſi peu de zele pour le bien ſpirituel des ames, qu'il ſeroit ſi facile de placer dans le Ciel. Le venerable Pere de Sanvitores, qui fonda de ſes ſueurs & de ſon ſang la Miſſion des Iſles Marianes, écrivoit tous les ans en Eſpagne des lettres remplies d'un zele Apoſtolique, par leſquelles il ſollicitoit la charité des riches du ſiecle en faveur des Enfans infideles, dont on pouvoit aſſurer le ſalut, en les regenerant dans les eaux du bapteſme. Combien de perſonnes puiſſantes, s'écrioit-il, « leſquelles pour conſerver la « vie à un fils unique, offrent à « Dieu dans des Chapelles de « devotion des figures d'enfans « en or ou en argent! J'approuve leur pieté, ajouſtoit-il; mais « qu'ils feroient une œuvre bien «

» plus glorieuſe à Dieu & bien
» plus utile à la ſanté de leurs
» fils, s'ils mettoient dans le Ciel
» un grand nombre d'enfans d'I-
» dolâtres, en leur procurant la
» grace du bapteſme : C'eſt la
conſolation que vous avez, Madame, puiſque vous envoyez tous les jours devant vous au Ciel, pluſieurs Enfans Chinois, qui ſont redevables à vos liberalitez, de leur bonheur éternel : & c'eſt principalement de cette ſorte d'aumoſne qu'on fera l'éloge dans l'aſſemblée des Saints. *Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia Sanctorum.* J'ay l'honneur d'eſtre avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

LETTRE
DU PERE HYPOLITE DESIDERI, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Ildebrand Graſſi Miſſionnaire de la meſme Compagnie dans le Royaume de Mayſſur.

Traduite de l'Italien.

A Laſſa le 10. Avril 1716.

MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Ayant eſté deſtiné à la Miſſion de Thibet, je partis de

Goa le 20. Novembre 1713. & j'arrivai à Suratte le 4. Janvier 1714. Comme je fus obligé d'y faire quelque ſejour, je profitay du loiſir que j'avois pour m'appliquer à la langue Perſane. Le 26. de Mars je pris la route de Delhy, & j'y arrivay le 11. May. J'y trouvay le P. Manuel Freyre qui eſtoit deſtiné à la meſme Miſſion, & ce fut le 23. Septembre que nous commençaſmes enſemble noſtre marche vers le Thibet. Nous paſſaſmes par Lahor, où nous arrivaſmes le 10. d'Octobre, & nous euſmes la conſolation d'y adminiſtrer les Sacremens de la Penitence & de l'Euchariſtie à quelques Chreſtiens deſtituez de Paſteurs. Nous partimes de Lahor le 19. d'Octobre, & en peu de jours nous nous trouvaſmes au pied du Caucaſe.

Le Caucaſe eſt une longue ſuite de Montagnes très hautes & très eſcarpées. Aprés en avoir paſſé une, on en trouve une ſeconde plus haute que la premiere : celle-ci eſt ſuivie d'une troiſiéme, & plus on monte, plus on trouve à monter, juſqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui ſe nomme *Pir-pangial.*

Les Gentils ont un profond reſpect pour cette montagne, ils y apportent des offrandes, & ils rendent un culte plein de ſuperſtitions à un venerable Vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu eſt confiée. C'eſt-là ſans doute un reſte du ſouvenir qu'ils ont de l'hiſtoire fabuleuſe de Promethée, lequel, ſelon la fiction des Poëtes, fut attaché au Caucaſe.

Le ſommet des plus hautes

Montagnes eſt toûjours couvert de neiges & de glaces. Nous employaſmes douze jours à paſſer ces montagnes à pied, traverſant avec des peines incroyables d'impetueux torrens, qui ſe forment de la fonte des neiges, & qui ſe precipitent avec rapidité à travers les pierres & les Rochers. Ces Rochers & ces torrens auſquels il faut réſiſter ſans ceſſe, rendent ces paſſages extremement difficiles, & je me ſuis ſouvent vû forcé de m'attacher à la queuë d'un bœuf de charge, qui paſſoit en meſme temps que moy, pour n'eſtre pas emporté par la violence de ces courans : je ne parle point du froid extrême que j'ay eu à ſouffrir, pour n'avoir pas pris la precaution de me pourvoir de veſtemens convenables à un ſi rude climat.

Ce payis de Montagnes, quoyque d'ailleurs si affreux, ne laisse pas d'estre agreable en plusieurs endroits par la multitude & la varieté des arbres, par la fertilité du terroir, & par les differentes peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits Estats dont les Princes dépendent du Mogol. Les chemins ne sont point par tout si impratiquables, que des voyageurs ne les fassent à Cheval, ou dans un *Giampan*, qui est une espece de Palanquin.

Le 10. de Mars nous arrivasmes à Kaschemire : la prodigieuse quantité de neiges qui tombe pendant l'hyver, & qui ferme absolument les passages, nous obligea d'y demeurer six mois. Une maladie causée apparemment par les premieres fatigues que j'avois essuyées,

me réduisit à l'extremité. Je ne laissay pas de continuer l'étude de la Langue Persanne, & de faire des recherches sur le Thibet : mais quelque soin que je pus prendre, je n'eus alors connoissance que de deux Thibets : l'un s'étend du Septentrion vers le couchant, & s'appelle petit Thibet, ou *Baltistan* : il est à peu de journées de Kaschemire ; ses habitans & les Princes qui le Gouvernent, sont Mahometans & tributaires du Mogol. Quelque fertile que soit d'ailleurs ce payis, il ne peut estre que très sterile pour les Prédicateurs de l'Evangile ; une longue experience ne nous a que trop convaincus, du peu de fruit qu'il y a à faire dans les Contrées, où la secte impie de Mahomet domine.

L'autre Thibet qu'on nomme le grand Thibet, ou *Baton*, s'étend du Septentrion vers le Levant, & est un peu plus éloigné de Kaschemire. La route en est assez frequentée par les Caravannes qui y vont tous les ans chercher des laines : on passe d'ordinaire par des defilez. Les six ou sept premieres journées ne sont pas fort rudes, mais dans la suite les chemins deviennent très-difficiles à cause des vents qui y regnent, des neiges, & de la rigueur extrême d'un froid très-piquant : à quoy il faut ajouster la necessité où l'on est de prendre le repos de la nuit sur la terre nuë, quelquefois mesme sur la neige ou sur la glace.

Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse mon-

tagne toute couverte de neiges nommée *Kantel.* Un coſté de la montagne eſt du domaine de Kaſchemire, l'autre appartient au Thibet. Nous eſtions partis de Kaſchemire le 17. May de l'année 1715. & le 30. feſte de l'Aſcenſion de N. S. nous paſſaſmes cette montagne, c'eſt-à-dire, que nous entraſmes dans le Thibet. Il eſtoit tombé quantité de neiges ſur le chemin que nous devions tenir : ce chemin juſqu'à *Leh*, qu'on nomme autrement *Ladak*, qui eſt la Forteresſe où reſide le Roy, ſe fait entre des montagnes, qui ſont une vraye image de la triſteſſe, de l'horreur, & de la mort meſme. Elles ſont poſées les unes ſur les autres, & ſi contigues, qu'à peine ſont-elles ſeparées par des torrens, qui ſe precipitent avec

impetuoſité du haut des montagnes, & qui ſe briſent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrepides voyageurs en ſont étourdis & effrayez. Le haut & le bas des montagnes ſont également impraticables; on eſt obligé de marcher à mi-coſte, & le chemin y eſt d'ordinaire ſi étroit, qu'à peine y trouve-t'on aſſez d'eſpace pour poſer le pied; il faut donc marcher à pas comptez & avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fiſt un faux pas, on rouleroit dans des précipices avec grand danger de la vie, ou du moins de ſe fracaſſer les bras & les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageoient avec nous. Encore ſi ces montagnes avoient des arbriſeaux auſquels on pût ſe tenir; mais elles ſont ſi ſteriles,

qu'on n'y trouve ny plante, ny meſme un ſeul brin d'herbe. Faut-il paſſer d'une montagne à l'autre ? On a à traverſer des torrens impetueux qui les ſeparent, & l'on ne trouve point d'autre pont, que quelque planche étroite & tremblante, ou quelques cordes tendues & entrelaſſées de branchages verds : on eſt ſouvent contraint de ſe déchauſſer pour appuyer le pied avec moins de riſque. Je vous avoue que je fremis encore au ſeul ſouvenir de ces affreux paſſages.

La difficulté des chemins n'eſt pas la ſeule incommodité de cette route : il faut y joindre le froid le plus piquant, des vents furieux, des neiges abondantes, la néceſſité de dormir ſur la terre expoſé aux injures d'un ſi rude climat, &

de

de ne ſe nourrir que de la farine de *Satta*, qui eſt une eſpece d'orge. Les habitans du payis la mangent telle qu'elle eſt : pour nous, nous la prenions d'ordinaire en bouillie, & ce n'eſtoit pas un petit avantage de pouvoir trouver un peu de bois pour la faire cuire.

Les yeux ſouffrent une nouvelle incommodité de la réverberation des rayons du Soleil, qui tombant ſur la neige, éblouiſſent & rendent preſque aveugle. Je fus obligé de me bander les yeux, ne laiſſant de jour que ce qui eſtoit préciſement neceſſaire pour me conduire. Enfin de deux en deux jours on trouve des Doüanniers, qui non contens d'exiger les droits ordinaires, demandent tout ce qu'il leur plaiſt, & à quel titre il leur plaiſt.

Dans ces Provinces montagneuſes on ne trouve point de groſſes Villes ; il n'y a point de Monnoye particuliere, on ſe ſert de celle du Mogol ; chaque piece vaut cinq Jules Romains. Le Commerce ſe fait plus ordinairement par l'échange des denrées. Nous fiſmes à pied le voyage de Kaſchemire à *Ladak* qui dura 40. jours, & nous n'y arrivaſmes que le 25. Juin. Ce Royaume du ſecond Thibet commence, comme je l'ay déja remarqué, au mont *Kantel*, & s'étend du Septentrion vers le Levant. Il a un ſeul *Ghiampo* ou Roy abſolu : celuy qui regne aujourd'hui ſe nomme *Nima Nangial* ; il a ſous luy un Roy tributaire. Les premieres peuplades qu'on rencontre ſont Mahometanes : les autres ſont habitées par des

Gentils moins superstitieux qu'on ne l'est dans les autres contrées Idolâtres.

Voici ce que j'appris de la Religion du Thibet. Ils appellent Dieu *Konciok*, & ils semblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité ; car tantôt ils le nomment *Konciok-cik*, Dieu un ; & tantôt *Konciok-sum*, Dieu trin. Ils se servent d'une espece de chapellet, sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, ha, hum*. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire, puissance ; que *ha* est la parole ; que *hum* est le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urghien*, qui naquit, à ce qu'ils disent, il y a sept cens ans. Quand on

leur demande s'il eſt Dieu ou homme, quelques-uns d'eux répondent qu'il eſt tout enſemble Dieu & homme, qu'il n'a eu ny Pere ny Mere, mais qu'il eſt né d'une fleur. Néanmoins leurs Statuës repreſentent une Femme qui a une fleur à la main, & ils diſent que c'eſt la mere d'*Urghien*. Ils adorent pluſieurs autres perſonnes qu'ils regardent comme des Saints. Dans leurs Egliſes on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement : au milieu de l'autel eſt une eſpece de tabernacle, où, ſelon eux, *Urghien* reſide, quoyque d'ailleurs ils aſſurent qu'il eſt dans le Ciel.

Les Thibetains ont des Religieux nommez *Lamas*. Ils ſont veſtus d'un habit particulier, different de ceux que portent les perſonnes du ſiecle :

ils ne tressent point leurs cheveux, & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une tonsure semblable à celle de nos Religieux, & ils sont obligez à garder un célibat perpetuel. Leur employ est d'estudier les livres de la loy, qui sont écrits en une langue & en des caracteres differens de la langue & des caracteres ordinaires. Ils recitent certaines prieres en maniere de chœur. Ce sont eux qui font les ceremonies, qui presentent les offrandes dans les Temples, qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du bled, de l'orge, de la paste, & de l'eau dans de petits vases fort propres. On mange comme une chose sainte ce qui a esté offert de la sorte. Les

Lamas sont dans une grande veneration : ils vivent d'ordinaire en communauté & ſéparez de tout commerce prophane : ils ont des Superieurs locaux, & outre cela un Superieur general, que le Roy meſme traitte avec beaucoup de reſpect.

Le Roy & pluſieurs autres de ſa Cour nous regardoient comme des *Lamas* de la Loy de J. C. venus d'Europe. Lorſqu'ils apperçurent que nous recitions nôtre office, ils eurent la curioſité de voir les livres que nous liſions, & ils nous demandoient avec empreſſement ce que repreſentoient les images qu'ils y trouvoient. Après les avoir bien examinées, ils diſoient tous enſemble, *Nuru*, cela eſt fort bien. Ils ajouſtoient deux choſes, 1°. que leur livre eſt aſſez ſemblable

au noſtre : c'eſt ce que je ne puis me perſuader : ce qui me paroiſt de plus certain, eſt qu'à la verité pluſieurs d'entre eux ſçavent lire leurs livres myſterieux, mais que perſonne ne les entend. 2°. Ils diſoient ſouvent : O« ſi vous ſçaviez noſtre langue, « ou bien ſi nous comprenions « la voſtre, que nous aurions de « plaiſir à vous entendre expli- « quer voſtre Religion ? Ce qui « fait voir que ces peuples ſeroient aſſez diſpoſez à gouſter les veritez Chreſtiennes.

Les Thibetains ſont d'un naturel doux & docile, mais inculte & groſſier. Il n'y a parmi eux ny ſciences, ny art, quoyqu'ils ne manquent pas d'eſprit. Ils n'ont point de communication avec les Nations étrangeres ; nulle ſorte de viande ne leur eſt interdite ;

ils rejettent la Metempſycoſe, & la Polygamie n'a point de lieu parmi eux ; trois articles en quoy ils ſont bien differens des Idolâtres Indiens.

Quant à la nature du climat, il eſt fort rude, ainſi qu'on peut l'inferer de ce que j'ay dit. L'Hyver eſt preſque la ſeule ſaiſon qui y regne toute l'année. En tout temps la cime des montagnes eſt couverte de neiges. La terre ne produit que du bled & de l'orge : on n'y voit preſque ny arbres, ny fruits, ny legumes. Les maiſons ſont petites, étroites, faites de pierres poſées groſſierement & ſans art les unes ſur les autres. Ils n'uſent que d'étoffes de laines pour leurs veſtemens. Depuis que nous ſommes à *Ladak*, nous n'avons eû pour logement que la cabane

d'un pauvre homme de Kaſchemire qui vit d'aumoſnes.

Deux jours après noſtre arrivée, nous allâſmes viſiter le *Lompo* : c'eſt la premiere perſonne après le Roy, & on l'appelle ſon bras droit. Le 2. Juillet nous euſmes la premiere audience du Roy, qui nous reçut aſſis ſur ſon trône. Le 4. & le 8. nous fuſmes appellez pour la ſeconde & troiſiéme fois, & alors il nous traita plus familierement. Le 6. nous rendiſmes viſite au grand *Lama* : il eſtoit accompagné de pluſieurs autres *Lamas*, dont un eſt fils du *Lompo*, & un autre eſt proche parent du Roy. Ils nous reçurent avec beaucoup d'honneſtetez, & nous preſenterent quelques rafraichiſſemens ſelon l'uſage du payis.

Ces honneurs & ces témoi-

gnages d'amitié n'empeſche-rent pas qu'on ne nous inquie-taſt. Le Commerce de Laine attire à *Ladak* quantité de Ma-hometans qui viennent de Kaſ-chemire. Quelques-uns d'eux ſoit par jalouſie, ſoit par hai-ne du nom Chreſtien, dirent au Roy & à ſes Miniſtres que nous eſtions de riches Mar-chands, qui portions avec nous des Perles, des Diamans, des Rubis, diverſes Pierreries, & d'autres Marchandiſes precieu-ſes. Il n'en fallut pas davanta-ge pour donner lieu à quel-ques vexations. Un deputé de la Cour vint faire la viſite dans noſtre logis : tout luy fut ou-vert, & le rapport qu'il fit au Roy excita ſa curioſité. Il ſe fit apporter une Corbeille, & une Bourſe de cuir où eſtoient nos petits meubles, c'eſt-à-dire,

du Linge, des Livres, divers Ecrits, quelques inſtrumens de mortification, des Chapelets, & des Médailles. Le Roy ayant tout examiné, dit hautement, qu'il avoit plus de plaiſir à conſiderer ces ſortes de meubles, qu'à voir des Perles & des Rubis.

Telle eſtoit ma ſituation, & je ne penſois plus qu'à fixer mon ſejour dans un payis, où j'eſtois réſolu de ſouffrir tout ce qu'il plairoit au Seigneur; j'eſtois meſme au comble de la joye d'avoir enfin trouvé un état fixe, où je pourrois travailler au ſalut des ames : je commençois déja à apprendre la langue, dans l'eſperance de voir un jour naiſtre parmi ces rochers du Thibet, quelque fruit agreable aux yeux de la Divine Majeſté, lorſqu'on nous

apprit qu'il y avoit un troiſiéme Thibet. Après pluſieurs déliberations, il fut conclu contre mon inclination que nous irions en faire la découverte. Ce Voyage eſt d'environ 6. à 7. mois par des lieux deſerts & dépeuplez : ce troiſiéme Thibet eſt plus expoſé aux incurſions des Tartares qui ſont limitrophes, que les deux autres Thibets.

Nous partiſmes donc de *Ladak* le 17. Aouſt de l'année 1715. & nous arrivaſmes à *Laſſa*, d'où j'ay l'honneur de vous écrire, le 18. Mars 1716. Je vous laiſſe à conjecturer ce que j'ay eu à ſouffrir durant ce Voyage au milieu des neiges, des glaces, & du froid exceſſif qui regne dans ces montagnes. Peu après noſtre arrivée, certains tribunaux du Royaume

nous firent une affaire assez embarassante : il a plu à Dieu d'appaiser cet orage de la maniere que je vais vous le raconter. Je passois devant le Palais pour me rendre à un de ces Tribunaux : Le Roy qui m'apperçut d'un Balcon, où il estoit avec un de ses Ministres, s'informa qui j'estois : ce Ministre estoit instruit de nostre affaire, & comme il est plein de droiture & d'équité, il prit cette occasion de representer au Prince l'injustice qui nous estoit faite. Le Roy me fit appeller sur le champ, & donna ses ordres afin qu'on cessast de nous chagriner.

Quelques jours après estant allé rendre visite au Ministre dont je viens de parler, il me fit des reproches avec bonté sur ce que je ne m'estois pas

encore preſenté au Roy. Je m'excuſay ſur ce que la couſtume du payis ne permettant pas d'approcher des Grands, ſans leur faire quelque preſent, je n'avois rien qui meritaſt d'eſtre offert à un ſi grand Prince. Mon excuſe, toute légitime qu'elle eſtoit, ne fut pas écoutée. Il me fallut donc obéir & me rendre au Palais. Plus de cent perſonnes de diſtinction ſe trouverent dans la Salle, qui demandoient Audience. Deux Officiers vinrent prendre leurs noms ſelon la couſtume, & porterent la feüille au Roy, qui me fit entrer auſſi-toſt avec un grand *Lama*. Le preſent du *Lama* eſtoit conſiderable, & le mien de très-peu d'importance : cependant celuy du *Lama* reſta à la porte ſelon l'uſage, & le Roy ſe fit

apporter le mien ; & pour témoigner combien il en estoit content, il le garda auprès de luy, ce qui est en cette Cour une marque singuliere de distinction. Il me fit asseoir vis-à-vis & fort près de sa personne, & pendant près de deux heures il me fit une infinité de questions, sans parler à qui que ce soit de ceux qui estoient presens. Enfin après avoir fait mon éloge, il me congedia. Je cherchay plusieurs fois à profiter des bonnes dispositions du Prince, pour l'entretenir dès cette premiere visite de nostre sainte Religion, & de la Mission que j'estois prest d'entreprendre dans ses Estats ; mais les circonstances ne me le permirent pas. Ce Prince est Tartare de nation : il y a quelques années qu'il a conquis ce Royau-

me qui n'eſt pas fort éloigné de la Chine, car on ne compte que quatre mois de voyage d'ici à Pekin. Il en eſt venu depuis peu un Ambaſſadeur qui s'en eſt déja retourné.

Après ce petit recit, mon R. P. que je viens de vous faire de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de mes voyages, & depuis que je ſuis arrivé dans la Capitale du troiſiéme Thibet, il ne me reſte plus qu'à vous demander, comme je le fais avec inſtance, le ſecours de vos prieres. Après tant de courſes penibles, j'en ay un extrême beſoin pour me ſoutenir dans les travaux attachez au miniſtere, auquel la bonté Divine a daigné m'appeller, tout indigne que j'en ſois. C'eſt donc dans la participation de vos SS. SS. que j'ay l'honneur d'eſtre, &c.

LETTRE
DU
PERE BOUCHET,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au P.*** de la mesme Compagnie.*

MON REVEREND PERE,

La F. de N. S.

J'ay esté également édifié & attendri, quand j'ay vû par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le de-

ſir ardent qui vous preſſe de vous conſacrer aux Miſſions, & les inſtances réiterées que vous faites auprès de vos Superieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroiſt la plus grande qu'ils puiſſent jamais vous accorder. Voſtre attrait, dites vous, eſt pour la Miſſion de Maduré : Vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à ſouffrir, & j'oſe dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vûë, vous vous adreſſez à moy comme à un des plus anciens Miſſionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous inſtruire des travaux & des peines qui y ſont attachées au miniſtere Apoſtolique, & en meſme temps des bénedictions que Dieu répand ſur ces peines & ſur ces travaux. Il

me me ſera pas difficile de vous ſatisfaire, & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer ſur ces trois articles, ne vous laiſſera rien à deſirer.

Il faut compter d'abord que voſtre vie ſera des plus auſteres : vous ſçavez ſans doute, que la viande, le poiſſon, les œufs, & généralement tout ce qui a vie, eſt interdit à nos Miſſionnaires, qu'ils ne boivent ny vin, ny autre liqueur capable d'enyvrer ; que leur nourriture conſiſte dans du ris cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, inſipides, & la pluſpart fort ameres. La maniere dont cette ſorte de mets s'appreſte par les Indiens, cauſe un nouveau dégouſt. A la verité on peut uſer de lait & de fruits ; mais les fruits des Indes n'ont la pluſ-

part nulle faveur, & dans les commencemens on se sont bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire est assez supportable durant l'hyver : mais il n'en est pas de mesme quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve, venant alors à se dessecher, l'eau en est toûjours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en separe les parties grossieres ; mais quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, & elle est très desagreable au gouſt. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, & ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoûtez à cela qu'un Mission-

naire est condamné ici à un jeusne perpetuel. Il n'est pas permis de souper à un *Sanias*: il peut seulement s'il le veut prendre le soir quelques fruits ou des confitures du payis; ces confitures qui se font avec de la farine de ris, du poivre, & du sucre noir meslé avec la terre, ont quelque chose de si dégoutant, qu'on a bien de la peine à s'y accoustumer.

J'ay vû des Missionnaires dont l'estomac n'a jamais pû se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin esté obligez de se retirer sur les costes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé dequoy satisfaire leur zele, & ne pouvant mener la vie penitente de Maduré, ils ont eû la consolation de cultiver les Neophytes qui descendent de ces pre-

miers Chreſtiens, auſquels l'Apoſtre des Indes S. François Xavier a autrefois conferé le Bapteſme.

Une Cabane de terre, couverte de paille, ſert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit Salon d'environ dix pieds, qui eſt ouvert d'un coſté. C'eſt-là où le Miſſionnaire entretient les Neophytes qui luy rendent viſite. Dans la ſaiſon des pluyes, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé & les murs ſont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de feneſtre.

Trois ou quatre vaſes de terre font tout le meuble du Miſ-

sionnaire. Dans l'un il met ce qui luy est nécessaire pour le S. Sacrifice de l'Autel : les autres servent à mettre son ris & d'autres choses semblables. Des feüilles d'arbre tiennent lieu de table, de plats, de nappes, & de serviettes. C'est sur ces feüilles qu'on pestrit en quelque sorte le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Missionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies frequentes causées par l'humidité, les ont obligez d'étendre sur des ais une peau de Tygre ou de Cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la Mission avec des alimens si legers. L'assidui-

cé à entendre les confeſſions, eſt peut eſtre une des occupations les plus penibles. On a couſtume de diſpoſer chaque fois les Neophytes au Sacrement de la Penitence, comme ſi c'eſtoit la premiere fois qu'ils duſſent s'en approcher. On leur fait faire des Actes de Foy, d'Eſperance, de Contrition, & d'Amour de Dieu; & dans le temps qu'ils ſe confeſſent, on leur fait renouveller les meſmes Actes. Le nombre des Penitens eſt quelquefois ſi grand, que le Miſſionnaire en eſt accablé, & il y a des occaſions où à peine peut-il trouver le tems de dire ſon Breviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Neophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont préciſement de ris que pour le temps de leur voyage;

voyage ; qui ſont ſous la dépendance de Maiſtres Idolâtres, leſquels comptent les momens de leur abſence ; quand un Miſſionnaire ſe voit environné de ces fervens Chreſtiens qui luy crient : » Mon Pe-« re il y a deux jours que nous « ſommes ici, nous en avons « mis trois à venir, il nous en « faut autant pour nous en re-« tourner, & nos petites provi-« ſions ſont ſur le point de nous « manquer. Quand, dis-je, un Miſſionnaire ſe ſent preſſé de la ſorte, bien qu'il ne puiſſe ſuffire à tout, ſon cœur eſt attendri, & il prend aiſément la réſolution de paſſer la nuit à confeſſer les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confeſſions des femmes : cependant faute de ſommeil les forces manquent,

les maux de teſte ſuccedent, avec un dégouſt ſi grand, que le temps du repas devient un ſupplice. C'eſt ſur tout pendant le Careſme & au temps Paſchal que cette fatigue eſt ſi continuelle, que ſans un ſecours particulier de Dieu, il ſeroit impoſſible d'y reſiſter deux ans de ſuite. J'ay connu un Miſſionnaire qui ſuccombant ſous le poids du travail, diſoit au Seigneur avec larmes: Vous connoiſſez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foibleſſe, aidez moy, afin que je puiſſe contenter ces bons Neophytes.

La viſite des malades qui ſont en danger n'eſt pas moins penible. On vient quelquefois chercher le Miſſionnaire de quatre endroits differens très-éloignez les uns des autres : à

peine eſt-il arrivé d'une Bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, ſans qu'il puiſſe prendre un inſtant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues il eſt étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir, à l'entrée de ſa Bourgade. On ſeroit tenté alors de reprocher aux Neophytes les peines qu'ils cauſent avec ſi peu de raiſon : mais on ſe donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinſſent trop circonſpects, & n'expoſaſſent leurs parens à mourir ſans recevoir les derniers ſecours de l'Egliſe. Je vous raconteray ingenuëment ce qui m'eſt arrivé dans une ſemblable rencontre.

Le Soleil ſe couchoit, lorſ-

qu'on vint m'avertir qu'un Chreſtien eſtoit à l'extremité : il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'eſtois : je me diſpoſay à partir ſur l'heure ; mais mes Catechiſtes me repreſenterent qu'il n'y avoit aucun lieu ſur la route où nous puſſions nous arreſter ; que les pluyes extraordinaires qui eſtoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit juſqu'aux genoux ; que ces terres eſtoient remplies d'épines ; que la nuit eſtoit ſi obſcure, qu'il eſtoit impoſſible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivieres à paſſer ; qu'aucune n'eſtoit guéable, parce que les pluyes les avoient fort enflées ; qu'en partant ſi tard, nous nous expoſions à ne

pas meſme nous rendre le lendemain à la Bourgade, & qu'il ſeroit beaucoup plus ſeur de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raiſons. Cependant je paſſay la nuit dans d'étranges inquiétudes ſur l'eſtat du malade ; & je ne pus dormir un quart d'heure de ſuite, me réveillant ſans ceſſe avec la penſée qu'il pourroit mourir ſans Sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes Catechiſtes : je n'eus pas fait une demie lieuë, que je fus convaincu de la verité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions juſqu'aux genoux dans la bouë, & je ne m'en fuſſe jamais tiré, ſi je m'y eſtois engagé pendant la nuit. Il me fallut paſſer deux petites rivieres à la nâge : j'aborday à une troiſiéme beaucoup plus

large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embraſſay par le milieu, tandis que deux Chreſtiens qui la tenoient aux extremitez, me conduiſirent ainſi à l'autre bord. Je marchay enſuite près d'une demie lieuë dans un canal, où l'eau me venoit à la ceinture : enfin j'arrivay fort haraſſé à la Bourgade. Je demanday en tremblant où eſtoit la maiſon du malade, dans l'apprehenſion où j'eſtois qu'on ne me répondiſt que je venois trop tard. Je fus fort ſurpris de le trouver qui m'attendoit ſur le ſeuil de ſa porte : il ſe réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il eſtoit faſché des fatigues qu'il m'avoit cauſées ; mais qu'on luy avoit dit que ſa maladie eſtoit dangereuſe, & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher Pere, quelle eſt l'incommodité des voyages que nous ſommes obligez de faire preſque continuellement, ſoit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Egliſes & des Chreſtientez nombreuſes, ſoit pour aſſiſter les moribonds & leur adminiſtrer les Sacremens, ſoit pour prévenir les perſecutions qu'attireroit le trop long ſejour du Miſſionnaire dans le meſme endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des Hoſtelleries ſur la route comme en Europe : à la verité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes Salles tout-à-fait ouvertes d'un coſté, où les voyageurs peuvent ſe repoſer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles ſont

fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverſe que nous ſommes le plus ſouvent obligez de prendre, pour aller d'une Bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur couſtume eſt de faire cuire leur ris la veille de leur départ : ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément : ce ris eſt tout froid, & reſſemble aſſez à du mortier à demi ſec. Non ſeulement il eſt beaucoup plus inſipide que celuy qu'on appreſte pour manger chez ſoy, mais encore il s'aigrit aiſément, & devient inſuportable au gouſt. C'eſt cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque ſaiſon qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à ſouffrir : durant les

chaleurs on eſt expoſé tout le jour aux rayons d'un Soleil très ardent qui bruſle le viſage, les pieds, & les mains. Il y a tel Miſſionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, ſur tout au viſage : l'air eſt quelquefois ſi embraſé, qu'on a de la peine à reſpirer ; & il y a pluſieurs mois de l'année, où il eſt abſolument impoſſible de marcher depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi.

La ſaiſon des pluyes a d'autres inconveniens : comme alors elles ſont preſque continuelles, & que nous ne ſommes couverts que d'un ſimple vetement de toile, on eſt bien-toſt trempé. On paſſe la journée dans cet eſtat ; & lorſqu'à la fin du jour on ne trouve ny bois ny paille pour ſe ſecher, comme

il arrive ſouvent ; il faut bien ſe réſoudre à coucher ſur la terre nuë dans des habits tout moüillez, & à prendre un ſommeil qui ne peut eſtre provoqué que par l'extreme fatigue où l'on ſe trouve.

J'eſtois encore nouveau venu dans la Miſſion, lorſque je fus mis à une aſſez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le P. Laynez qui m'enſeignoit la langue du payis. Le P. Telles autre Miſſionnaire qui faiſoit ſa réſidence à *Cornepattou*, vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir ſa ſanté. On vint les chercher tous deux en meſme temps ; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'*Aour* : le ſecond pour un de ſes Neophytes de *Cornepattou*, qui eſtoit en danger. Le P.

Laynez partit sur l'heure. L'estat de langueur où estoit le P. Telles, ne luy permettoit pas d'aller au secours de son malade : je m'offris aussi-tost à tenir sa place. Il me representa que n'estant pas encore accoustumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y resister, & que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je presumay peut-estre un peu trop de mes forces, & sans avoir égard à ses representations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieuë que j'eus la plante des pieds à demi bruslée : je me les enveloppay avec de la toile, mais le sable s'y estant glissé m'écorcha toute la peau, & s'insinuant entre cuir & chair me causa des douleurs si aigues que je fus contraint d'y succomber.

Nous gagnaſmes un Village, & je paſſay la nuit à l'entrée d'une maiſon où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me preſenta, fut un vray régal pour moy, car il eſt rare d'en trouver lorſqu'on eſt en route. Je tiray comme je pus les grains de ſable qui m'eſtoient entrez dans la chair, & je me traiſnay enſuite environ une demie lieuë. Comme je ne pouvois preſque me ſoutenir, un Indien Gentil qui m'apperçut, demanda à mes Catechiſtes ce que j'avois: ceux-cy luy ayant repondu que j'eſtois un nouveau *Sanias* qui n'eſtoit pas accouſtumé à marcher ſur ces ſables bruſlans, il en fut touché, & s'approchant » de moy: Seigneur, me dit-il, » ſouffrez que je vous ſoulage » dans la peine où vous eſtes. Il

commanda enſuite à ſon valet de m'amener ſon cheval & de me ſuivre. Avec ce ſecours je me rendis le ſoir au Village : à peine eus-je confeſſé le malade, que je fus ſaiſi d'une fievre très violente, qui me dura toute la nuit : elle n'eut pourtant pas de ſuites, & je fus en eſtat de dire la Meſſe le jour ſuivant. A mon retour je penſay eſtre fait priſonnier ; nous rencontraſmes une compagnie de ſoldats, qui cherchoient depuis quelques jours un de nos Miſſionnaires : on me fit cacher dans une ravine, où je demeuray une heure entiere, après quoy je continuay ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à ſon entrée dans la Miſſion, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à ſouf-

frir dans nos voyages : quelques affaires m'avoient appellé à la coſte de la Peſcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre, je ſongeay auſſitoſt à retourner dans ma Miſſion. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occaſion pour entrer avec moy dans les terres. Je luy fis connoiſtre qu'un nouveau Miſſionnaire, tel qu'il eſtoit, devoit attendre une ſaiſon plus favorable ; que les pluyes qui tomboient en abondance dans cette ſaiſon, & qui continuoient d'ordinaire juſqu'à la fin du mois de Décembre, luy cauſeroient des fatigues auſquelles il ſuccomberoit infailliblement ; & qu'il s'accouſtumeroit plus aiſément aux travaux de la vie Apoſtolique, s'il en faiſoit l'apprentiſſage dans une ſaiſon moins

incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plustost à la Mission, luy persuaderent trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premieres fatigues. Nous partismes de la coste pendant la nuit, afin de n'estre pas apperçus d'une Fortereſſe, où l'on nous auroit arresté en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage ; mais ils nous furent inutiles, ainsi que je l'avois prévu : ils enfonçoient dans la bouë jusqu'aux sangles, & il nous estoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Missionnaire eut beaucoup de peine à se débarasser des bouës. La pluye survint en mesme temps, nous nous égarasmes au milieu d'une campa-

gne immenſe, ſans ſçavoir quelle route tenir : la nuit eſtoit très obſcure, & nous n'avions de lumiere que celle de quelques éclairs. Enfin nous approchaſmes du Village. Les épines meſlées avec la bouë, cauſerent un nouveau tourment au Miſſionnaire : il en eut les pieds tout enſanglantez. Cependant ſon courage le mit encore au deſſus de cette épreuve. Nous arrivaſmes le lendemain à la cabane d'un Miſſionnaire : ſa charité nous fit oublier nos fatigues paſſées. Cependant la fievre ſaiſit le P. Gozzadini, & après trois jours de ſouffrances continuelles, il eut le courage de me ſuivre juſqu'à un Village aſſez éloigné, où reſidoit le P. Bernard de Sà : c'eſt où je le laiſſay pour me rendre à *Trichirapali*.

Pendant ce temps-là les pluyes devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le payis eſtoit inondé, la maiſon du Miſſionnaire, qui n'eſtoit bâtie que de terre, eſtoit ſur le point d'écrouler. Un torrent éloigné ſeulement de 50. pas, s'eſtoit extraordinairement enflé, & rouloit ſes eaux avec impetuoſité vers la maiſon. Le P. de Sà avertit ſon nouvel hoſte du danger où ils ſe trouvoient, d'eſtre accablez ſous les ruines de cette maiſon, qui commençoit déja à tomber par morceaux. Ils prirent le parti de ſortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui eſtoit vis-à-vis l'Egliſe, reſſembloit déja à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils puſſent ſe refugier. Ils détacherent la porte de leur maiſon, & l'ayant fait attacher

par un Catechiſte aux plus groſſes branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurerent toute la nuit. L'ancien Miſſionnaire qui eſtoit fait à la fatigue, ne laiſſa pas de prendre quelques heures de repos dans une poſture ſi génante. Il n'en fut pas de meſme du P. Gozzadini: il ne put fermer l'œil, & il paſſa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui couloient avec rapidité, ne déracinaſſent l'arbre qui leur ſervoit d'aſile. L'Egliſe qui tomba vers le minuit, augmenta ſa frayeur par le bruit de ſa chute. Enfin il eut tant à ſouffrir cette nuit là du vent & de la pluye, que le lendemain il fut attaqué de la dyſſenterie, dont il ne put ſe remettre qu'en retournant à Pontichery, encore lui fallut-il pluſieurs mois pour y rétablir ſa ſanté.

Dans ces frequentes & penibles courſes que doit faire un Miſſionnaire, on peut compter pour quelque choſe, le danger où l'expoſe le paſſage des rivieres ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire ſur ſa route. On ignore ici l'uſage de conſtruire des Ponts; rarement s'y ſert-on de bateaux. Pour ce qui eſt des Indiens, comme ils ſçavent la pluſpart fort bien nager, une faſcine leur ſuffit pour traverſer les fleuves les plus larges. S'ils ont à paſſer un homme qui ne ſçache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou ſix fagots; ils le mettent ſur cette machine, & ils la pouſſent à l'autre bord en nageant. Je vous avouë que je fus fort effrayé la premiere fois que je paſſay ainſi le Coloran, qui eſtoit alors auſſi lar-

ge que la Garonne vis-à-vis de Bourdeaux. Il eſt vray que, pour me raſſurer, pluſieurs Chreſtiens ſe jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'eſtois, juſqu'à ce que je fuſſe à l'autre bord.

On ſe ſert ſouvent de batons de *Netti*, dont les branches reſſemblent aſſez au liege : mais quelque choſe qu'on faſſe, le courant vous entraiſne d'ordinaire à un quart de lieuë, & ſouvent à une demie lieuë de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traverſent la riviere en embraſſant un grand vaſe de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau juſqu'à la moitié, pour luy donner plus de conſiſtance. Les Miſſionnaires qui y ſont accouſtumez,

trouvent cette maniere plus ſûre & plus aiſée, mais pour moy les fagots de *Netti* m'ont toûjours paru plus commodes.

Vous parleray-je, mon cher Pere, des perſecutions où l'on ſe trouve preſque continuellement expoſé dans cette Miſſion ? Tout contribuë à inquieter les Miſſionnaires & leurs Neophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles ; l'orgueil des Brames qui ne peuvent ſupporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverſes Caſtes qui regardent l'Evangile que nous leur preſchons, comme l'aneantiſſement de leurs loix & de leurs uſages : les Preſtres des Idoles qui fremiſſent de rage de voir leurs fauſſes Divinitez tomber dans le mépris, & eux-meſmes re-

gardez comme des seducteurs: enfin les Penitens Gentils dont les aumoſnes diminuent dans les endroits où la foy s'établit: ces gens-là ſe réuniſſent contre nous, & répandent ſans ceſſe toute ſorte de calomnies, pour irriter les peuples & pour décrediter le Chriſtianiſme.

Les appuis qui ſont ſouvent ménagez par la Providence dans les autres Miſſions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les ſervices rendus au Prince attirent ſa protection ſur les Prédicateurs de l'Evangile, & accreditent la Religion: dans d'autres endroits l'autorité des Européans fait reſpecter les Miſſionnaires: il ſe trouve quelquefois qu'un Miniſtre, ou un Grand du Royaume qui a embraſſé la foy, en devient le Protecteur. Rien de

tout cela ne ſe trouve dans la Miſſion de Maduré. Il eſt rare que les Princes nous protegent, encore moins qu'ils ſe faſſent Chreſtiens, ſi ce n'eſt dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme dans les Caſtes les plus nobles, comme eſt celle des Brames, ſont dès-là en butte aux plus indignes traittemens : les Brames Gentils les regardent comme des gens qui ſe ſont dégradez, & qui ont avili leur nobleſſe. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européans, ny de faire tant ſoit peu paroiſtre que nous ayions le moindre commerce avec eux. Il n'eſt pas poſſible de faire comprendre l'affreuſe idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, ſe ſont formée des Européans qui ha-

bitent la Coſte : tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, eſt infiniment au deſſous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Miſſionnaires fut renfermé dans une rude priſon ; les Européans de la Coſte qui en furent informez, ſongerent auſſi-toſt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander ſa délivrance : le Miſſionnaire s'y oppoſa de toutes ſes forces, aimant mieux expirer dans la priſon, que d'employer un moyen qui auroit fait connoiſtre qu'il eſtoit lié avec les *Pranquis*, (car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européans) & qui auroit expoſé ſa Chreſtienté à une perſecution générale.

Dans ces orages qui s'élevent ſi frequemment contre nous, le moins que nous ayions à craindre,

craindre, c'eſt la priſon : & c'eſt à quoy l'on eſt journellement expoſé. Quand le Miſſionnaire ſe leve le matin, il n'oſeroit s'aſſurer qu'il ne couchera pas le ſoir dans quelque cachot. Les lieux où l'on ſe croit le plus en ſeureté, ſont ſouvent ceux où l'on eſt plus aiſément ſurpris. Il y a quelques années qu'un Miſſionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de ſa Miſſion par deux des plus anciens qui l'en mirent en poſſeſſion : il fut d'abord ſi charmé des marques de tendreſſe que luy donnerent les Neophytes, qu'il s'écria tranſporté de joye : oh ! que de douceur & de conſolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des ſouffrances ! « Ne vous y fiez « pas, luy dirent les plus an- «

» ciens Miſſionnaires, rien de » plus trompeur que le calme » preſent ; tout eſt à craindre, » lorſqu'on eſt le plus tranquille. Il ne répondit que par un ſouris plein de confiance. Mais ſa propre experience le détrompa bien-toſt. Le meſme jour des Soldats envoyez du Prince ſe ſaiſirent des trois Miſſionnaires, leur mirent les fers aux pieds, & les conduiſirent en priſon.

Il ne faut pas vous diſſimuler ce qu'on a à ſouffrir dans ces priſons ; il y en a de pluſieurs ſortes : les unes ſont publiques, & le grand nombre des priſonniers les rend inſupportables. Nous y avons eu de nos Miſſionnaires qui n'avoient que l'eſpace neceſſaire pour ſe coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les Of-

ficiers ſe rendoient à la priſon avec des bourreaux pour tourmenter les priſonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils pouſſoient, jettoient la frayeur dans les eſprits, chacun attendant le moment où il alloit eſtre appellé pour ſouffrir les meſmes ſupplices. J'ay lû une lettre du P. André Freyre qui a eſté nommé depuis à l'Archeveſché de Cranganor, où il fait la deſcription de la priſon dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaor* avec un autre Jeſuite : le ſeul recit fait horreur.

Il y a d'autres priſons moins affreuſes pour le lieu, mais toûjours très facheuſes pour le genre de vie qu'on y mene. C'eſt la couſtume des Penitens Indiens, de redoubler leurs

ſufteritez lorſqu'ils ſont priſonniers ; c'eſt meſme un moyen d'obtenir pluſtoſt la liberté, dans la crainte qu'on a que ces Penitens n'expirent dans les fers. D'ailleurs comme on n'a point la commodité de faire cuire le ris & les herbes à la façon du payis, il faut neceſſairement ſe contenter de quelques poignées de ris froiſſées entre deux pierres, & trempées d'un peu d'eau. On y peut adjouſter du lait, quand on en a la permiſſion ; mais ceux à qui on eſt obligé de l'acheter, y meſlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, & il fait ſouvent plus de mal que de bien. Auſſi voit-on des Miſſionnaires qui au ſortir de la priſon ont bien de la peine à ſe rétablir. L'œſophage ſe retrecit preſque toûjours, & l'on ſe trouve ſurpris

d'une toux seche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le P. Loüis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut detenu en prison que quinze jours : cette toux seche le prit & l'enleva en moins d'un mois. Le P. Joseph Carvalho avec qui j'ay vêcu plusieurs années, mourut dans sa prison les fers aux pieds, & couché sur un peu de paille. Le P. Joseph Bertholdo son compagnon en sortit si defiguré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas au reste que ces empriſonnemens soient peu fréquens : il est rare qu'il se trouve un seul Missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons, & j'en ay connu qui ont esté empriſonnez deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de ſe dérober à la fureur des ennemis du nom Chreſtien, on ne peut éviter les allarmes preſque continuelles que donnent les Neophytes. Les Indiens naturellement timides ſe perſuadent aiſément ce qu'ils craignent, & ſouvent au milieu d'une grande feſte, comme ſeroit celle de Noël ou de Paſques, que les Chreſtiens ſont aſſemblez en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte ſur le viſage avertir le Miſſionnaire de renvoyer au pluſtoſt les Neophytes, que tout eſt perdu, que les Soldats ſont déja en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; & ils ajouſtent à ce qu'ils diſent tant de circonſtances que leur imagination craintive leur ſuggere, qu'ils jettent le Miſ-

sionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un costé il ne doit pas tout-à-fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondez ; d'un autre costé la prudence ne luy permet pas d'exposer cette multitude de fideles à la fureur des Idolâtres. Il faut s'estre trouvé dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir interieurement : je m'y suis trouvé plus d'une fois, & alors je me disois à moy-mesme : Troubleray-je la pieté & la ferveur de tant de Neophytes pour un danger qui n'est peut estre qu'imaginaire ? mais aussi si ce danger est réel, quelle douleur pour moy de les avoir livrez entre les mains des Barbares ! En verité chaque moment alors est un vray supplice.

Les fréquentes revolutions de l'Eſtat ſont une autre ſource de dangers auſquels on n'eſt pas moins expoſé. Les Royaumes de l'Inde Meridionale ſont partagez entre pluſieurs *Pallea-carens* ou Gouverneurs, qui, quoyque dépendans du Prince, ſont tellement maiſtres de leur Eſtat, qu'ils peuvent ſe faire la guerre les uns aux autres, ſans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Miſſion. A la premiere allarme les habitans des Bourgades prennent la fuite & ſe retirent ailleurs. Quand ces incurſions ſe font ſubitement & ſans qu'on ait pu les prévoir, ils paſſent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée,

L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où est bastie l'Eglise d'Aour, firent une semblable irruption : il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'Eglise : le Missionnaire qui confessoit alors un Neophyte, entendoit de tous costez siffler les balles de Mousquet : peu après il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à son Eglise ; elle fut neanmoins conservée, le feu s'éteignit de luy mesme aussi-tost que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres qui sont très frequentes le Roy de Maduré envoye tous les ans une armée contre ces *Palleacarens*. Malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, & qui n'ont pas le loisir de fuir dans

les bois, ou dans les Bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection ſinguliere de Dieu, la maniere dont le P. Dabreu échappa à la fureur des Soldats dans une pareille rencontre. Il eſtoit dans une Peuplade qui fut tout à coup aſſiegée par l'armée de Maduré: dès la pointe du jour les Soldats y entrerent peſle meſle, & mirent tout à feu & à ſang. Le Pere eſtoit retiré dans ſa chambre avec ſes Catechiſtes, où il ſe diſpoſoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Pluſieurs Soldats y entrerent comme des furieux, & ayant enviſagé le Pere pendant quelque temps, ils ſe retirerent ſans luy dire le moindre mot; & ce qui eſt plus étonnant, ſans toucher aux pen-

dans d'oreille d'or des Catechistes, ni au sac où estoient renfermez les habits du Missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des Catechistes crut trouver ailleurs plus de seureté : il sortit de la maison, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la ruë, qu'un Soldat luy trancha la teste. Cet évenement augmenta la confiance des autres Catechistes, & leur fit comprendre que Dieu protege visiblement les Missionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La desolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde : c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de costé & d'au-

tre ſans ſçavoir où ils vont ; hommes, femmes, enfans, chevaux, beſtiaux, tout eſt confondu, tout fuit, tandis que les Bourgades ſont en feu, & que le Soldat ſaccage tout. Les Maris ne reconnoiſſent plus leurs Femmes, les Peres & les Meres abandonnent leurs Enfans, bien qu'ils les aiment à l'excés : les Femmes ſe précipitent dans les flammes ou dans les rivieres, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort meſme. Je me ſouviens qu'un jour, comme je finiſſois la Meſſe à *Aour*, on donna l'allarme à la Bourgade, & je fus témoin de ce triſte ſpectale. Comme je prenois la fuite avec mes Neophytes, je trouvay une pauvre Femme qui pouvoit à peine ſe traiſner avec deux enfans qu'el-

le portoit entre ſes bras. J'en pris un que j'avois baptiſé peu de jours auparavant, & nous nous retiraſmes dans un bois épais qui eſtoit à demie lieuë de la Peuplade. Toute cette journée ſe paſſa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive ſouvent qu'en voulant éviter un peril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde meridionale une Caſte particuliere d'Indiens qui fait profeſſion publique de voler, & qui s'appelle pour cela, la Caſte des Voleurs. Ils ſe retirent dans les bois, où ils ont leurs Bourgades à part, qui ſont gouvernées par differens Chefs. Dans les troubles de l'Eſtat ils s'aſſemblent à differentes troupes, & ils pillent également ceux qui fuyent, & les Soldats qui ont déja fait quelque bu-

tin. Il eſt vray pourtant que ceux de cette Caſte, ont du reſpect pour les Miſſionnaires, je ne ſçai pas pour quelle raiſon. Ils nous admettent volontiers dans leurs Peuplades, & ils nous laiſſent une entiere liberté d'y exercer nos fonctions; & meſme dans ces ſortes d'occaſions, pour peu qu'ils nous reconnoiſſent, ils s'abſtiennent de nous faire du mal. Deux de nos Miſſionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils ſe trouverent meſlez parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-ſeulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent meſme à ſauver les ornemens de leur Egliſe. Cependant dans les

premieres ſaillies ils ne connoiſſent perſonne, & les Miſſionnaires ſont expoſez comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces Voleurs ſe font la guerre les uns aux autres; & alors il n'y a nulle ſeureté. La premiere année que j'entray dans la Miſſion, je fus envoyé à *Çounampati* : c'eſt une Bourgade de ces Voleurs, où il eſt facile de raſſembler les Chreſtiens de *Tanjaor*. Le Capitaine m'aſſura de ſa protection, mais elle ne me fut gueres utile. Un autre Capitaine de Voleurs beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit ſans ceſſe de nous ſurprendre, & de ne faire quartier à perſonne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Egliſe dans un ſac, afin d'eſtre preſt à chaque inſtant

à me ſauver dans le bois qui environne la Bourgade. Un jour que je confeſſois des Chreſtiens de *Tanjaor*, on donna l'allarme, & mon Catechiſte plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le ſac où eſtoient les Ornemens ; & criant, Sauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ſes forces. Il y avoit environ deux cens Chreſtiens dans la cour de l'Egliſe. Je vis alors une eſpece de miracle cauſé par la frayeur. Tous diſparurent en un clin d'œil, ſans que je puſſe comprendre comment ils avoient penetré ſi toſt dans le bois, dont l'entrée eſtoit bordée d'épines. Peu aprés un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les Ennemis paſſoient outre avec le butin qu'ils avoient fait

la nuit précedente : les esprits se calmerent, & les Chrestiens que j'avois vû disparoistre en un instant, furent plus de deux heures à se débarasser des épines, & ne sortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits, où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces Voleurs qui font une Caste particuliere, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde, de sorte qu'un Missionnaire que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels, doit toûjours avoir sa vie entre les mains. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le P. Emmanuel Rodriguez passoit

par un Village pour ſe rendre à une des Egliſes de ſa Miſſion: un Officier qui l'apperçut jugea à ſa phiſionomie qu'il eſtoit étranger, & il s'imagina en meſme temps, que ce pouvoit eſtre un Marchand de pierres precieuſes, & que les ſacs portez par ſes Catechiſtes eſtoient remplis de curioſitez de grand prix. Auſſi-toſt il dépeſcha cinq ou ſix de ſes Soldats, avec ordre de courir après l'étranger, & de le tuer auſſi bien que ceux de ſa ſuite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & luy ordonna de le ſuivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à ſa vie & à celle de ſes Catechiſtes: il ſe diſpoſa à la mort par des actes de contrition, & il donna l'abſolution à ſes Catechiſtes ſur les mar-

ques de douleur qu'ils luy donnerent de leurs pechez, car on luy refuſa la permiſſion de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut-là que le Chef de la troupe annonça au Miſſionnaire qu'il falloit mourrir. Le Pere demanda un peu de tems pour ſe recueillir, & il luy fut accordé. Luy & ſes Catechiſtes ſe mirent auſſi-toſt à genoux, preſts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces Barbares, ils furent attendris de ce ſpectacle, & ils ne purent ſe reſoudre d'executer l'ordre qui leur avoit eſté donné : ils ſe contenterent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils viſitoient les Sacs des Catechiſtes, on les entem-

dit qu'ils disoient entre eux : C'eust esté un grand crime d'oster la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une Providence particuliere de la bonté divine, ce Missionnaire échapa à la fureur des Barbares.

A ces dangers j'en dois ajouster un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle, & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit plus de vingt especes differentes ; les moins dangereux ont un venin qui cause la lepre, ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vray qu'on a ici d'excellens remedes contre leur venin, mais ces remedes n'empeschent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne

meurent, ſoit qu'on les applique trop tard ; ſoit que le venin ſoit ſi preſent, que tout remede devient inutile.

Les Miſſionnaires dont les maiſons ſont ſeparées de celles du Village, ſont encore plus expoſez que les Indiens à la morſure des Serpens. J'ay couru une infinité de fois ce riſque, & la main bienfaiſante de Dieu m'en a toûjours preſervé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de Chreſtiens raſſemblez dans mon Egliſe, je paſſay une partie de la nuit à confeſſer les hommes, afin d'employer le lendemain à confeſſer les femmes. J'avois laiſſé ſans réflexion & contre ma couſtume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournay, j'apperçus ſur les ais où je de-

vois me coucher, un de ces gros Serpens tout noirs, & j'en fus ſi effrayé, qu'en voulant me retirer, je me bleſſay la teſte contre la porte de ma cabane qui eſtoit fort baſſe. Quelques Catechiſtes que j'appellay le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumiere dans ma chambre, j'aurois eſté infailliblement mordu de ce Serpent, & je n'aurois ſurvécu à ſa morſure tout au plus qu'une demie heure.

Une autre fois en me couchant j'entendis un grand bruit ſur le toict de ma cabane qui eſtoit couverte de paille. Je m'imaginay que ce bruit eſtoit cauſé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien ſurpris le matin, lorſqu'ouvrant ma feneſtre, j'apperçus un de ces

Serpens dont le venin eſt ſi preſent, qui eſtoit ſuſpendu à mi-corps ſur l'endroit où j'avois repoſé pendant la nuit. Dans une autre occaſion un Catechiſte liſant un livre auprès de moy, un Serpent tomba du toict ſur ſon livre, & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Miſſionnaires conferoient enſemble aſſis ſous des arbres, un Serpent ſe gliſſa dans la Soutane de l'un d'eux, & monta juſqu'à une de ſes manches que nous portons ici fort larges à cauſe des grandes chaleurs, il ſortit enſuite auprès du poignet, & on en donna avis au Miſſionnaire qui n'y faiſoit nulle attention. Il eut aſſez de preſence d'eſprit pour ne pas ſe donner le moindre mouvement. Le Serpent ſe coula

tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples ſemblables, où je n'ay pû eſtre garanti de la morſure de ces animaux que par une protection ſinguliere de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque ſorte du prodige. J'y ay baſti une aſſez belle Egliſe en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statuë de la Vierge que j'ay fait venir de Goa, y eſt repreſentée tenant ſous les pieds le Serpent Infernal. Les Chreſtiens viennent l'y honorer avec beaucoup de pieté. La veille de Noël que l'Egliſe eſtoit remplie de monde, un Serpent ſe gliſſa entre les jambes des Neophytes, & penetra juſqu'à une des deux croiſées où eſtoient les

les femmes separées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains le jetta sur les femmes qui estoient auprès d'elle. La frayeur devint generale. Neanmoins le Serpent se sauva, & gagna la porte de l'Eglise sans avoir mordu personne. Cela parut d'autant plus surprenant, que dans le mesme temps plusieurs Indiens s'estant retirez dans une de ces Salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable Serpent qui s'y estoit glissé. Il est aisé de voir que Dieu protege d'une maniere sensible les Missionnaires : car quoyque ces animaux soient icy très communs, je n'ai pas oüi dire que depuis plus de

cent cinquante ans que les Jesuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait esté mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette Mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coustera pour apprendre la langue, & pour vous assujettir à des coustumes extraordinairement génantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour devorer dans un âge déja avancé, les difficultez qui se trouvent à commencer les élemens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a appriſes en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu & le secours d'une Grammaire composée par nos premiers Missionnaires. Mais ce n'est pas tout

de l'entendre, il faut sçavoir encore la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entiere les jours & une partie des nuits à étudier la langue Indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soy-mesme, s'ils viennent à estre prononcez par les gens du payis. Les nerfs de la langue ne sont plus assez souples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du payis ont cet avantage sur quelques Missionnaires, il arrive souvent que les Missionnaires les surpassent pour l'élegance de la diction.

Je ne vous diray qu'un mot des usages du payis ausquels nous sommes obligez de nous

conformer : mais il y en a qui ſont un vray ſupplice dans les commencemens. Vous avez vû dans le XII. Recueil, qu'on eſt obligé de marcher ſur des ſocques, leſquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois, qui ſe met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chauſſure eſt d'abord inſuportable, & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ay vû pluſieurs Miſſionnaires qui avoient l'entre-deux des doigts écorchez ; & la playe qui devenoit conſiderable, duroit quatre à cinq mois. Pour moy j'ay porté une ſemblable playe ſix mois entiers. C'eſt ce qui faiſoit dire à un de nos Miſſionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle ſoit, luy couſtoit beaucoup moins ; & qu'il apprenoit bien plus

aiſément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? Il vous en couſtera meſme pour apprendre à vous aſſeoir à la maniere des Indiens ? Leur couſtume eſt de s'aſſeoir à terre les jambes croiſées. Cette poſture eſt très génante quand on n'y eſt pas accouſtumé. S'il ne s'agiſſoit que d'y eſtre un quart d'heure ſeulement, ce ſeroit peu de choſe : mais il faut y demeurer des quatre heures de ſuite & quelquefois davantage, ſans qu'il ſoit permis de changer de ſituation. Les Indiens ſeroient ſcandaliſez pour peu qu'on étendiſt la jambe, ou que par quelque mouvement on témoignaſt la geſne où l'on ſe trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, & l'on trouve que.

de toutes les posture celle-là est la plus naturelle.

Enfin la plus triste épreuve de cette Mission est celle des maladies, & de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez vous à vous voir alors dénué de tout secours humain, dans un pauvre cabanne, couché sur deux ou trois ais, environné seulement de trois ou quatre Indiens, à peu près comme estoit S. François Xavier, lorsqu'il mourut dans l'Isle de Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes, mais ils demeurent dans les grandes Villes, d'où ils ne sortent jamais de crainte de perdre leurs pratiques : & d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeller à nostre secours : ces

gens-là enteſtez de leur ſcience, & encore plus de leurs ſuperſtitions, ne donnent point de remedes qu'ils n'y faſſent entrer quelque choſe de ſuperſtitieux. Les Médecins des Villages ſont plus dociles, mais ils ſont ſi ignorans, qu'on riſque plus à les conſulter qu'à ſe paſſer d'eux.

De plus, comme on eſt obligé de s'aſſujettir à la façon de vivre des Indiens lorſqu'on eſt en ſanté, on doit auſſi, lorſqu'on eſt malade, ſe ſervir de leurs remedes. Or le grand remede de la Médecine Indienne, c'eſt l'abſtinence génerale de toutes choſes, meſme de l'eau. Cette diette outrée eſt ſouvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oſeroit témoigner ſa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui

ſeroient ſurpris de voir qu'il a moins d'empire ſur luy-meſme, que la moindre femme parmi eux, qui garde ſept à huit jours de ſuite cette abſtinence rigoureuſe.

Voilà, mon très-cher Pere, à peu près ce que vous aurez à ſouffrir dans la Miſſion de Maduré : & pour reprendre en peu de mots ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apoſtre S. Paul fait le détail dans ſa ſeconde Epiſtre aux Corinthiens.

In itineribus ſæpe. Dangers dans les Voyages. Par tout vous courez riſque d'eſtre arreſté : vous y ſouffrez les incommoditez des ſaiſons ; vous y marchez tantoſt ſur des ſables bruſlans, tantoſt dans les bouës meſlées d'épines qui vous

enſanglantent les pieds. Au temps des pluyes vous eſtes trempé depuis le matin juſqu'au ſoir, & vous ne trouvez pas ſouvent de retraite où paſſer la nuit. Quelquefois la priſon eſt le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le paſſage des rivieres, que vous eſtes obligé de traverſer ſur une perche, ſur des fagots, en embraſſant un vaſe de terre, toûjours expoſé à eſtre ſubmergé & à perir dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du coſté des Voleurs. Il s'en trouve de toute ſorte aux Indes : il y en a qui en font une profeſſion publique, & qui mettent leur gloire à ſurprendre les Voyageurs, à les charger de coups, & ſouvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'eſt proprement au Maduré qu'on trouve ces diverſes Caſtes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loy Chreſtienne qui combat ces uſages, ne manque pas d'y eſtre contredite, & ceux qui la preſchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du coſté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres ſont les ennemis nez du Chriſtianiſme. Ils regardent avec raiſon les Miſſionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du payis. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies ſont employées par les Preſtres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les ſoulever contre les Prédicateurs de l'Evangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long ſejour, parce qu'on y eſt bien plus expoſé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la foy qui y ſont en grand nombre. On n'y va gueres que durant la nuit, encore y eſt-on dans une crainte perpetuelle d'eſtre découvert.

Periculis in ſolitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on eſt ſouvent obligé de le faire pour éviter les perſecutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par tout, on y eſt expoſé à la morſure des Serpens, & d'une infinité d'autres inſectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous cauſer la mort, ou du moins des douleurs très cuiſantes : ſans parler des Tygres & d'autres beſtes feroces, qui ont penetré

ſouvent juſques dans les cabanes des Miſſionnaires.

Periculis in mari. Dangers ſur la Mer. Six ou ſept mille lieuës qu'on fait ſur l'Ocean pour ſe rendre aux Indes, ne laiſſent point douter de ce danger.

Periculis in falſis fratribus. Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traiſtres : S'il y en a eu dans le Sacré College des Apôtres, on peut bien penſer qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catechiſtes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vû d'autres élevez parmi les Miſſionnaires, qui ſe ſont portez aux plus étranges extremitez : Temoin celuy qui dans l'obſcurité de la nuit briſoit les Idoles, les traiſnoit par les

ruës, & après les avoir jettées dans l'Etang le plus proche, alloit le lendemain accuſer les Miſſionnaires & les Chreſtiens d'avoir cauſé ce deſordre.

In labore & ærumnâ. Les travaux ſont continuels, & il n'y a point de jour qui ne porte avec ſoy quelque peine particuliere.

In vigiliis multis. Dans les veilles. Combien de fois faut-il paſſer la plus grande partie de la nuit à confeſſer les Neophytes, ou à aller porter les Sacremens aux malades?

In fame & ſiti, in jejuniis multis. Vous ſçavez quelle eſt la vie d'un Miſſionnaire de Maduré: un peu de ris, quelques herbes inſipides, de l'eau ſouvent bourbeuſe; & avec des mets ſi peu ſolides un jeuſne preſque continuel.

In frigore & nuditate. On ne ſent point à la verité du froid aux Indes comme en Europe : mais en récompenſe les chaleurs y ſont inſuportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits ſont très froides, & il tombe alors une eſpece de roſée fort dangereuſe, & qui cauſe de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinſecus ſunt, inſtantia & ſollicitudo omnium Eccleſiarum. Outre cela, dit S. Paul, la peine qu'il y a à cultiver les Egliſes, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Neophytes. L'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les noſtres : nous ſouffrons avec eux : nous ſommes affligez, perſecutez avec eux. Enfin nous les regardons comme nos Enfans que

nous avons engendrez en J. C. & il ſeroit bien difficile de ne pas entrer dans les ſentimens que la charité Chreſtienne & le zéle de leur ſalut peuvent nous inſpirer.

Mais, il faut l'avoüer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroiſſent, s'évanoüiſſent, lorſqu'on éprouve la conſolation qu'il y a d'arracher au Démon une infinité d'ames rachetées du ſang de J. C. Rien n'égale la joye interieure qu'on reſſent alors. Un Avare ne compte pour rien la peine qu'il a à foüir la terre, lorſqu'il eſt ſeur d'y trouver un riche treſor : nos travaux qui ſont ſuivis d'un grand nombre de converſions, nous couſtent encore moins. La peine eſt douce, quand on cultive une terre qui fait eſperer une abondante moiſſon, & c'eſt ce qui ſou-

tient un Miſſionnaire dans ſes fatigues : il ne fait pas meſme attention à ce qu'il ſouffre, quand il voit d'un coſté les heureuſes diſpoſitions des Gentils pour le Chriſtianiſme ; & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui ſe ſont une fois convertis.

Il y a de deux ſortes d'Indiens idolâtres : les uns enteſtez à l'excès de leurs ſuperſtitions ; & d'autres qui ſont aſſez indifferens à l'égard des fauſſes Divinitez qu'ils adorent. La converſion de ceux-ci eſt ſans doute plus facile, & ils ne ſont retenus d'ordinaire que par le reſpect humain. Cependant une longue experience nous apprend que les plus fervens Chreſtiens, ſont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles: quand ils ont une fois conçu quel eſt

le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une ſainte indignation contre eux-meſmes ; & cherchant à réparer le ſcandale de leurs deſordres paſſez, ils ſont à l'épreuve du reſpect humain & des perſecutions qu'ils ont à eſſuyer.

Il y a beaucoup de Caſtes où les Indiens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, eſt d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la verité de la Religion, & qu'ils l'ont embraſſée, ils deviennent de parfaits Chreſtiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens* ; preſque tous les Indiens de cette Caſte ſe ſont convertis à la foy, & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Géneralement parlant les Indiens, à la réſerve des *Parias*, abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puiſſe enyvrer : ils s'expriment meſme contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zêlez Prédicateurs : & c'eſt en partie ce qui leur inſpire un ſi grand mépris des Européans. Nos Indiens eſtant donc exempts d'un vice ſi groſſier, ſont à couvert de bien des deſordres qui en ſont la ſuite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils joüent rarement, & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent ſur jeu. Ils n'ont qu'une eſpece de Damiers, où ils taſchent de montrer leur habileté, & c'eſt-là uniquement ce qui les pique, & ce qui

leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il eſt rare qu'ils en viennent juſqu'à ſe battre. Cependant, je crois que cette modération eſt pluſtoſt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur diſpoſition à la vertu : j'en juge ainſi, parce que quand ils ſont en colere, les paroles les plus infames & les plus injurieuſes ne leur coûtent rien ; à les voir ſe quereller les uns les autres, on diroit qu'ils ſont ſur le point de s'égorger : neanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils ſont naturellement charitables, & aiment à aſſiſter les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'eſt qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils ſont plus liberaux qu'on ne l'eſt en Eu-

rope. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumoſne, il peut compter que rien ne luy manquera. S'il arrive qu'ils amaſſent du bien, ils le dépenſent à l'avantage du public, à faire creuſer des Etangs ſur les chemins, à y baſtir des ſalles, & à y planter des rangées d'Arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ay remarqué dans un autre endroit, que les loix particulieres des Caſtes, ſont un des plus grands obſtacles à la propagation de la foy. Cependant il eſt vray de dire, que quand la foy a fait des progrès dans une Caſte, & que pluſieurs y font profeſſion du Chriſtianiſme, la converſion des autres de la meſme Caſte devient très-aiſée. La Caſte des *Parias*, par exemple, & celle des *Amballa-*

gárens, seront un jour toutes Chrestiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces Castes ont déja embrassé la foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Madurée, c'est que les terres du Royaume appartiennent à differens Princes, qui sont d'ordinaire opposez les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un azile. De-là vient qu'il ne peut y avoir de persecutions générales, & que les Missionnaires sont toujours en estat de consoler & de conduire leurs Neophytes persecutez. Ceux-cy trouvent des Eglises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & ils peuvent y aller en seureté.

Enfin, la polygamie qui est

ailleurs un ſi grand obſtacle à la converſion des Idolâtres, ne ſe trouve que rarement chez nos Indiens : il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent pluſieurs femmes ; le grand nombre eſt de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles ſont les favorables diſpoſitions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Miſſionnaire retire de ſes travaux.

Un des plus grands, c'eſt la multitude des Enfans qu'on regenére dans les eaux du Bapteſme. Il n'y a gueres d'années qu'un Miſſionnaire ne baptiſe ou par luy-meſme ou par le moyen des Catechiſtes, trois à quatre mille enfans de Chreſtiens : de ce nombre il y en a bien la moitié qui meurent avant l'uſage de raiſon : ainſi ce ſont au-

tant de Saints qu'on eſt ſeur d'avoir placez dans le Ciel. Quand il n'y auroit que ce ſeul bien à faire, un Miſſionnaire ne ſeroit-il pas dédommagé de ſes peines & de ſes travaux ?

Pour ce qui eſt des enfans des Gentils, on en baptiſe un très-grand nombre de ceux qu'on voit eſtre ſur le point de mourir. Les Chreſtiens ſont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde meridionale, & il n'y en a pas un qui ne ſoit inſtruit de la maniere dont on doit conferer le ſaint Bapteſme. On leur en fait repeter la formule trois fois chaque jour dans les Egliſes où reſident les Miſſionnaires, & deux fois dans les autres Egliſes dont le Miſſionnaire eſt abſent, & où un Catechiſte a ſoin d'aſſembler les Neophytes.

Les Femmes Chreſtiennes ſur-tout ont plus d'occaſions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il ſoit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles auſſi qui puiſſent baptiſer les enfans qui meurent peu après leur naiſſance. Je connois une bonne Chreſtienne qui ſe diſtingue dans ces fonctions de zele: elle s'eſt renduë habile dans la connoiſſance des remedes qui ſont propres aux enfans malades: ſa reputation eſt ſi bien eſtablie, qu'on luy porte preſque tous ceux de la Ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de ſa maiſon: elle ne manque pas de baptiſer ceux qu'elle

qu'elle ſçait devoir bien-toſt mourir; & la connoiſſance qu'elle a du pouls & des ſymptomes d'une mort prochaine eſt ſi ſeure, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptiſez, il n'y en a que deux qui ayent échapé à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils qui embraſſent la loy Chreſtienne, le nombre en eſt très-conſiderable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptiſe cinq mille, quelquefois davantage; mais il eſt rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté juſqu'à ſix mille dans le ſeul Royaume de *Maraua*. Il n'en eſt pas tout-à-fait de meſme dans la Miſſion de Carnate qui eſt encore naiſſante. Mais à juger de ſes commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la

benediction de Dieu, les converſions y ſeront un jour plus nombreuſes, qu'elles ne le ſont maintenant dans la Miſſion de Maduré.

Ce qui conſole encore un Miſſionnaire & ce qui le ſoutient dans ſes travaux, eſt la vie innocente que menent ces nouveaux fideles, & l'horreur extrême qu'ils ont du peché. La pluſpart n'ont que des fautes legeres à apporter au tribunal de la Penitence, & on entend quelquefois un grand nombre de Confeſſions de ſuite, ſans ſçavoir ſurquoi appuyer l'Abſolution. Un Miſſionnaire ne peut s'empêcher de verſer des larmes de joye, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Neophytes, & la docilité avec laquelle ils ſe rendent attentifs à ſes inſ-

tructions. Ils ſont fortement perſuadez, que la vie Chreſtienne doit eſtre ſainte ; & un Chreſtien qui ſe livre au peché leur paroiſt un monſtre. Je vous rapporteray ſur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ay raconté.

Un Indien extremement attaché au culte des faux Dieux, comprit enfin qu'il eſtoit dans l'erreur ; & s'eſtant fait inſtruire des Myſteres de noſtre ſainte Religion, il demanda avec inſtance le Bapteſme, nonobſtant les liens qui le retenoient dans l'infidelité. Sa converſion fut ſi parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après ſon Bapteſme, je le fis venir pour le diſpoſer à faire ſa premiere Confeſſion. Il parut étrangement ſurpris lorſque je

luy expliquay la maniere dont » il devoit ſe confeſſer. Quand » dans les inſtructions que j'ay re- » çûës, me dit-il, on m'a parlé » de la Confeſſion de mes pechez, » j'ay compris qu'il s'agiſſoit de » ceux que j'avois commis avant » le Bapteſme, afin d'en conce- » voir plus d'horreur : mais vous » me dites maintenant, qu'il faut » déclarer encore ceux qu'on a » commis après le Bapteſme ! Hé » quoy, mon Pere, eſt-il donc poſ- » ſible qu'un homme regeneré » dans ces eaux ſalutaires, ſoit ca- » pables de violer la loy de Dieu ? » Eſt-il poſſible qu'après avoir re- » çû une ſi grande grace, il ſoit » aſſez malheureux que de la per- » dre, & aſſez ingrat pour of- » fenſer celuy de qui il l'a re- » çûë ?

Voilà qu'elle eſt la noble idée que nos Neophytes ſe forment

de la Religion Chreſtienne. Rien, ce me ſemble, n'eſt plus capable de confondre tant de Chreſtiens d'Europe, qui ayant ſuccé avec le lait les maximes de la Loy de Dieu, l'obſervent néanmoins ſi mal; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-eſtre comme des barbares, n'ont pas pluſtoſt eſté éclairez des lumieres de l'Evangile, qu'ils en ſont de fideles obſervateurs, & conſervent juſqu'à la mort cette précieuſe innocence qu'ils ont reçûë au Bapteſme.

La fidelité de ces nouveaux Chreſtiens à pratiquer dans leurs Bourgades les exercices de pieté qui ſe pratiquent dans les principales Egliſes de la Miſſion, ne contribuë pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entreray point dans le détail

de ces exercices, qui ſe font chaque jour dans le lieu où reſide le Miſſionnaire. Outre que ce détail ſeroit trop long; les differens Recüeils de nos Lettres vous en inſtruiſent ſuffiſamment.

Je me contenteray de vous dire, que ces exercices de pieté redoublent les Dimanches & les Feſtes; la pluſpart des Neophytes paſſent preſque toute la journée en Prieres dans l'Egliſe. Outre la Predication du Miſſionnaire qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore avec une docilité ſurprenante, aux queſtions que les Catechiſtes leur font ſur les principaux articles de la Foi. Ces Articles ſont renfermez dans un Catechiſme que tous doivent ſçavoir par cœur, & c'eſt pour leur en rafraiſchir la memoire,

qu'on leur fait repeter ſi ſouvent. Au ſortir de l'Egliſe ceux qui ſont en procez choiſiſſent quatre ou cinq des principaux Chreſtiens & un des Catechiſtes pour juger leurs differens, & ils s'en tiennent à ce qui a eſté prononcé.

Le concours des Chreſtiens eſt grand ces jours là : pluſieurs viennent de fort loin pour aſſiſter à la celebration de nos ſaints Myſteres. J'ay vû un vieillard âgé de plus de ſoixante ans qui n'y manquoit jamais. Il n'eſtoit arreſté ny par les plus ardentes chaleurs, ny par les pluyes exceſſives, quoyque ſa Bourgade fuſt éloignée d'environ cinq lieuës de l'Egliſe.

Dans les autres Egliſes où le Miſſionnaire ne peut pas ſe trouver, on y fait les meſmes Prieres & les meſmes inſtruc-

tions. C'eſt un Catechiſte, ou à ſon défaut le plus ancien des Neophytes. qui preſide à ces ſortes d'aſſemblées: & lorſque le Miſſionnaire parcourt ces Egliſes, il a la conſolation de voir que ſon abſence n'a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'eſt principalement lorſque nous celebrons nos Feſtes ſolemnelles, que la pieté de ces fervens Neophytes éclate davantage: quelque éloignez qu'ils ſoient de l'Egliſe où ſe trouve le Miſſionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maiſons à leurs voiſins, & ſe mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué: ils ne ſe retirent jamais qu'ils ne ſoient au bout des petites proviſions qu'ils ont apportées: & il y en a qui y demeurent huit jours entiers, &

quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la liberalité des riches une reſſource à leurs beſoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les Bapteſmes qui ſe font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un ſolemnel. Je baptiſois d'ordinaire à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catechumenes. Dans le Marava le nombre a monté juſqu'à cinq cens & quelquefois davantage : j'y paſſois toute une journée, & une bonne partie de la nuit, pendant laquelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bien-toſt dans ces heureux momens, les fatigues attachées à nos fonctions, & qu'on reſſent de plaiſir quond on ſe voit obli-

gé de ſe faire ſouſtenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres ceremonies ! Qu'il eſt doux encore une fois, mon cher Pere, de ſuccomber ſous ce travail, & de ſe retirer chargé de tant de dépoüilles qu'on vient d'arracher à l'Enfer ! Quand je n'aurois paſſé qu'une de ces Feſtes dans la Miſſion, je me croirois trop bien récompenſé des peines que j'y ay ſouffertes.

Nous ne ſommes pas moins dédommagez de nos travaux, lorſque nous ſommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Neophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganiſme, & qu'on leur a expliqué les veritez Chreſtiennes, ils ſe laiſſent aiſément perſuader, & ils deviennent inébranlables dans

la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des doutes ; & quand les Confeſſeurs les interogent ſur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'eſt trouvé de ces bons Neophytes qui ſe ſcandaliſoient étrangement, qu'on leur demandaſt s'ils avoient douté de quelque article de foy ; jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chreſtienne, ne pouvoit pas former le moindre doute ſur les veritez qu'elle propoſe. S'il arrive dans les temps de perſecution que quelques-uns d'eux paroiſſent chanceller dans la foi, c'eſt l'unique effet de la crainte qu'ils ont des ſupplices, & leur infidelité n'eſt qu'exterieure, quoyqu'elle n'en ſoit pas moins criminelle.

C'eſt à cette foi vive que j'attribuë une eſpece de miracle

toûjours ſubſiſtant, dans la facilité avec laquelle les Chreſtiens chaſſent les Demons. Une infinité d'Idolâtres ſont tourmentez du malin eſprit, & ils n'en ſont délivrez que quand ils ont imploré l'aſſiſtance des Chreſtiens. C'eſt ce qu'on éprouve ſans ceſſe dans le Royaume de *Marava* : on voit preſque toûjours à *Aour* quelques Catechumenes, qui ne ſont portez à ſe faire inſtruire des myſteres de la Foy, que dans l'eſperance de ſe ſouſtraire au pouvoir des Demons qui les tourmentent. Sur quoy je feray icy quelques reflexions qui prouvent évidemment que rien n'eſt plus réel que cet Empire du Demon ſur les Idolâtres.

On ne peut pas ſoupçonner les Indiens d'uſer en cela de ſupercherie, comme il arrive

quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obſedez. Les Europeans qui ont recours à ce ſtratagême, y ſont portez par quelque intereſt ſecret, ou par quelque motif humain. Icy les Gentils n'ont rien à gagner, ils ont au contraire tout à perdre. Il faut que leurs maux ſoient bien preſſans, pour en venir chercher le remede à l'Egliſe: ils ſe rendent dès-lors infiniment odieux & mépriſables à leurs amis & à leurs parens, ils s'expoſent à eſtre chaſſez de leurs Caſtes, à eſtre privez de leurs biens, & à eſtre cruellement perſecutez par les Intendans des Provinces. Dira-t on que le ſeul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au Demon? Mais peut-on croire que ce ſoit par la for-

ce de l'imagination, que les uns ſe voyent tranſportez en un inſtant d'un lieu dans un autre, de leur Village dans un bois fort éloigné ou dans des ſentiers inconnus ; que d'autres ſe couchent le ſoir pleins de ſanté, & ſe levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçûs, & qui leur ont fait pouſſer des cris affreux pendant la nuit ? Qu'imaginera-t-on encore ? que des choſes ſi extraordinaires ſont l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnuë en Europe : mais ne ſeroit-il pas plus ſurprenant de ſe voir gueri de ces ſortes de maladies en ſe mettant ſimplement au rang des Catechumenes, que d'eſtre délivré du Demon ? Il n'eſt donc pas poſſible de nier que le Demon n'ait un véritable pouvoir

ſur les Gentils, & que ce pouvoir ceſſe auſſi toſt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie, & pour embraſſer le Chriſtianiſme.

J'ay vû des Miſſionnaires arriver aux Indes fort prevenus contre ces obſeſſions ; mais ce qu'ils ont vû de leurs propres yeux les en a bien-toſt convaincus, & ils eſtoient les premiers à en faire obſerver toutes les circonſtances. Le venerable Pere de Britto qui a eu le bonheur de verſer ſon ſang pour la Foi, & qui certainement n'avoit pas l'eſprit foible, m'a dit ſouvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, c'eſt de lui avoir fait comme toucher au doigt la verité de la Religion Chreſtienne dans pluſieurs occaſions, où les Demons avoient eſté chaſſez du corps des

Indiens, au moment qu'ils demandoient le Baptéſme. C'eſt auſſi ce qui fait dire aux Miſſionnaires, que le Demon eſt le meilleur Catechiſte de la Miſſion, parce qu'il force pour ainſi dire, pluſieurs Idolâtres de ſe convertir, forcé luy-meſme par la Toute-puiſſance de celui à qui tout eſt ſoûmis.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'il ne ſe paſſe point d'années dans la Miſſion de Maduré, qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentez cruellement par le Demon, n'en ſoient délivrez en écoutant les Inſtructions qui les diſpoſent au Bapteſme. Le Demon ſe retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la Paſſion de Noſtre-Seigneur. Parmi pluſieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un ſeul qui a eſté

cauſe de la converſion de pluſieurs *Rettis.* La Femme d'un chef de Peuplade eſtant fort tourmentée du Demon, fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux, où l'on eſperoit qu'elle trouverroit du ſoulagement. Comme elle n'en eſtoit que plus cruellement tourmentée, on la tranſporta chez un *Gouron** célebre parmi les Gentils. Lorſque le *Gouron* eſtoit dans le fort de ſon prétendu exorciſme, elle s'approcha de luy inſenſiblement, & ayant bien pris ſon temps, elle lui déchargea un ſoufflet, qui le couvrit de confuſion, & dont il reſſentit la douleur pendant pluſieurs jours. Le *Gouron* en demeura là, & fit au pluſtoſt retirer cette femme. Les Idolâtres ne ſçachant plus à qui avoir recours,

* Pere ſpirituel.

prirent la resolution de la mener au *Gouron* des Chrestiens. Ils la transporterent donc à *Couttour*. A peine fut-elle presentée au Missionnaire, que le Demon la tourmenta violemment : mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Nostre-Seigneur, les douleurs cesserent à l'instant ; enfin elle fut parfaitement guerie, avant mesme qu'on eust achevé de l'instruire des autres mysteres.

Souvent le Demon apparoist aux Catechumenes sous une forme hideuse, & leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorez dans le payis. J'ay baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisoit à l'Eglise, dans un autre, où il vit le Demon tenant en

main un nerf de bœuf, qui menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la reſolution où il eſtoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le ſigne de la Croix, par exemple, l'Eaubenîte, le Chapellet, les Médailles de la ſainte Vierge & des Saints, ont la vertu de chaſſer entierement le Demon, ou du moins de ſoulager beaucoup ceux qui en ſont tourmentez. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le Demon s'eſtoit ſaiſi, eſtoit preſque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la Bourgade, & qui les obligeoient de ſe renfermer dans leurs maiſons ſans oſer en ſortir. Les Gentils de cette

Bourgade me députerent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au ſecours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catechiſme, ne fut pas pluſtoſt informé du ſujet de cette députation, que ſur l'heure il courut à la Bourgade éloignée de trois lieuës de mon Egliſe. Il entre dans la maiſon de ce furieux, il lui met ſon Chapelet au col, & le tire au milieu de la ruë comme il auroit tiré le plus paiſible agneau. Il le mena le ſoir meſme à mon Egliſe, au grand étonnement des Gentils qui le ſuivoient de loin.

Quelquefois le Demon eſt forcé de rendre témoignage à la verité de noſtre ſainte Religion. Ce qui eſt arrivé au Pere Bernard de Sà merite de vous eſtre rapporté. Je n'ajoûte rien

à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chreſtienté d'*Ariapatti*, qui eſt de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le Demon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en préſence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ſes réponſes ſurprirent fort les aſſiſtans. Il lui demanda d'abord où eſtoient les Dieux qu'adoroient les Indiens : la réponſe fut qu'ils eſtoient dans les Enfers, où ils ſouffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, pourſuivit le Pere, ceux qui adorent ces fauſſes Divinitez ? Ils vont aux Enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorez. Enfin le Pere luy demanda quelle eſtoit la veritable Religion ; & le Demon répondit par la bou-

che de l'obſedé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui eſtoit enſeignée par le Miſſionnaire, & que c'eſtoit la ſeule qui conduiſoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puiſſance que les Chreſtiens ont ſur le Demon, ne ſoit en partie la récompenſe de leur Foy. Ils croyent avec ſimplicité, & Dieu ne manque pas de ſe communiquer aux ſimples, tandis qu'il rejette ces eſprits ſuperbes qui voudroient ſoûmettre la Foy à leur foible raiſon.

De cette Foy humble & ſoûmiſe naiſt dans le cœur des Neophytes une entiere confiance en Dieu. C'eſt ſur tout dans leurs maladies & au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette eſperance vive qu'ils ont en la miſericorde du Seigneur. Je puis le dire ici

avec toute la ſincerité poſſible: de cette multitude prodigieuſe d'Indiens que j'ai confeſſez à la mort, je n'en ay pas trouvé un ſeul, qui ne l'acceptaſt volontiers dans l'eſperance d'aller au Ciel. On n'eſt pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir: ils regardent la mort comme la fin de leur exil, & le commencement d'une vie bienheureuſe. Leur conformité à la volonté de Dieu eſt égale dans les autres afflictions qui leur ſurviennent: ils ſe diſent continuellement les uns aux autres: nous ſouffrons dans cette vie, mais ces ſouffrances paſſageres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont auſſi cette maxime du S. homme Job profondement gravée dans l'ame: Dieu nous l'a-

voit donné, Dieu nous la oſté; ſon ſaint Nom ſoit beni.

A quoy les Indiens ſont le plus ſenſibles, c'eſt à la perte de leurs Enfans. Ils les cheriſſent avec une tendreſſe qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais aſſez, & s'il leur en meurt quelqu'un, ils ſont inconſolables. Mais l'eſperance qu'ont les Chreſtiens de les voir dans le Ciel, calme entierement leur douleur : c'eſt ce que diſoit un jour une bonne Neophyte, qu'on conſoloit de la perte qu'elle venoit de faire de ſon » fils : Que les Idolâtres, diſoit-» elle, pleurent leurs enfans, ils » ont raiſon ; ils ne peuvent les » voir que malheureux dans l'au-» tre monde : mais pour moy j'eſ-» pere voir le mien dans le ſein » de la gloire, où il ſera éternel-» lement heureux. Aurois-je rai-

ſon

ſon de m'attriſter de ſon bonheur?

J'aurois pluſieurs exemples ſemblables à vous rapporter; mais je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites. Un ſeul vous fera juger des autres. Dans un temps de ſechereſſe qui menaçoit le payis d'une diſette generale, un bon Chreſtien vint ſe confeſſer, & au ſortir du Tribunal, il me tint ce diſcours: Toutle monde, mon Pere, craint « la famine cette année: je n'ay « pour tout bien que cinq fanons, « me voila hors d'eſtat de faire « ſubſiſter ma famille: mais je me « repoſe entierement ſur les ſoins « paternels de mon Dieu: il a « promis qu'il n'abandonneroit « jamais ceux qui mettent en luy « leur confiance. Je vous ay oüi « dire dans un entretien que Dieu « multiplioit au centuple ce qui «

» on donnoit aux pauvres pour » l'amour de luy : je vous appor- » te mon bien, distribuez-le aux » pauvres, afin que Dieu prenne » soin de mes Enfans : & mettant à mes pieds ces cinq sanons, il alla se cacher dans la foule, sans que j'aye jamais pu le démesler. Je ne sçay si cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos Neophytes. Quand on leur a fait une fois connoistre les perfections de cet Estre Souverain, ils entrent comme naturellement dans deux sentimens, le premier d'indignation contre eux-mesmes d'avoir donné de l'encens au Démon, ou à des hommes que leurs vies rendent abominables ; & l'autre d'amour

envers un Dieu ſi parfait & ſi bienfaiſant. J'ay vu un de ces nouveaux Chreſtiens, qui ne pouvant ſe conſoler de ce qu'eſtant payen il avoit porté une Idole infame ſur ſa poitrine, prit en ſecret un raſoir, & ſe déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne luy reſtaſt aucune partie de ſon corps qui euſt touché l'Idole. J'en ay vû pluſieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit moderer. » Hé « quoy mon Pere, me repon- « doient-ils, un homme qui a « adoré les Idoles, peut-il en « trop faire pour réparer le mal- « heur qu'il a eu d'aimer ſi tard « un Dieu qui l'a tant aimé. « Ceux qui ſont nez de parens Chreſtiens & qui ont eſté baptiſez dès leur enfance, ont toûjours preſente à l'eſprit la

grace ſinguliere que Dieu leur a fait de les diſtinguer du commun de leurs Concitoyens, en ne permettant pas qu'ils ayent eſté livrez aux folles ſuperſtitions du Paganiſme.

De là vient cette tendre pieté avec laquelle ils celebrent les myſteres de la Vie de N. S. Ils ſont ſur tout extrémement attendris, quand ils entendent le recit de ſes Souffrances & de ſa Mort. L'Egliſe retentit alors de ſanglots & de ſoupirs. Ils ne manquent pas tous les ſoirs après l'examen de conſcience de reciter une Oraiſon affectueuſe qui comprend un abregé de la Paſſion, & ils ne la recitent gueres ſans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu eſt veritablement dans un cœur,

il produit néceſſairement l'amour du prochain. Auſſi n'y a-t'il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Neophytes, nonobſtant les uſages du payis qui ſont très contraires à cette union. Car chacun eſt obligé ſous des peines très grieves de ſuivre les loix particulieres de ſa Caſte, & une de ces loix eſt d'interdire à ceux qui ſont d'une Caſte ſuperieure, toute communication avec ceux des Caſtes inferieures. Cependant la Religion à ſçu reformer ces ſortes de loix, les Chreſtiens y ont peu d'égard, ils ſe regardent tous comme enfans d'un meſme pere, & deſtinez à poſſeder le meſme heritage, & dans toutes les occaſions ils ſe donnent les marques du plus tendre attachement. Leur couſ-

tume eſt, quand ils ſe rencontrent, de ſe ſaluer les uns les autres en ſe diſant ces paroles : *Louange ſoit à Dieu :* c'eſt la marque à laquelle ils ſe reconnoiſſent. Quand un Chreſtien fait quelque voyage, & qu'il paſſe dans une Bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux ſe diſputent le plaiſir de le loger & de le regaler : il peut entrer dans chaque maiſon comme dans la ſienne propre. Un Neophyte m'a raconté qu'eſtant environ à 40. lieuës de *Trichirapali*, il tomba malade dans un Village où il ne connoiſſoit perſonne. Il ſçeut qu'il y avoit une famille Chreſtienne ; il luy fit ſçavoir l'eſtat où il eſtoit. Auſſi-toſt ces bons Chreſtiens vinrent le chercher, ils le tranſporterent dans leur maiſon, ils le traiterent avec

des assiduitez & des soins, qu'il n'auroit pas trouvé dans sa propre famille. Quand il fut gueri, ils luy donnerent de quoy continuer son voyage, & ils l'accompagnerent assez loin hors de leur Bourgade. J'ay vu de pauvres veuves, qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui neanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrestiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs Concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zele admirable pour la conversion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur couste. Dans le tems d'une disette generale qui dura deux années entieres, nos Chrestiens al-

loient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens preſts à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris, & ils accompagnoient leurs aumoſnes de tant de témoignages de tendreſſe, qu'ils en gagnerent beaucoup à J. C. Une veuve baptiſa elle ſeule 25. adultes, & près de trois cens petits enfans.

C'eſt ce meſme zele qui les porte à s'aſſiſter mutuellement dans leurs maladies, & à ſe diſpoſer les uns les autres à une ſainte mort. Ils ſe font un plaiſir d'enſeigner le Catechiſme & les prieres aux Gentils qui veulent embraſſer la foy, à procurer des aumoſnes aux Chreſtiens, qui eſtant éloignez de l'Egliſe, n'ont pas dequoy fournir aux frais du voyage. Si quelque Neophyte vient à

mourir qui n'ait pas de parens Chreſtiens, ils prennent la place des parens, & aſſiſtent en grand nombre à ſes funerailles. Enfin l'amour que ſe portent nos Neophytes, excite l'admiration meſme des Gentils, qui diſent en parlant d'eux, ce que les Idolâtres diſoient autrefois des premiers fideles : Voyez comme « ils s'entraiment les uns les autres, ils ne ſont tous qu'un « cœur & qu'une ame. «

On ne peut pas avoir de veritable amour pour J. C. qu'on n'en ait pour ſa ſainte Mere. C'eſt pourquoy les Miſſionnaires ont ſoin d'inſpirer aux Neophytes une tendre devotion pour la Sainte Vierge. Cette devotion eſt fortement établie dans ces contrées nouvellement Chreſtiennes. Il n'y a point de Neophyte qui ne ſe faſſe une

loy de reciter tous les jours le Chapelet en ſon honneur ; & quoy qu'on leur ait dit ſouvent qu'il n'y a point de peché à y manquer, ſur tout quand on en eſt détourné par quelque occupation preſſante, ſi quelqu'un d'eux y manque une ſeule fois, il s'en accuſe au Tribunal de la Penitence. Quoyque les chaleurs inſuportables des Indes rendent le jeuſne très penible, la pluſpart jeuſnent les Samedis & la veille de ſes Feſtes, & alors ils ne mangent ny poiſſons, ny œufs, & ils ſe contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne ſont pas pour eux une raiſon de s'en diſpenſer. J'ay aſſiſté à la mort une femme âgée de 90. ans qui depuis ſon bapteſme qu'elle avoit reçu à l'âge de 20. ans, n'avoit jamais manqué de jeuſner ces jours là,

nonobstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations penibles. Ses Festes se celebrent avec beaucoup de pompe, & il y a un grand concours de peuple sur tout à *Aour*, où l'Eglise qui est la plus belle de la Mission luy est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brusle nuit & jour en son honneur. Ces bons Neophytes viennent des extremitez de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent recompensé leur foy par des guérisons miraculeuses, & par d'autres évenemens qui ne pouvoient estre que l'effet d'une protection singuliere de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persecution qui pouvoit avoir des

ſuites très funeſtes à la Religion. Un Catechiſte fut deputé vers le Prince pour implorer ſa protection. La negociation eſtoit delicate & dangereuſe. Avant que de partir, il s'adreſſa à la trés Sainte Vierge, & la conjura d'aſſiſter cette Chreſtienté perſecutée, & de flechir le cœur du Prince vers lequel il eſtoit envoyé. Il crut entendre une voix interieure qui luy promettoit un ſuccès favorable. Il part avec confiance, il arrive à la porte du Palais & demande audience. Comme le Prince ſommeilloit, on luy dit d'attendre l'heure de ſon réveil. Le Catechiſte ſe mit de nouveau en priere, & demanda avec inſtance à la Sainte Vierge qu'elle daignaſt conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart

d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandaſt audience. Le Catechiſte ſe preſenta, & fut introduit ſur le champ. « Le Prince s'approchant d'un air guay : Bon courage, luy dit-il, ce que vous demandez s'executera. « Une grande Reine vient de « m'apparoiſtre en ſonge, & « m'a ordonné de vous eſtre favorable. « Le Catechiſte propoſa l'affaire dont il eſtoit chargé, il obtint auſſi-toſt ce qu'il voulut, & la paix fut renduë aux Chreſtiens.

Nos Neophytes ont pareillement une devotion tendre & affectueuſe envers les Saints, dont ils implorent l'interceſſion dans leurs beſoins. Ceux qu'ils invoquent le plus ſouvent, ſont leur Ange-Gardien,

leur Patron, S. Joseph, S. Jean-Baptiste, S. Michel protecteur de nostre Mission, S. Pierre & S. Paul, S. Thomas l'Apostre de ces contrées-là, S. Ignace & S. François Xavier. C'est sur tout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulierement à leur Ange-Gardien. Avant que de me mettre en chemin, me disoit un fervent Neophyte, j'y mets mon Ange-Gardien, & je le suis en esprit, comme le jeune Tobie suivoit l'Ange Raphael. Il n'y a gueres d'années, que ces bons Chrestiens ne ressentent les effets d'une protection particuliere des Saints, ausquels ils sont le plus dévoüez, sur tout de S. François Xavier, qui dans le Ciel n'a pas oublié les peuples qui ont esté les pre-

miers objets de son zele. Je finiray cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *Parias* Chrestien d'avoir tué une vache, & cela, disoit on, à dessein d'insulter les Gentils, qui respectent ces sortes d'animaux : son procez fut bien tost fait, & il fut condamné à mort. Les Soldats l'attacherent avec des cordes à un arbre les mains liées derriere le dos. Cependant l'execution fut differée au lendemain, parce qu'il estoit fort tard. Les Soldats passerent la nuit auprès de leur prisonnier, & s'endormirent. Ce bon Neophyte passa ce temps-là en priere, & se souvenant que son Patron S. François Xavier avoit esté gueri miraculeusement des

playes, que luy avoit faites les cordes dont il s'eſtoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes eſtoient tombées d'elles-meſmes, il invoqua l'Apoſtre des Indes, & il le pria de luy obtenir la meſme grace. Sa priere fut exaucée : les cordes ſe briſerent avec un tel bruit que les Soldats ſe réveillerent. Le Neophyte pria de nouveau ſon S. Patron de rendormir ſes Gardes ; ce qui arriva au meſme inſtant. Alors profitant de l'occaſion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Miſſionnaire auquel il raconta ce qui venoit de ſe paſſer, en luy montrant les marques des cordes encore empreintes ſur ſa chair.

Le ſecond trait n'eſt pas moins ſurprenant. Une femme Idolâtre du Royaume de *Tan-*

jaor, s'estant convertie avec sa famille, eut une devotion particuliere à S. François Xavier. Elle avoit un Enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiser elle voulut qu'il portast le nom du S. Apostre, dans l'esperance qu'il luy conserveroit la vie, & le maintiendroit dans l'innocence. Un an après son bapteſme cet Enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres Enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux & les tua tous trois. On vint aussi tost en donner avis à leurs parens, & les meres desolées coururent chercher leurs Enfans. Il y en avoit deux qui estoient Idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs Enfans. Celle

dont je parle qui eſtoit Chreſtienne, prit le corps de ſon petit Xavier qui eſtoit ſans mouvement & ſans vie, & elle le porta à l'Egliſe. Là s'adreſſant » au S. Apoſtre. » Grand Saint, » luy dit elle, n'eſtes-vous pas » le Protecteur de ma famille? » N'avois-je pas aſſuré cent fois » mes parens que je n'avois rien » à craindre après avoir mis ma » confiance en vous? Cependant je n'ay plus de fils. N'y » aura-t-il donc point de difference, entre ces meres Idolâtres qui ne connoiſſent pas » le vray Dieu, & moy qui fais » profeſſion de le ſervir, & de » vous eſtre particulierement » dévouée? Conſolez une mere » accablée de douleur. Vous avez reſſuſcité tant de morts, » ne pouvez-vous pas encore » reſſuſciter mon fils? Rendez-

moy ce cher Enfant que vous « m'avez donné. » Elle parloit encore, lorſque les Femmes Chreſtiennes qui eſtoient preſentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier : un moment après l'Enfant ouvrit les yeux, & ſa Mere l'embraſſant le trouva plein de vie.

Je croy, mon cher Pere, que vous ne deſirez plus rien de moy, & que vous avez maintenant une connoiſſance exacte de ce qui ſe paſſe dans cette Miſſion. Je prie le Seigneur qu'il vous faſſe la grace d'y exercer bien-toſt ce zele dont vous me paroiſſez rempli. Je ſuis avec reſpect en l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE
DU
PERE LABBE,
Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Labbe de la meſme Compagnie.

A la Conception de Chili ce 8. Janvier 1712.

MON REVEREND PERE,

La F. de N. S.

J'ay l'honneur de vous écrire auſſi-toſt qu'il m'a eſté poſſible de le faire, & je me perſuade que vous lirez avec quelque

plaisir le Journal que je vous envoye de mon voyage depuis le Port-Loüis jusqu'à la Ville de la Conception, où nous mouillasmes le 26. de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13. Septembre 1710. que nous misмes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetterent dans le Port, quoyque nous eussions fait trente lieuës au large, nous apperçusmes le 29. l'Isle des Sauvages peu éloignée de Madere. Nous passasmes le lendemain entre Porto-Santo & Madere sans les pouvoir reconnoistre.

Le 30. nous mouillasmes dans la rade de Tenerife pour y faire de l'eau. Une Escadre Angloise qui avoit paru la veille y avoit jetté l'allarme. Le Capitaine Géneral que j'allay

ſaluer avec noſtre Capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'euſſions pas apperçuë. Le ſoir comme je retournois à bord, il y eut une ſeconde alarme : on alluma des feux ſur les hauteurs de l'Iſle pour aſſembler au pluſtoſt les milices : mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette Iſle eſt habitée par les Eſpagnols : on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'éleve juſqu'au deſſus des nuës : nous l'appercevions encore à 40. lieuës au de-là. Nous demeuraſmes huit jours dans la rade de cette Iſle. Deux jours avant que d'en partir, ſur le ſoir nous fuſmes ſpectateurs d'un petit combat naval qui ſe donna à une lieuë de nous entre un Brigantin Anglois de ſix canons, & une Tartane Françoi-

se qui n'avoit qu'un canon & quatre pierriers: Ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part & d'autre. Aprés quoy la Tartane s'approcha de nous, & nous demanda du secours : on fit passer trente hommes dans la Tartane, & on en mit quinze dans la chaloupe : ils eurent bien-tost joint le bastiment Anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols, ne voulurent pas permettre qu'on l'emmenast, quoyqu'ils convinssent qu'il estoit de bonne prise : on le laissa à la priere du Consul François.

Nous partismes de cette Isle le 7. de Décembre, & le 10. à midi nous nous trouvasmes directement sous le Tropique

du Cancer ayant de hauteur 23d. 30′. Le 11. on commença à voir des poiſſons volans qui ſont d'un très bon gouſt : ils ont quatre aiſles, deux au deſſus de la teſte, & deux proche la queuë. Ils ne ſortent de l'eau & ne ſe mettent à voler, que quand ils ſont pourſuivis par les Dorades & les Bonites. Pluſieurs donnerent dans les voiles, d'autres ſe caſſoient la teſte contre le corps du navire, on en voyoit qui eſtoient ſuſpendus aux cordages, & il y en eut qui nous tomberent dans les mains.

Le 15. on découvrit une des Iſles du Cap-Verd appellée *Bona viſta*. La nuit du 15. au 16. vers les 11. heures du ſoir, j'appercus le volcan de l'Iſle de feu, & je le fis remarquer à quelques Officiers. On mit auſſi-toſt

aussi-tost en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette Isle. Dèsque le jour parut, on découvrit l'Isle fort distinctement, nous n'en estions éloignez que de six à sept lieuës ; nous passasmes assez proche d'elle, & estant par son travers, nous fusmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eusmes le loisir de considerer ce Volcan : sort d'une montagne qui est à l'Est de l'Isle, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, & des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nuës. Ces Isles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre : elles paroissent fort steriles ; la terre y est entierement bruslée par la chaleur extrême du climat.

Le 20. Décembre, nous nous trouvaſmes par les 5. degrez de latitude, & les calmes nous prirent. Nous y reſtaſmes 40. jours de ſuite, & nous euſmes beaucoup à ſouffrir de l'exceſſive chaleur, & de la diſette d'eau. Du reſte le poiſſon fourmilloit autour du Navire, & nous en veſcuſmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agreable & de conſolant pour nous, c'eſt que de 140. perſonnes que nous eſtions dans le Vaiſſeau, il n'y en eut aucun qui tombaſt malade.

Le 10. de Fevrier 1711. nous paſſaſmes la ligne, & le 18. du meſme mois on reconnut la coſte du Braſil, que l'on commença à ranger. Le 21. nous moüillaſmes proche les Iſles Sainte-Anne: elles ſont au nombre de trois; quelques brizans ſemblent en former une qua-

triéme. Elles ſont toutes couvertes de bois, la terre-ferme n'en eſt éloignée que de trois ou quatre lieuës. On trouve ſur ces Iſles quantité de gros Oyſeaux qu'on nomme *Fous*, parce qu'ils ſe laiſſent prendre ſans peine: en peu de temps nous en priſmes deux douzaines. Ils reſſemblent aſſez à nos Canards, à la réſerve du bec qu'ils ont plus gros & arrondi: leur plumage eſt gris; on les écorche comme on fait les Lapins.

Le 22. nous doublaſmes le Cap *Frian*. En le doublant nous apperçuſmes un Navire Portugais. On luy donna la chaſſe tout le jour & la nuit. Le lendemain on s'en rendit maiſtre. Il avoit 14. pieces de canon: ſa Cargaiſon eſtoit de Vin & d'Eau-de-Vie. Après qu'on eut emmariné ce baſtiment,

nous le menaſmes à l'Iſle-Grande, où nous avions deſſein de faire de l'eau. Nous n'y demeuraſmes que fort peu de temps, ſur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous ſurprendre ; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50. ou 60. coups de fuſil que nous entendiſmes dans le bois auprès duquel nous avions moüillé.

Le 5. Mars nous doublaſmes le Cap du Tropique, qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt directement ſous le tropique du Capricorne. Le 14. nous decouvriſmes l'Iſle de Gal, & peu après l'Iſle de Sainte-Catherine, où nous mouillaſmes le ſoir pour y faire de l'eau.

Le 2. Avril jour du Jeudy Saint, nous euſmes un gros temps qui nous prit à minuit,

& qui dura jusqu'au Samedi vers le midi. Nous vîsmes alors pour la premiere fois des Damiers, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs. Cet Oyseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eusmes passé la ligne, nous vîsmes dans un temps de calme un grand nombre de Requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des Navires, & devore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors : Le Requin d'un seul coup de dent coupe un homme en deux. Nous en prîsmes plusieurs & de fort gros, qui pesoient plus de 200 livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal

qui eſt très-vorace avale tout à coup l'un & l'autre. Il faut plus de 50. hommes pour l'élever & le mettre à bord: encore faut-il eſtre ſur ſes gardes, car d'un coup de ſon gouvernail, (c'eſt ainſi qu'on appelle ſa queuë,) il rompra & jambes & cuiſſes de celuy qu'il pourra joindre. Son cœur eſt fort petit à proportion de ſa groſſeur, mais il eſt d'une vivacité étonnante. Je l'ay fait arracher à pluſieurs, & quoy qu'il fuſt ſeparé du corps & percé de coups de couteau, il palpitoit encore durant trois & quatre heures, & avec tant de violence, qu'il repouſſoit la main qui le preſſoit fortement contre du bois.

Le 10. du meſme mois on reconnut à la couleur de l'eau que nous eſtions dans la riviere de la Plate, où nous avions

dessein d'entrer pour vendre nostre prise à *Buenos ayres.* On sonda ce jour-là, & on trouva 40. brasses de fond. Le lendemain on se trouva à 4. brasses, ce qui fit juger que nous estions sur le banc des Anglois & en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi, parce que plusieurs Vaisseaux Anglois y ont échoüé & peri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la Riviere pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'Isle des Loups: c'est une terre sterile, toute couverte de pierres & de sables, où les loups marins se retirent. Cet animal a la teste semblable aux chiens, il a pardevant deux ailerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste il ressemble à un poisson.

Le 15. on découvrit les mon-

tagnes de Maldonal & l'Iſle de Flore, & le 16. on moüilla dans la baye de *Montevidiol*, qui eſt un Cap de la terre-ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant ſans avoir des Pilotes du payis, parce que cette Riviere eſt remplie de bancs où pluſieurs Vaiſſeaux ſe ſont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-aires*, d'où nous eſtions encore éloignez de 40. lieuës, afin de donner avis au Gouverneur de noſtre arrivée, & de prendre des Pilotes qui puſſent nous conduire au port. Cette contrée eſt délicieuſe. La terre y eſt couverte d'une multitude innombrable de beſtiaux : on y voit preſque de tous coſtez des plaines à pertes de vûë, coupées & arroſées par de petites Rivie-

res & des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpetuelle, où de grands troupeaux de bœufs, & de vaches s'engraissent. Les Cerfs & les Autruches y sont sans nombre : les Perdrix & les Faisans s'y prennent à la course, & on les tuë à coups de baston. Les Canards, les Poules d'eau, & les Cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraischir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les Vaisseaux : mais cette riviere est fort dangereuse : le 26. nous pensâmes perir d'un coup de vent, qui nous jetta sur une roche cachée sous l'eau, dont nous nous tirâmes heureusement.

Le 1. de May nous moüillâmes à trois lieuës de *Buenos-aires* : cette Ville n'est pas ache-

vée, les maiſons y ſont aſſez mal baſties, elles ne ſont la pluſpart que de terre : on y voit une fortereſſe qui n'eſt pas conſiderable ; nous y avons un College où l'on enſeigne les humanitez.

Vous vous attendez ſans doute, mon R. Pere, que je vous entretienne ici de la floriſſante Miſſion du Paraguay ; où l'on voit ſe retracer l'innocence & la piété des premiers Fideles. Cette Miſſion conſiſte en quarante groſſes Bourgades, habitées uniquement par des Indiens qui ſont ſous la direction des Peres Jeſuites Eſpagnols. Les plus conſiderables bourgades ſont de 15. à 20. mille ames : ils choiſiſſent tous les ans le Chef qui doit preſider à la Bourgade, & le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intereſt &

la cupidité, cette source de tant de vices, est entierement bannie de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recüeille chaque année, sont mis en dépost dans des Magazins publics, dont la distribution se fait à chaque famille à proportion des personnes qui la composent. La simplicité & la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des Missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que dans presque toutes leurs Confessions, à peine trouve-t-on matiere pour l'Absolution. Après la grace de Dieu, ce qui les a conservez, & ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particuliere des Rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils ayent la moindre communica-

tion avec les Européans. Si la néceſſité du voïage oblige les Eſpagnols à paſſer par quelqu'une des Bourgades Indiennes, il leur eſt défendu expreſſément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maiſon deſtinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur eſt néceſſaire ; les trois jours expirez on les conduit hors de la Bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arreſte.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention, mais ils en ont beaucoup pour imiter toute ſorte d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, & leur adreſſe eſt merveilleuſe. J'ay vû de leur façon de très-beaux Tableaux, des Livres imprimez correctement, d'autres écrits à la main

avec beaucoup de délicatesse : les Orgues & toute sorte d'instrumens de Musique y sont communs : ils font des Montres, ils tirent des Plans, ils gravent des Cartes de Geographie. Enfin, ils excellent dans tous les Ouvrages de l'art, pourvû qu'on leur en fourniſſe des modeles. Leurs Egliſes ſont belles, & ornées de tout ce que leurs mains induſtrieuſes peuvent travailler de plus parfait.

Il ſeroit difficile de vous faire connoiſtre d'un coſté, combien il en a couſté de peines & de travaux aux Miſſionnaires pour gagner ces peuples à J. C. & pour les inſtruire parfaitement des veritez Chreſtiennes ; & d'un autre coſté juſqu'où va l'attachement & la tendreſſe de ces Neophytes, pour ceux qui les ont engendrez en Jeſus-

Chriſt. Un des Miſſionnaires m'a raconté, que navigeant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau & fut incontinent emporté par le courant. Auſſi-toſt les Indiens ſe jetterent dans la riviere, les uns nageant entre deux eaux le portoient ſur leur dos, les autres le ſouſtenoient par les bras, tous le menerent ainſi juſqu'au bord du Fleuve, ſans craindre pour eux-meſmes le peril dont ils le délivrerent.*

Après cette petite digreſſion, je reviens à la ſuite de mon voyage. La ſaiſon eſtant trop avancée pour paſſer le Cap de Horn, nous fuſmes contraints d'hyverner dans la riviere: car nous avions alors l'hyver dans

* On trouve un long détail de ce qui ſe paſſe dans cette Miſſion, dans le XIII. Recüeil, pag. 228.

ces contrées, pendant que vous aviez l'Eté en Europe. Nous nous postasmes proche des Isles de Saint Gabriël à une lieuë de terre. Aussi-tost que nous y eusmes moüillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, & d'autres rafraischissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs qu'ils prennent fort aisément: ils ne font que leur jetter au col un nœud coulant, & ensuite ils les menent par tout où ils veulent. Avant nostre départ, des Indiens d'une autre Caste vinrent nous trouver: ils sont la pluspart Idolâtres, belliqueux, & redoutez dans toute l'Amerique méridionale. Il regne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement: leur coustume est de tuer les Femmes dès qu'elles passent trente ans:

ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que 24. ans : un de ces Indiens me dit qu'elle estoit déja bien vieille, & qu'elle n'avoit plus gueres à vivre, parce que dans peu d'années on devoit l'assommer. Nos Peres ont converti à la Foy un assez grand nombre d'Indiens de cette Caste. Il est à souhaitter pour les Femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25. de Septembre on mit à la voile pour sortir de la riviere, & le lendemain on vint moüiller à *Montevidiol*. Lorsque nous y passâmes au mois d'Avril en montant la riviere, nous pensâmes y perir : nous y couruſmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fusmes pris d'un ouragan si affreux, que pendant six heures nous nous crusmes perdus sans

ressource. Cinq ancres que nous avions moüillez, ne purent tenir, & nous tombions sur la coste toute escarpée de pointes de rochers, où il n'estoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes & former beaucoup de saintes resolutions. On fut sur le point de couper tous les mats pour soulager le Navire: mais avant que d'en venir à cette execution. j'exhortai l'Equipage à implorer le secours de Dieu. Nous fismes un vœu à sainte Rose Patrone du Perou, & nous promismes qu'aussi-tost que nous serions arrivez au premier Port du Perou, nous irions en Procession à l'Eglise nuds pieds & en habits de Penitens; que nous y entendrions une Messe. chantée solemnellement; & que nous participerions aux saints Mysteres avec toute la

devotion dont nous eſtions capables. A peine euſmes-nous fait fait ce vœu, que nous nous apperçuſmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui juſqu'alors n'avoient fait que gliſſer ſur le fond ſans pouvoir mordre, s'arreſterent tout à coup, & peu à peu le vent s'appaiſa.

Le 30. nous partiſmes de *Montevidiol*, & ſortant d'un danger, nous tombaſmes dans un autre où noſtre Navire devoit mille fois perir, ſi nous euſſions eu du vent. Nous rangeaſmes l'Iſle de Flore à la portée du Canon, & eſtant par ſon travers, nous échouaſmes ſur une pointe de roche, où immanquablement le Navire ſe fut ouvert, ſi nous n'euſſions pas eſté en calme. Nous nous en tiraſmes ſans aucun dommage: le vent contraire qui ſurvint enſuite, nous

obligea de reſter quelques jours proche de l'Iſle. Nous euſmes la curioſité d'y aller : on n'y voit que des loups & des lions marins. Le lion marin ne differe du loup marin, que par de longues ſoyes qui lui pendent du col. Nous en viſmes d'auſſi gros que des Taureaux, on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'eſt qu'une maſſe de graiſſe, dont on tire de l'huile. Rien n'eſt plus aiſé que de les tuer : il ſuffit de les frapper ſur le bout du nez, & incontinent ils perdent tout leur ſang par cette bleſſure : mais pour cela il les faut ſurprendre endormis ſur les rochers, ou un peu avancez dans les terres : comme ils ne font que ramper, il eſt aiſé de leur couper le chemin : cependant ſi vous faiſiez un faux pas & qu'ils puſſent vous atteindre, ce ſeroit fait

de voſtre vie : d'un ſeul coup de dent, ils couperoient le corps d'un homme en deux.

Le 1. de Novembre nous paſſaſmes le Detroit le Maire en peu de temps, parce que les courans nous eſtoient favorables. Nous entraſmes le ſoir dans la Baye du bon Succez pour y faire de l'eau. Cette Baye eſt de la terre de Feu, vis-à-vis de l'extremité de l'Iſle des Eſtats, qui forme avec la Terre-de-Feu le Canal ou Detroit le Maire. Nous y reſtaſmes cinq jours. La veille de noſtre départ, comme nous eſtions à terre, un Indien ſortit du bois voiſin, auquel on fit ſigne d'approcher. Il approcha en effet, mais toûjours en défenſe, tenant ſon arc preſt à tirer. On luy preſenta du pain, du vin, & de l'eau de vie ; mais à peine l'avoit-il portée à la bouche qu'il

la rejettoit. On luy fit faire le ſigne de la Croix, & on luy mit un Chapelet au col. Comme nous entrions dans le Canot pour retourner à bord, il jetta un cri qui reſſembloit à une eſpece de hurlement meſlé de je ne ſçay quoy de plaintif; il parut auſſi-toſt une trentaine d'autres Indiens, à la teſte deſquels eſtoit une femme toute courbée de vieilleſſe. Ils s'approcherent du rivage pouſſant de ſemblables cris, & taſchant par des ſignes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils eſtoient tout nuds à la reſerve de la ceinture qui eſtoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur viſage eſtoit peint de rouge, de noir & de blanc. Ils portoient au col un collier fait de coquillages, & au poignet des bracelets de peau. Ils

ne ſe ſervent que de fleches, & au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fuſil taillé en fer de pique. Ces gens-là me parurent aſſez dociles, & je croy que leur converſion ne ſeroit pas difficile.

Le 5. nous ſortiſmes de ce Port, & les Courans qui y ſont très violens, nous firent paſſer & repaſſer cinq fois le Detroit.

Le 15. nous doublaſmes le Cap de Horn par les 57. dégrez 40. minutes latitude méridionale. Nous euſmes durant 30. jours des vents violens, & contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots & des vents qui nous emportoient, tantoſt au Sud, tantoſt à l'Oueſt, & qui ne nous firent pas faire vingt lieuës en route. Il faiſoit un froid fort piquant. Ce qui nous conſola dans ce mauvais temps, c'eſt que pendant plus

de 40. jours nous n'euſmes jamais de nuit.

Le 9. de Decembre eſtant par les 50. dégrez, nous découvriſmes un Navire : on l'attendit, c'eſtoit le Vaiſſeau nommé le Prince des Aſturies de 66. pieces de Canon. Il eſtoit reduit à une étrange extremité, car il manquoit abſolument de vivres. On l'aſſiſta de tout ce que l'on put. J'y trouvay le P. Covarruvias Jeſuite Eſpagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de Provincial de la Province du Chili, à qui je procuray quelques rafraiſchiſſemens.

Le 21. eſtant par les 37. dégrez 40. minutes, nous découvriſmes la terre : nous n'eſtions éloignez que de 20. lieuës de la Conception. Nous y entraſmes le ſoir. Il y avoit trois Navires

François prests à retourner en Europe, sçavoir les deux Couronnes, le S. Jean-Baptiste, & le Comte de Torigny. Le Pere Baborier arriva deux jours après nous, & nous continuërons le voyage ensemble. Ce Pere me parut bien usé des fatigues de la mer, & encore plus des travaux que son zele luy a fait entreprendre dans le Navire sur lequel il estoit.

Voilà, mon Reverend Pere, bien du temps, que nous sommes sortis de France, & il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre cherie fuye devant nous. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels, je suis, &c.

LETTRE

LETTRE
DU PERE PORQUET, MISSIONnaire de la Compagnie de JESUS.

A Monſieur ſon Frere.

De *Vouſi bien*, le 14. Octobre 1719.

VOSTRE derniere Lettre m'apprend, mon cher Frere, les pertes que nous avons faites dans noſtre famille : je prie le Seigneur qu'il prolonge les jours de ceux qui reſtent. A vous dire vray, je ſens que je ſuivray de près ceux que Dieu a déja appellez à luy. Mes vingt

dernieres années peuvent estre comptées pour quarante : les fatigues inseparables de nos fonctions, l'air marécageux que je respire depuis dix ans, les alimens peu conformes à mon temperament, tout cela me fait avancer à grands pas vers la fin de ma course. Mais je puis vous assurer que je quitteray la vie sans regret. En abandonnant pour toûjours ma patrie, mes parens, & mes amis, quelle vûë ai-je dû me proposer, sinon de consacrer le reste de mes jours au service de Jesus-Christ ? Que ma vie soit donc plus longue ou plus courte, peu m'importe.

Cependant il ne faut pas vous dissimuler, mon cher Frere, que si d'un costé nos fonctions sont pénibles, d'un autre costé elles sont bien consolan-

res. Certaines rencontres imprévuës que Dieu nous menage de temps en temps pour faire glorifier son saint Nom, nous dédommagent au centuple de toutes nos peines, & nous font en quelque sorte oublier nos travaux. Je ne vous en citeray qu'un exemple entre plusieurs.

Il y a peu de temps que j'entrepris par eau un assez long voyage : la Barque qui me portoit, & où j'avois passé la nuit, se trouva le lendemain matin auprès d'une autre qui appartenoit à un Chrestien. On la reconnut au Nom de JESUS, que les Chrestiens ont coutume de placer dans l'endroit où les Idolâtres attachent plusieurs ornemens superstitieux. Le Maistre de ma Barque qui s'en apperçut le premier, s'écria aussi-tost : Hé quoy ! mes «

» amis, vous eſtes Chreſtiens ?
» Ah ! que j'ay de douleur d'a-
» voir laiſſé paſſer cette nuit ſans
» vous connoiſtre ? Je vous au-
» rois appris que j'ay avec moy
» un Miſſionnaire. Le Batelier tranſporté de joye, & ſans ſonger meſme à répondre à ſon Compagnon, ſe mit à crier de toutes ſes forces, & à appeller d'autres Barques unies à la ſienne pour le meſme commerce, qui eſtoient parties un moment auparavant. Elles revinrent ſur leurs pas ſans ſçavoir dequoy il s'agiſſoit. Mais ces bonnes gens n'eurent pas pluſtoſt ſçû la raiſon pour laquelle on les avoit appellez, qu'ils ſortirent de leur Barque afin de me joindre. Les deux premiers qui m'aborderent, eſtoient d'anciens & de
» fervens Chreſtiens. Ah ! mon
» Pere, me dirent-ils en me ſa-

luant, il y a trois ans que « nous cherchons inutilement un « *Chinſou*, c'eſt-à-dire, un Pere « ſpirituel. Voici ſept groſſes Bar- « ques ſur leſquelles il y a cin- « quante perſonnes : quelques- « uns ont reçû le Bapteſme; d'au- « tres qui ont renoncé depuis « long-temps au culte des Idoles, « le demandent avec inſtance : « Ne pourriez-vous pas leur ac- « corder une demie journée pour « achever de les inſtruire, & leur « procurer une grace après la- « quelle ils ſoupirent depuis tant « d'années ? «

Ils finiſſoient de parler, lorſque ceux de leur ſuite arriverent : ils me ſaluerent tous en frappant la terre du front, ſelon le cérémonial Chinois. Je les fis lever, & je leur dis que ma joye en ce moment ne cedoit en rien à celle qu'ils me té-

moignoient avoir, que nulle affaire ne pouvoit m'empescher de leur accorder autant de temps qu'ils en souhaitteroient pour leur instruction; qu'ils ne ne devoient pas regarder cette rencontre qui leur estoit si agréable, comme une chose fortuite & arrivée par hazard; qu'elle avoit esté menagée par la providence speciale d'un Dieu qui les aime, & qui veut leur ouvrir le chemin du Ciel; qu'ils n'avoient qu'à préparer la plus grande de leurs Barques d'une maniere propre à tenir nostre assemblée, & que je m'y rendrois aussi-tost qu'elle seroit preste.

Les Chinois ont toujours sur leurs Barques quantité de Nattes fort minces, d'environ cinq pieds en quarré : ils les dressent en forme de voûte, pour

ſe défendre de la pluye & des ardeurs du Soleil. Ces bonnes gens formerent en très-peu de temps avec ces natres une eſpece de longue Salle ſur une Barque. Je m'y tranſportay, & j'employay preſque tout le jour à les inſtruire; je m'attachay principalement à leur donner une grande idée du nom Chreſtien, & à exciter dans leurs cœurs de vifs ſentimens de componction & de Penitence. Je ne puis me reſſouvenir, mon cher Frere, ſans avoir encore les yeux moüillez de larmes, de l'attention, ou pluſtoſt de l'avidité avec laquelle ces pauvres gens m'écoutoient, & de la ferveur qu'ils faiſoient paroiſtre en prononçant les divers actes que je leur inſpirois.

L'inſtruction achevée, je les

interrogeay l'un après l'autre ſur les articles principaux qu'ils devoient croire. J'en trouvay deux ou trois qui n'eſtoient pas fermes dans leurs réponſes. Je les avertis de ſonger ſérieuſement à ſe faire inſtruire ; que je ne les admettrois pas pour ce jour-là au Bapteſme, mais qu'il ſe preſenteroit quelque autre occaſion où ils pourroient le recevoir. Ils ſe jetterent auſſitoſt à genoux : Hé ! mon Pere, me dirent-ils fondant en pleurs, quand la trouverons-nous cette occaſion ? Il y a trois ans que nous la cherchons en vain. Leurs parens qui eſtoient Chreſtiens, joignirent d'inſtantes priéres à leurs larmes, & me ſolliciterent vivement en leur faveur, en m'aſſurant qu'ils apporteroient tous leurs ſoins à leur inſtruction. Leurs ſollici-

tations furent si pressantes, que je ne crus pas devoir permettre qu'il se répandist ce jour-là d'autres larmes que des larmes de joye ou de contrition. Ainsi, je leur conferay à tous le saint Baptesme. La céremonie finit par quelques prieres, qui furent prononcées à haute voix par les anciens & les nouveaux Chrestiens réünis ensemble.

On oblige les Catechumenes avant qu'ils reçoivent le Baptesme, à apporter les Idoles & tout ce qu'ils ont de superstitieux. Le Missionnaire les brusle, & en échange il donne des Images de nostre Seigneur, & de la sainte Vierge, des Chapelets, & des Médailles. Les Idoles qu'ils m'avoient apportées dès le matin estoient rangées sur ma Barque, & j'attendis à les brusler que je fusse de retour

dans ma maiſon. Je vis arriver de nouvelles Barques qui devoient paſſer la nuit au meſme endroit où nous eſtions. C'eſtoit un lieu deſert ſur le bord d'un Lac, qui a 80. lieuës de circuit, & qu'on appelle *Tong tin hou*. Il me vint alors une penſée que je propoſay à mes Neophytes : c'eſtoit de dreſſer un bucher de ces Idoles, d'y mettre le feu, & de rendre à Dieu à genoux nos actions de graces, juſqu'à ce qu'elles fuſſent conſumées. Je me perſuaday que cette cérémonie feroit de grandes impreſſions non-ſeulement ſur les nouveaux Chreſtiens ; mais encore ſur les Infideles qui venoient d'arriver. Mon idée fut generalement approuvée des Chreſtiens ; ils ſortirent auſſi-toſt de leurs Barques, & ſe rangerent en de-

mi cercle autour du bucher, & quand on y eut mis le feu, ils s'agenoüillerent, & entonnerent des Hymnes & des Cantiques en langue Chinoiſe.

Là curioſité attira, comme je l'avois prévû; les Infidéles à ce ſpectacle. Ils demandérent au Maiſtre de ma Barque ce que ſignifioit cette cérémonie. Quand il le leur eut expliqué, « *Eo ſi leo*, s'écrierent-ils, quel « dommage! Il y a là pour plus « de dix onces d'argent: au lieu « de les bruſler, que ne nous les « donnez-vous? Le Neophyte « leur répondit par une comparaiſon plus capable de frapper l'eſprit de ces ſortes de gens, que les raiſons les plus ſolides. Si j'avois acheté un « remède chez un Droguiſte, « lui dit il, & qu'enſuite un « homme habile m'eut fait con- «

» noiſtre que ce prétendu re-
» méde eſt un poiſon, vou-
» driez-vous que je vous trom-
» paſſe, comme j'aurois eſté
» trompé, & que vous amuſant
» de l'eſpoir d'une prompte
» guériſon, je vous livraſſe à
» une mort certaine ? Appli-
» quez ce que je vous dis à la
» demande que vous me faites.
Ils parurent ſatisfaits de cette réponſe, & ils virent tranquillement bruſler les Idoles.

Je m'approchay d'eux après la cérémonie, & je les entretins des véritez de la Religion: je leur diſtribuay auſſi quelques Livres où ces véritez ſont expliquées d'une maniére claire & intelligible: c'eſt une ſemence qui ne rapporte pas ſur le champ; mais qui germe avec le temps, & qui pouſſe ſon fruit lorſqu'on s'y attend le moins.

Vouſi hien eſt toujours le lieu de ma reſidence ordinaire : c'eſt une Ville du troiſiéme ordre. Cette Ville & quatre autres ſont de la dépendance de *Tchang tcheou fou*, Ville du ſecond ordre. Quoyque j'aye ſoin des Chreſtiens répandus dans ces cinq Villes, *Vouſi hien* a eſté choiſie préférablement aux autres pour eſtre la demeure du Miſſionnaire, parce que la Chreſtienté y eſt plus nombreuſe.

La Foy de mon troupeau a eſté miſe en ces derniers temps à une rigoureuſe épreuve. Vous avez pû lire dans le XIV. Recueil des Lettres de nos Miſſionnaires, l'Edit peu favorable à la Religion, que l'Empereur porta il y a deux ans, au ſujet des plaintes qu'un Mandarin nommé *Tchin mao*, avoit

faites des Européans. Comme cet Edit eſtoit conçû en termes obſcurs & équivoques, on obtint par les mouvemens qu'on ſe donna, & par la protection de quelques amis puiſſans, qu'il ne s'executeroit pas à la rigueur. Il n'a pas laiſſé d'exciter divers orages dans les Provinces. Les Chreſtiens de *Kiang in hien*, l'une des Villes de mon diſtrict, ne furent pas épargnez: on y avoit reçû l'Edit le jour meſme que j'y arrivay, ſans que j'en euſſe aucune connoiſſance; j'allay ſelon ma couſtume rendre mes devoirs aux Mandarins: perſuadez que le Chriſtianiſme eſtoit proſcrit dans l'Empire, ils refuſerent de recevoir ma viſite. Cette diſpoſition des Mandarins à mon égard fut bien toſt connuë des Bonzes, qui firent auſſi-toſt é-

clatter leur haine & leur animoſité. Je fus perſonnellement maltraitté ; mais le fort de la tempeſte tomba ſur mes pauvres Chreſtiens : les principaux furent citez au Tribunal du Mandarin, & y reçûrent une cruelle baſtonnade : d'autres ne purent échaper à ce mauvais traittement qu'à force d'argent : il y en eut à qui on ne voulut jamais permettre de cultiver leurs terres, parce qu'ils ne voulurent pas contribuer au culte des Idoles.

Vous n'aurez pas de peine à juger, mon cher Frere, l'accablement de triſteſſe où je me trouvay, en voyant ſouffrir ainſi mes chers Diſciples, & s'évanoüir en un inſtant les grandes eſperances que j'avois conçûës d'accroiſtre mon troupeau. Cinq cens Idolâtres ſe

diſpoſoient alors au Bapteſme ; & il y en avoit parmi eux d'un rang diſtingué, entre autres un jeune homme, dont le Pere avoit eſté Gouverneur de cette Ville, & un Mandarin de Guerre. Cette charge répond à peu près à celle de Colonel en en France.

Mon deſſein eſtoit d'acheter une Maiſon dans cette Ville, & d'y baſtir une Egliſe : j'y avois deſtiné environ trois cens écus, qui eſtoient le fruit des épargnes que j'avois faites pendant quinze ans ſur ma Penſion annuelle : Cette ſomme a eſté employée au ſoulagement de mes Neophytes perſecutez, qui ont fait paroiſtre une fermeté inébranlable. Je ne la regrette point : c'eſt un argent qui appartenoit à Noſtre Seigneur, il n'a pas voulu que j'en

fiſſe l'uſage que je m'eſtois propoſé ; il m'en a marqué un autre qui lui eſtoit plus agréable ; j'en ſuis également content.

Vous finiſſez voſtre Lettre, Mon cher Frere, par des offres de ſervice, auſquelles je ſuis très-ſenſible. Si j'avois quelque demande à vous faire, elle ne regarderoit pas ma perſonne, mais uniquement le ſervice de Dieu, & l'entretien des Catechiſtes ſi néceſſaires pour étendre la Religion, & pour conſerver la piété des nouveaux Fidéles. Nous ne pouvons pas nous paſſer de la protection des Mandarins, & l'on ne s'entretient dans leurs bonnes graces, qu'en leur faiſant de temps en temps quelques préſens. Les Chinois ont accouſtumé de leur offrir de l'argent ; une pareille

dépenſe eſt audeſſus de nos forces. Six piſtoles ne ſeroient pas un preſent digne d'un Mandarin, & cette ſomme toute modique qu'elle eſt, ſuffit pour la ſubſiſtance d'un Catechiſte, qui s'occupe uniquement des fonctions de zele, & qui contribuë par luy-même à la converſion d'un grand nombre d'Infidéles. Ainſi nous nous ſommes mis en poſſeſſion de ne preſenter aux Mandarins, que quelques curioſitez d'Europe. Voicy à peu près ce qui peut leur faire plaiſir: des Montres, des Teleſcopes, des Microſcopes, des Lunettes, des Miroirs de toutes les eſpeces, plats, convexes, concaves, ardens, &c. de belles Perſpectives peintes ou gravées, des Mignatures, des Modes enluminées, des Etuis de Mathematique, des

Quadrans, des Compas, des Crayons de mine de plomb, des Toiles bien fines, des Ouvrages d'Email, &c. Je vous prie ſur-tout de ne me pas oublier dans vos prieres, comme je ne vous oublie jamais dans les miennes, eſtant avec toute l'affection & la tendreſſe imaginable, &c.

EXTRAITS

De quelques Lettres écrites ces années dernieres de la Chine & des Indes.

DU PERE D'ENTRECOLLES.

A Pekin le 19. d'Octobre 1720.

NOUS reſſentiſmes le 11. Juin à neuf heures & trois quarts du matin, un tremblement de terre, qui dura environ deux minutes ; ce n'eſtoit là que le prélude de ce qui devoit arriver le lendemain. Les ſecouſſes recommencerent vivement à ſept heures & de-

mie du ſoir, & continuerent de meſme pendant l'eſpace d'environ ſix minutes. Dans toute autre occaſion une minute paſſe viſte, mais elle paroiſſoit bien longue dans la triſte ſituation où nous nous trouvions. Un Ciel noir qui s'embraſe çà & là par intervalle, & qui menace de tous coſtez de laſcher la foudre; une mer dans ſa plus implacable fureur, ſont des ſpectacles bien moins effrayans, que ces ſoudaines & irrégulieres agitations de la terre. On ne ſçait alors où trouver un aſile : le toict qui vous couvre va, ce ſemble, vous écraſer; les murailles qui vous environnent ſemblent eſtre ſur le point de fondre ſur vous; la terre qui vous porte eſt preſte à vous engloutir. Fuit-on un danger? on ſe jette dans un au-

tre : on court à la mort par le deſir meſme de ſauver ſa vie ; c'eſt ce qui m'arriva : je ſortis de ma chambre avec précipitation, & il ne s'en fallut rien que je ne fuſſe enſeveli ſous les ruines d'un baſtiment voiſin ; du moins fus je enveloppé d'un tourbillon de pouſſiere, d'où je ne pus me tirer qu'avec l'aide d'un Valet, qui me conduiſit, comme il auroit fait un aveugle, dans une cour ſpacieuſe qui eſt devant noſtre Egliſe. Je fus effrayé de voir cette maſſe énorme pancher de coſté & d'autre, bien que les murailles ayent en bas dix pieds, & cinq en haut d'épaiſſeur : les cloches nous auroient marqué par leurs ſons irréguliers le redoublement des ſecouſſes, ſi on euſt eſté en eſtat d'y faire attention. On n'entendoit dans

toute la Ville qu'un bruit confus de cris & de hurlemens, chacun craignant pour ſoy une deſtinée ſemblable à celle de ſes voiſins, qu'on croyoit eſtre accablez ſous les ruines des édifices. Le calme revint enfin, quoyqu'on ne laiſſaſt pas d'éprouver le reſte de la nuit dix autres ſecouſſes, mais qui furent moins violentes que celles dont je viens de parler. On ne commença à ſe tranquilliſer qu'au point du jour, lorſqu'on vit que le mal n'eſtoit pas auſſi grand qu'on ſe l'eſtoit figuré. Il n'y a guéres eu que mille perſonnes écraſées dans Pekin : comme les ruës y ſont la pluſpart fort larges, on pouvoit aiſément ſe mettre hors de la portée des baſtimens qui s'écrouloient. Nous avons eu vingt jours de ſuite par inter-

valle quelques legers tremblemens : il y en a eu de semblables à cent lieuës aux environs de Pekin : on croit qu'ils ont esté causez par les Mines qui se trouvent dans les montagnes qu'on découvre à l'occident de Pekin, d'où l'on tire tout le charbon de terre qui se consume dans le Payis. Un peu au-de-là des premieres montagnes, *Cha tchim* lieu très-peuplé, d'un grand commerce, & dont la triple enceinte de murailles forme comme trois Villes differentes, a esté abysmé à la troisiéme secousse du grand tremblement que j'ay décrit. Dans un Village il s'est fait une large ouverture, par laquelle il y a de l'apparence que les exhalaisons sulphureuses se sont évaporées. Dans cette mesme année en Tartarie à 150. lieuës d'icy,

d'icy, il s'eſt ouvert un volcan dans un vallon entouré de montagnes. C'eſt ainſi que le Createur de l'Univers avertit les Infideles, qu'ils ne doivent leurs hommages qu'à luy ſeul, & que quand il luy plaiſt, il arme les créatures inſenſibles pour venger ſes intereſts, & punir les hommes coupables.

Le tremblement de terre, qui dans Pekin a mis le ſceau à la reprobation de tant d'Idolâtres écraſez ou étouffez, a eſté un coup de prédeſtination pour le ſeul Chreſtien que nous y ayions perdu. Il s'appelloit Pierre *Fan*: il eſtoit né eſclave d'un Mandarin Tartare, auſſi conſiderable par ſes richeſſes que par ſon rang. Ce Mandarin idolâtre avoit fait pluſieurs tentatives inutiles, pour engager le Neophyte dans des ac-

tions superstitieuses, qui concernoient le culte des Idoles : il ne se rebuta point de sa fermeté & de sa resistance, il entreprit mesme de luy faire renoncer sa Foy : il eut recours d'abord aux caresses, aux promesses, & aux bienfaits : puis il en vint aux menaces, ensuite aux mauvais traittemens, & il le fit battre plusieurs fois d'une maniere cruelle : Rien n'ébranla le constance du Neophyte. « Je suis » vostre Esclave, luy disoit-il, » mon corps est à vous, mais » mon ame est uniquement à » Dieu ; vous pouvez m'oster » la vie, mais vous ne m'oste- » rez jamais ma foy. » Cette réponse irrita de plus en plus le Mandarin : après luy avoir fait donner une cruelle bastonnade, il le fit attacher à un po- » teau ; C'est à ce coup, lui dit-

il transporté de fureur, qu'il « faut que tu renonces à ta Re- « ligion; ou bien, si tu hesites un « instant, on te coupera la « chair par morceaux, on la « grillera à tes yeux, & on la « donnera à mes chiens pour « leur servir de pasture ». Ces menaces ayant esté inutiles, on en vint à cette barbare execution. Le Neophyte vit tranquillement sa chair devorée par les chiens, & il n'en fut que plus inébranlable dans sa foy. Le Maistre vaincu par la constance de son Esclave, parut mettre fin à la persecution. Il estoit Mandarin dans le Tribunal des Trésoriers, & il voulut à quelque-temps de-là obliger le Neophyte à détourner secrettement une somme d'argent, du Trésor Imperial. Celuy ci refusa de lui obéir, sur ce que la

loy qu'il profeſſoit ne luy permettoit pas de cooperer à une pareille injuſtice. Cette nouvelle reſiſtance ne fut pas impunie : on l'inquietta par l'endroit qui luy eſtoit le plus ſenſible, en luy oſtant les moyens de pratiquer les devoirs de ſa Religion : on mit une garde à la porte de la maiſon, pour l'empêcher de ſortir & d'aller à l'Egliſe. L'ardeur du Neophyte ne fut pas ralentie par cet obſtacle, & il trouva le ſecret de le ſurmonter. Au plus fort de l'hiver, il ſautoit de grand matin la muraille, venoit entendre la premiere Meſſe, & s'en retournoit par le meſme endroit chez ſon Maiſtre, ſans que perſonne en euſt connoiſſance que ſa Femme, pour laquelle il n'avoit rien de caché. Tant de vertu & de probité

toucha enfin le cœur du Mandarin : il jugea qu'un homme de ce caractere estoit incapable d'aucune action qui fust contraire à son devoir, & il avoit pris le dessein de le faire son premier Intendant. Mais Dieu avoit d'autres vûës sur son serviteur : il fut presque écrasé durant le tremblement de terre, & il ne luy resta de vie que pour se préparer à la mort. Il rendit son ame à son Créateur avec de grands sentimens de piété, & prononçant les saints noms de JESUS & de MARIE.

Au recit d'une mort si édifiante, je joindray la conversion d'une Veuve d'un rang très distingué, belle-sœur du Président de la Cour, qui a dans son ressort la Tartarie & les Royaumes tributaires, & qui

eſtoit ci-devant Gouverneur-General des deux plus belles Provinces de la Chine *Nan-king* & *Kiamſi*. Le P. Jartoux luy confera l'année paſſée le Bapteſme dans ſon lict où elle eſtoit malade, & quatre jours avant ſa mort. Elle avoit déclaré à ſes Enfans & à ſa famille, qu'eſtant Maiſtreſſe de ſes volontez, elle leur deffendoit expreſſément de témoigner la moindre oppoſition à ſon deſſein. Tandis que le Miſſionnaire faiſoit la cérémonie en préſence de toute la famille, elle s'écria juſqu'à deux fois d'une voix claire & diſtincte : *Ha ! que je ſens de conſolation !* A peine le Miſſionnaire ſe fut-il retiré, que ſa ſœur la Preſidente vint lui rendre viſite. La malade luy annonça auſſi-toſt qu'elle eſtoit Chreſtienne, & qu'el-

le avoit été baptisée par *Tou dao ye*., (c'est le nom Chinois du P. Jartoux) la Presidente après un moment de réflexion, la loüa hautement, & lui recommanda de ne penser plus qu'à son salut, & d'observer exactement ce que le Pere luy avoit enseigné. Elle connoist fort le Missionnaire, qui depuis douze ans avoit lié une amitié étroite avec son Mari : mais que le sort de ce dernier est à plaindre ! Il est mort depuis peu dans son infidelité en Tartarie, où Dieu ne permit pas que le Pere Jartoux se trouvast, pour travailler au salut de ce Mandarin son ami, qui ne paroissoit pas fort éloigné du Royaume de Dieu.

DU PERE TURPIN.

A Ponticheri en l'année 1718.

PUiſque vous ſouhaittez ſçavoir la maniere dont on appreſte le coton, & dont on fait la toile aux Indes, il me ſera aiſé de vous ſatisfaire, parce qu'avant que de vous répondre, j'ai tiré des Ouvriers meſmes toutes les connoiſſances que j'ay crû néceſſaires ſur ce ſujet.

Le Coton naiſt aux Indes, d'un Arbriſſeau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorſqu'il eſt grand, il jette un fruit verd de la groſſeur d'une noix verte. Quand le fruit commence à meurir, il s'entrouvre en forme de croix.

Alors le Coton commence à paroiſtre. Lorſqu'il eſt tout-à-fait meur, il ſe diviſe en quatre parties égales, qui ſe ſéparent entierement, & qui ne ſe tiennent que par la tige. On cueille auſſi-toſt le Coton meſlé avec la graine. Mais comme cette graine y eſt fortement attachée, on la ſépare par le moyen d'une petite machine aſſez ingenieuſe d'environ 13. à 14. lignes de diametre, & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux piéces de bois, qui ſont de la hauteur d'une coudée, & de la groſſeur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux Cylindres ou Axes ſont placez immediatement l'un ſur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de diſtance, en ſorte que les graines de Coton ne puiſſent

pas paſſer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'eſt que par le mouvement de la manivelle qui tient au Cylindre d'enhaut, ces deux Cylindres ſe meuvent en un ſens contraire. Cela ſe fait par le moyen de deux pieces de bois, qui communiquent avec les deux axes du coſté oppoſé à la manivelle, & qui eſtant en forme de vis s'engrénent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faiſant tourner le Cylindre d'enhaut dans un ſens, le bout du meſme Cylindre s'engrenant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un ſens contraire. Il ſuit de ce mouvement que le Coton qu'on approche de ces deux Cylindres, eſt attiré & paſſe entre deux, en laiſſant tomber les graines qui y eſtoient embar-

raſſées. Ces graines ſont deſtinées à enſemencer les terres propres au Coton.

On carde enſuite le Coton: cela ſe fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis. Enſuite on l'étend ſur une natte, & on acheve de le carder avec un arc aſſez long qu'on met deſſus, & dont on pince la corde, en ſorte que les vibrations tombant frequemment & fortement ſur le Coton, le fouettent, & le rendent fort rare & fort délié. On le donne enſuite à des Ouvriers hommes & femmes pour le filer, ce qui ſe fait avec un rouet, qui eſt plus petit que ceux dont on ſe ſert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent preſque de l'habileté des fileurs & des fileuſes. Il y en a de fin & de groſſier, & entre ces

deux extremitez, il y en a auſſi de pluſieurs ſortes. Au reſte, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au Tiſſerand. Celui ci choiſit d'abord le plus groſſier pour la trame, & reſerve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui ſuppoſe que dans le fil de meſme eſpece, il y a toujours de la différence. On fait bien boüillir dans l'eau chaude le fil reſervé pour la trame, & lorſqu'il eſt bien chaud on le plonge dans de l'eau froide: c'eſt là toute la préparation qu'on luy donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui ſert à ourdir la toile, ſe prépare en cette maniére. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de Vache en aſſez petite quantité. Enſui-

te on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin, on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le devide, ce qui se fait en cette maniere : on plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes Enfans entrelassent en courant le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils estant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en sujettion, & pour le mieux préparer. Après quoy on roule le fil avec les lattes qui

forment comme une longue claye, & on le porte ainſi dans un étang, où après l'avoir laiſſé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claye à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les Tiſſerands aſſis auprès de la claye revoyent les fils l'un après l'autre : ils en oſtent le petit Coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'eſtoient pas en leur place. Ce travail eſt fort ennuyeux.

Après ce travail on penſe à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre.

Pour cela on arrache la claye, & on l'étend sur des chevalets posez d'espace en espace à hauteur d'appui : puis on luy donne le *Canje*. Ce *Canje* n'est autre chose que l'eau du ris cuit, mais qui estant gardé depuis long-temps est extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous costez avec le *Canje*, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & ensuite on exprime avec les doigts le *Canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremeslez lorsqu'on a donné le *Canje* : cela se fait d'abord avec les doigs ; mais ensuite bien mieux avec une espece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'insinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les unissent, & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure

long-temps : après quoy on paſſe ſur le fil une colle faite de ris cuit ; & pour mieux étendre cette colle, on y fait paſſer une ſeconde fois les vergettes. Enfin, on laiſſe un peu ſécher le fil en cet eſtat, & pour derniere préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui ſe fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il eſt à obſerver que ces differens appreſts qu'on donne au fil, ſe doivent donner des deux coſtez de la claye, en ſorte qu'après avoir donné de l'appreſt d'un coſté, on tourne la claye de l'autre coſté, pour y donner le meſme appreſt.

Au reſte, lorſque le fil ainſi préparé eſt bien ſec, il eſt ſi beau, ſi net, ſi égal, qu'il reſſemble à du fil de ſoye : ſans le *Canje*, & les autres appreſts

qu'on lui donne, le fil de Coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a : car le *Canje*, ainſi aigri reſſerre & réünit en meſme-temps les filamens inſenſibles qui compoſent le fil ; & la colle venant pardeſſus, les tient & les lie dans cet eſtat, en leur donnant plus de corps & plus de conſiſtance pour eſtre mis en œuvre. Enfin l'huile ſert à adoucir & à rendre plus flexible le meſme fil. Lorſqu'il eſt ainſi préparé, on le met ſur le métier, & on en fait les Mouſſelines, les *Salempouris*, * & generalement toutes les Toiles qu'on voit aux Indes, dont la difference dépend uniquement du fil & de la main du Tiſſerand.

Le métier dont les Indiens ſe ſervent pour faire la toile, eſt à quelque difference près

* Eſpece de Toile de Coton.

assez semblable à celui dont on se sert en Europe ; & la maniere de la faire, est à peu près la mesme. La toile faite, il faut la blanchir, & luy donner ce beau lustre que le Coton porte avec soy. On la met donc entre les mains du Blanchisseur ; qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide ; ensuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a meslé de la fiente de Vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre, & la laisse quelque temps à l'air. Ensuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau boüillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau boüillante, se répand & se filtre dans la Toile imbuë

des sels les plus subtils de la fiente de Vache, & par sa chaleur délaye & fait sortir les ordures de la Toile. C'est-là la premiere lessive qu'on luy donne. On la laisse en cet estat toute la nuit, & le lendemain on la lave, & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la salerá se détache. Le second jour on jette la mesme Toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche & legere, qui est tout-à-fait sterile, & qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper & on frotte bien la Toile dans cette eau, après quoy on en exprime l'eau, & on laisse la toile quelque-temps étenduë à

l'air : on la tord de nouveau, & l'ayant miſe comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le meſme meſlange, on luy laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la Toile avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbuë, acheve de luy oſter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on reïtere cette ſeconde leſſive, après quoy on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire. Enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *Salemporis*, & à d'autres Toiles ſemblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les a-

voir mis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe pour les unir davantage, & leur donner le dernier luſtre.

DU PERE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale, en l'année 1711.

JE continue à vous faire part des remarques que j'ay faites ſur la maniere dont nos Indiens exercent la Medecine. Leurs remédes ſont ſimples, & j'en ay vû ſouvent des effets extraordinaires.

Pour ſoulager ceux qui ſentent une grande douleur de reſte avec des élancemens, nos Medecins de Bengale meſlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir

bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la teſte: ils diſent que rien n'eſt plus propre à rafraiſchir le ſang. Ils donnent auſſi la meſme doſe à boire pour la retention d'urine.

Ils traittent les éreſipeles de la teſte en appliquant les ſangſuës; & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempez dans du ſon moüillé.

La chaux éteinte eſt icy d'un aſſez grand uſage: ils l'appliquent aux temples pour le mal de teſte qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement ſur les piqueures de ſcorpions, de freſſons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflez, du ventre, & les

vents, ils la meſlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une eſpece d'emplaſtre, qui tombe de luy-meſme quand il a fait ſon operation. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre, c'eſt un verre d'eau de chaux pris trois matins de ſuite. Pour les vers qui s'engendrent dans les playes, ils meſlent un peu de chaux avec le jus de Tabac.

Le *Curcuma* ou *Terra merita*, n'eſt pas moins en uſage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le deſſous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feüille de Haricots de Bengale broyée, miſe dans un

nouet, & ſentie pluſieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fiévre tierce. J'ay vû depuis un mois un de nos Médecins qui donnoit dans un noüet la fleur entiere & non froiſſée de *Leukantemum* ou Camomile blanche à ſentir pour le meſme mal ; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il avoit un herbe froiſſée avec les doigts, dont il touchoit legerement le front, les temples, la fontaine de la teſte, l'endroit du bras où l'on a couſtume de ſaigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main, l'umbilic, les lombes, les jarrets, le deſſus & le deſſous des pieds, & la region du cœur. L'accès fut médiocre, & la fiévre ne revint plus. Je crois que ce nouet eſtoit rempli de feüilles de Haricots

du

du payis, car ils n'employent pas ceux de l'Europe.

Je ne sçay pas où un Chirurgien Allemand, qui estoit sur les Vaisseaux Hollandois, avoit appris que les Haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnoit le boüillon aux plus malades ; aux autres, il les faisoit manger fricassez avec de l'huile, & il les guérissoit.

Les habiles Medecins jugent de la grandeur du mal par le pouls : le commun en juge par le froid ou par la chaleur exterieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au dehors. Alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *Sannipat* ; c'est une espece de léthargie, qui sans troubler beaucoup la rai-

son, cause la mort en peu de temps.

De toutes les Fiévres, ils ne craignent que la double-tierce; pour celles qui commencent par le frisson & par le tremblement, ils font avaler une espéce de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une teste d'ail concassée. Ce remede fait suër les malades, & les délivre de la soif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite, trois cuillerées du suc d'une petite herbe, que je crois estre le Chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd; peut-estre que le gingembre sec avec du sucre auroit le mesme effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite

crasse & visqueuse, veulent qu'on fume au lieu de tabac, l'écorce séche de la racine de Verveine. D'autres pour inciser cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de cloud, de canelle, de poivre long, qu'ils meslent avec du miel corrigé par une teste de cloud rougie au feu; cette composition estant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ay vû des Persans qui pour nettoyer les vaisseaux salivaires & les amigdales, d'une humeur épaisse & gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentille, & ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure qu'on luy fit à l'âge de douze ans pour le

guérir de l'épilepſie. On le bruſla juſqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxiſme, & il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remede plus aiſé. Dans le commencement du paroxiſme, ils appliquent derriere la teſte dans l'endroit, où les deux gros muſcles qui la relevent, ſe ſéparent, deux ou quatre groſſes ſangſuës; & ſi elles ne produiſent rien, ils en ajouſtent d'autres, juſqu'à ce que le malade revienne à luy.

Quand on eſt travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au ſoir une cuillerée de Cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concaſſé & grillé comme du Caffé. Si c'eſt un cours

de ventre bilieux, ils meſlent de l'*Opium* avec du miel, dont ils font un emplaſtre qu'ils poſent ſur l'umbilic.

Ils froiſſent les écailles d'huitre ſur une pierre avec de l'eau, & ils en font un liniment, dont ils ſe ſervent pour l'enflure du ſcroton: ils employent le meſme remede pour toutes les fluxions froides.

Quands ils veulent faire ſuer un malade, ils le font aſſeoir ſur un ſiége, ils luy couvrent tout le corps excepté la teſte, & deſſous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait boullir la *Stramonia*, la groſſe Germandrée, l'*Eryſſimum*, &c. Je croy qu'ils y mettroient du Buis s'ils en avoient; car le Buis épineux que nous avons à Bengale, n'a pas la meſme vertu que le Buis qui croiſt en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort. Le remede est de donner des cordiaux, & de semer dans dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle meslée avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les Dartres, ils mettent une larme d'encens masle, dans deux ou trois cuillerées de jus de Limon, & ils en bassinent l'endroit où est la Dartre. On en est guéri en trois semaines; on sent de la fraischeur en appliquant ce remede.

Ils guérissent le *Panaris* fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feüille d'une espece de lys qui croist à Bengale: ils le mettent sur le

mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remede cause beaucoup de douleur. Ils employent le mesme remede pour resoudre les froncles & les duretez, & pour les faire percer. Je m'en suis servi moy-mesme pour un abcez caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons, & de gingembre verd, fricassez dans l'huile de moutarde. Quand l'abcez parut, les feüilles de lys le dissiperent entierement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, & sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées. : on le nomme *Jari*. Nos Medecins purgent d'abord celuy qui en est attaqué, après quoy ils luy

font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand basilic, parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrom.* La langue se fend & se coupe en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude, & semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomach. Pour remede, ils donnent à mascher du basilic à graine noire ; ou bien ils en font avaller le suc ferré avec la teste d'un cloud. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse mente.

Il y a encore icy une sorte d'ulceres, qu'ils appellent fourmilliere de vers : & en effet, ce sont plusieurs ulceres qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, & sur le plomb ils attachent des figues du payis bien meures : les vers passent par les trous du plomb & se jettent dans le fruit qu'on oste aussitost ; & alors l'ulcere se guérit.

Un Chirurgien du payis m'a dit il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcere corosif & très-infect, qu'avoit un Indien audessus du pied, en luy mettant une couche de

Tabac groſſierement pulveriſé de l'épaiſſeur d'une piéce de quinze ſols, & du ſel pilé d'une égale épaiſſeur. On lui appliqua ce remede tous les matins ; & il fut guéri en vingt jours.

FIN.

TABLE.

Epiſtre aux Jeſuites de France, page j.

Progrez de la Religion dans le Royaume de Carnate, vj
Eſperance conçuë de la Converſion de deux Princes de ce Royaume, vij. ſur quoy fondée, viij, ix
Qu'on doit peu compter ſur ce que quelques Ecrivains diſent des Chinois, xij, xiij, &c.
Arrivée du nouveau Legat à Macao, & à Canton, xviij. Son départ pour Pekin, xx
Victoire remportée en Tartarie par l'ar-

TABLE.

mée de l'Empereur de la Chine, xxj
Ambaſſade célebre envoyée par le Czar à Pekin, xxiij
Entrée de l'Ambaſſadeur Moſcovite, xxiv
Lettre du Czar à l'Empereur de la Chine, xxv
Perte qu'a fait la Miſſion de la Chine par la mort du P. Jarroux, xxviij
Découverte de la Province de *Nayari* dans la nouvelle Eſpagne, xxx
Ce qui a donné lieu à cette découverte, *ibid.*
Entrée de deux Miſſionnaires Jeſuites dans le Nayari, xxxix

Lettre du P. Bouchet.

Diviſion des Indes Orientales, 3
Deſtruction de l'Empire de Biſnagar, 10
Deſcription du Fleuve Indus, ſentimens ſur ſa ſource, 12
Deſcription du Gange, ſon cours, & l'opinion qu'en ont les Indiens, 13, &c.
D'où vient aux Indiens la haute idée qu'ils ont du Gange, 13
Deſcription de Pontichery, 19
Trône des Empereurs Mogols, 22
Deſcription de S. Thomé, 23
Deſcription de la ville de Madras, 25
Deſcription de Maſſulipatan & de Jagrenat, 27
Deſcription de Tranquebar, & de quelques autres villes, juſqu'au Cap de Comorin, 30, 31, &c.

TABLE.

Pont extraordinaire à *Ontiar*, 34
Isle de *Manar*, sa description, 38
Ceylan, beauté de cette Isle, 40, 41, &c.
Miracle peu connu jusqu'ici arrivé à Cotate en faveur de Saint François Xavier, 45
Description de Calecut, Cochin, Goa, &c. 46, 47, &c.
Conjectures qui prouvent que *Cachi* si vanté par les Indiens, n'est autre chose que la ville de Banare, 50
Eloges que les Indiens font de *Cachi*, 54
Description de Ramanancor, 55
Description de Visapour & de Golconde, 57, 58, &c.
Description de Maduré, 61. de Trichirapali, 68. de Tanjaor, 74. de Gingi, 76. de Carnate, 78. de Mayssur, 79

Lettre du P. d'Entrecolles, 83

Enfans livrez à la mort par les Chinois; facilité qu'il y a de leur conferer le Baptême, 86, 87, &c.
Divers traits de la divine Providence sur les enfans moribonds de la Chine, 89
Punition éclatante d'un Mandarin persecuteur de la Foi & des Chretiens, 94, 95, &c.
Extraits d'un livre Chinois, où sont les ordonnances d'un Mandarin pour procurer le bonheur des peuples, 68
Projet d'un Hôtel de misericorde pour les enfans exposez, 101
Remarques sur les coûtumes des Chinois par

par raport à ce projet, 118
Edit portant défenſe de noïer les enfans, 123
Edit qui deſtine un lieu aux ſepultures de charité, 126
Remarques ſur cet Edit, 132
Edit ſur le ſoin d'exciter les Laboureurs au travail, 134
Remarques ſur le même ſujet, 137
Edit ſur la compaſſion qu'on doit avoir des pauvres orphelins, & des pauvres veuves, 138
Remarques ſur cet Edit, 141
Edit ſur le ſoin de rendre aux Voïageurs les chemins aiſez & commodes, 144
Remarques ſur ce qui eſt contenu dans cet Edit, 147
Edit par lequel on exhorte les Maîtres à ne pas traiter leurs Eſclaves avec dureté, 149
Remarques ſur cet Edit, 155
Edit ſur l'éducation de la jeuneſſe, & ſur la compaſſion envers les priſonniers, 157
Remarques, 163
Formule de prieres à l'Eſprit tutelaire de la ville, 169
Remarques, 172
Edit pour l'entretien des barques de miſericorde, deſtinées à ſecourir ceux qui font naufrage, 174
Remarques, 177

TABLE.

Lettre du P. Deſideri.

Son départ pour le Thibet, 184
Reſpect des Gentils pour le mont Caucaſe, 185
Arrivée des Miſſionnaires au petit Thibet ; ſa deſcription, 188
Deſcription du grand Thibet, 189
Quelle eſt la Religion des Thibetains, 195
Caractere des Thiberains, 199
Vexation faite au Miſſionnaire, 201 ; appaiſée par le Roi, 203
Découverte d'un troiſiéme Thibet, 204
Diſtinction avec laquelle le Miſſionnaire eſt reçû du Roi, 206

Lettre du P. Bouchet.

Quelle eſt la vie d'un Miſſionnaire du Maduré, 211 ; combien elle eſt auſtere, 212, &c. combien les travaux y ſont pénibles, 216, 217, &c.
Difficulté d'y voïager, 219, 220, &c.
Hiſtoire arrivée au P. Gozzadini, 229, 230, &c.
Maniere de naviger ſur les fleuves ; combien dangereuſe, 235
Perſecutions auſquelles on eſt expoſé, 237
Rigueur des priſons, & ce qu'on y a à ſouffrir, 241
Revolutions frequentes dans ce Roïaume, 248
Protection ſinguliere de Dieu ſur un Miſſionnaire, 250

Caſte particuliere de voleurs ; leurs brigandages, 255
Riſques qu'on court dans les voïages de la part de ces voleurs, 257
Multitude d'animaux venimeux, à la morſure deſquels on eſt ſans ceſſe expoſé, 261 ; diverſes hiſtoires ſur ce ſujet, 261, 264, &c.
Difficulté à apprendre la Langue, & à ſe conformer aux uſages du païs, 266, 267
Abandon general dans les maladies, 270
Diſpoſition des Indiens à recevoir le Chriſtianiſme, 279
Leur éloignement de pluſieurs vices. 281, 282, &c.
Grands fruits qu'on recueille dans cette Miſſion, 286
Fidelité des Neophytes à remplir les devoirs de la Religion, 293 ; leur foi, 299
Miracle toûjours ſubſiſtant aux Indes dans la facilité avec laquelle les Chretiens chaſſent les demons, *ibid.*
Raiſons évidentes qui prouvent l'empire des demons ſur les Idolâtres, 300
Hiſtoires ſur ce ſujet, 305, 308, &c.
Confiance en Dieu des Neophytes Exemples, 310, 311, &c.
Leur amour pour Dieu & pour le prochain. Exemples, 314
Leur devotion envers la ſainte Vierge, 321, envers les Saints, 325
Traits ſinguliers de la protection de S. François Xavier à l'égard des Neo-

phytes, 327, 328, &c.

Lettre du P. Labbe.

Allarme dans l'Isle de Teneriffe, 333
Combat entre un brigantin Anglois & une tartane Françoise, 334
Poissons volans, 336
Volcan de l'Isle de Feu, 336, 337
Isles de sainte Anne, 338
Description du Requin, 341
Fertilité des terres aux environs de Buenos-Ayres, 344
Pieté & ferveur des Chrétiens du Paraguay, 346
Coûtume extraordinaire de quelques Indiens des Isles de S. Gabriel, 351
Danger de naufrage à *Montevidiel.*
Difference des loups & des lions marins, 355
Indiens des Côtes du Détroit le Maire, 356
Arrivée à la ville de la Conception, 359

Lettre du P. Porquet.

Mission faite dans un voïage par eau, & conversion de plusieurs Idolâtres, 363, 364, &c.
Persecution excitée contre les Chrétiens dans une Province de la Chine. Fermeté des nouveaux Fideles, 373, 374; &c.
Quels sont les presens agreables aux Mandarins, 378

TABLE.

EXTRAITS de quelques autres Lettres, 380

Du P. d'Entrecolles.

Tremblement de terre arrivé à Pekin, 381, 382, &c.
Constance admirable d'un Chrétien Chinois, 385; ses souffrances, sa sainte mort, 386, 387, &c.
Conversion d'une Dame distinguée de la Cour, 389

Du P. Turpin.

Description de l'arbrisseau qui produit le coton, 392
Machine pour separer le coton d'avec la graine, 393
Maniere de carder le coton, 395
Comment le fil de coton se prepare, 396
Preparation qu'on donne au fil pour le mettre en œuvre, 398
Métier dont les Indiens se servent pour faire la toile de coton, 401
Comment elle se blanchit, 402

Du P. Papin.

Divers remedes fort simples dont se servent utilement les Medecins de Bengale pour differentes sortes de maladies, 405, &c.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAge 52. *lig.* 11. auque laboutiſſent, *liſ* auquel aboutiſſent. P. 127. *l.* 14. ou d'un fille, *liſ.* d'une fille. P. 142. *l* 2. viellards, *liſ.* vieillards. P. 164. *l.* 7 au deſſous, *liſ* au deſſus. P. 191. *l.* 23. arbriſeaux, *liſ.* arbriſſeaux. P. 195. *l.* 1. qu'on leur fait. *liſ* qu'on le leur fait P. 317 *l* 13 ſort, *liſ.* il ſort. P. 407. *l.* 23. ſeulle, *liſ.* feüille. P. 408. *l.* 11. un herbe, *liſ.* une herbe.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur *le* Chancelier, ce quinziéme *Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes.* Et je l'ai jugé digne d'être communiqué au public. A Paris ce 18. Decembre 1721.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçû de notre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire imprimer *le quinziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la preſente. Fait à Paris le 26. Decembre 1721.

P. BODIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il Nous plaiſoit lui en accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES : Voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer leſdites Lettres en tel volume, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années conſecutives, à commencer du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toute ſorte de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucuns lieux de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdites Lettres ci-deſſus ſpecifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impreſſion de ces Lettres ci-deſſus expliquées, ſera faite dans notre Royaume,

& non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdites Lettres, ſeront remiſes dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenſon Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de nôtre Ordre Militaire de Saint Loüis ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenſon, Grand Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis, le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdites Lettres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire, pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander d'autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Fevrier l'an de grace mil ſept cens vingt, & de notre Regne le cinquiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, DE S. HILAIRE.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roi du mois d'Août 1686. & Arrêts de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par privilege de Sa Majeſté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 564. Num. 604. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Août 1703. Fait à Paris le 19 Fevrier 1720.

Signé, G. MARTIN,
Adjoint du Syndic.

DEC 7 1917